

MÉMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Fèlix BARET	3
Folco BARONCELLI-JAVON	4
Glaudi BARRY	5
Emili BARTHE	6
Cristòu Giròni BARTHÉLÉMY-LAPOMMERAYE	8
Melquiòr BARTHES	10
Aristobuli BAUX	12
Marc-Antòni BAYLE	13
Joan BAYOL	14
Pèire BELLOT	15
Victor BÉNAC	18
Robèrt BENOIT	19
Antòni BENSA	20
Ròsa BENSA	21
Leon de BERLUC-PERUSSIS	22
Eugeni BERNARD	24
Valèri BERNARD	25
Pèire BERTAS	27
BERVAL	29
Justin BESSOU	30
Estève BIBAL	32
Mariús BIBAL	34
Antòni BIGOT	36
Carles BISTAGNE	38
Joan-Francés BLADÉ	40
Alcides BLAVET	41
August BLONDEL	43
Jaume BOÉ dit JANSEMIN	44
Josèp BÈUF	46
William BONAPARTE-WISE	47
Eugèni BOISSIER	49
Juli BOISSIERE	51
Eusèbi BOMBAL	53
Loís BONNAUD	55
Joan-Baptista BONNEFOUX	57

Pèire BONNET	58
Victor BONIFAY	60
Le menu fretin du BOQUET PROVENÇAU	61
Gèli BOREL	63
Loïs BORGHERO	64
Francés BOUILLON-LANDAIS	66
Mariús BOURGES	68
Mariús BOURRELLY	70
Victor BOURRELLY	72
Andrieu Jaume BOUSSAC	74
Casimer BOUSQUET	76
Antida BOYER	77
Julian BRABO	79
Alexandrina BREMOND	80
Estève BREMOND	81
Octavian BRINGUIER	83
Glaudi BRUEIS	85
Loïs BRUN	87
Joan BRUNET	88

FÈLIX BARET

Félix Baret. Né à Gardanne (B du R), 7 mai 1845 ; mort à Marseille, 28 mai 1922. Issu d'une famille bourgeoise, après des études secondaires brillantes il entre à la Faculté de Droit d'Aix-en-Provence et il s'inscrit comme avocat au barreau de Marseille en 1865, alors qu'il a tout juste 20 ans. Il commence sa carrière juridique par un succès en sauvant la tête de l'herboriste Joye dans l'affaire dite des « Empoisonneuses de Marseille ». Lors de la guerre de 1870, il est capitaine dans les Mobiles. Désigné comme commissaire du gouvernement auprès du Conseil de Guerre destiné à juger les assassins du commandant Arnaud, à Lyon, par des gardes nationaux révoltés, il obtient leur condamnation à mort, ce qui constitue une ombre à sa mémoire.

Démobilisé, il revient à Marseille et commence une carrière politique sous les auspices de Leon Gambetta, chef des radicaux et donc républicain mais qui n'a pas de préoccupation sociale. En janvier 1881, il est élu conseiller municipal de Marseille sur la liste de Joan-Baptista Brochier, et en octobre suivant, conseiller général du canton de Trets où il sera constamment réélu. Cependant, en désaccord avec Brochier qui envisageait pour Marseille de grands travaux publics mais n'en avait pas les moyens financiers, il démissionne de la mairie avec quelques autres conseillers municipaux en 1882. Il obtient le rétablissement du scrutin de liste pour les élections municipales de 1884. En 1887, après la dissolution du conseil municipal élu trois ans auparavant, il forme une liste dite de *l'Alliance Municipale* qui est élue au second tour ses adversaires s'étant retirés et il devient maire de Marseille. L'année suivante, au renouvellement normal, il triomphe de nouveau et restera maire jusqu'en 1892, année où s'installe la première municipalité socialiste de Marseille avec pour maire Simeon Flaissières. Ensuite, il ne se représentera plus, se contentant de son mandat de conseiller général.

C'est sous sa municipalité que sont réalisés à Marseille des grands travaux qui transforment la ville : trottoirs refaits, création de la Bourse du Travail, construction de l'Hôtel des Postes et Télégraphes, nouveaux abattoirs, inauguration du lycée de jeunes filles et surtout création du système de tout à l'égout.

Au moins en deux occasions, Félix Baret a fait des interventions en occitan marseillais. La première eut lieu lors des fêtes provençales organisées les 21 et 22 mai 1887 à l'occasion de la fête des écoles laïques, qui comportaient la reconstitution des *Fieloás* (ou *Fielosas* ; *Fileuses*) qui n'avaient plus été célébrées depuis des années. Le 21 mai, une cinquantaine de jeunes filles et de jeunes gens du quartier historique de *Sant Joan* (Saint Jean), dans un costume reconstitué avec exactitude, se rassemblèrent devant la mairie avant d'aller faire une procession à travers la ville en chantant une chanson d'August Marin, « *Lei Fieloá de Marsilha* » (« Les Fileuses de Marseille »). Félix Baret se tenait sur le pas de l'hôtel de ville accompagné de plusieurs adjoints ; après un couplet dédié au conseil municipal, six fillettes parmi les *fieloás*, portant leur lanterne en forme de fuseau, s'avancèrent vers le maire et lui chantèrent un couplet de la chanson. Félix Baret fit une réponse en occitan marseillais, mentionnant tout le plaisir et la fierté qu'il ressentait de les recevoir au moment de son entrée à la Commune de Marseille, puisque son élection comme maire datait seulement du 6 mai 1887. Cette réponse a été reproduite dès le lendemain dans le journal *Le Petit Marseillais*, et ensuite dans *La Revue Félibréenne* de 1887.

La seconde se déroula le 12 août 1891, à l'occasion du voyage des félibres de Paris en Provence et de l'inauguration du buste de Victor Gelu sur la place qui devait porter son nom. Félix Baret, entouré de ses adjoints et de l'ensemble des conseillers municipaux accueillit les félibres devant la mairie. Cette dernière intervention a été publiée dans la revue *Lou Felibrige* de novembre 1891 ainsi que dans la *Revue Félibréenne* de la même année.

FOLCO DE BARONCELLI-JAVON OU LA CAMARGUE MYTHIQUE

À la fin du XIX^e siècle, en rapport avec la thématique du poème de Frederic Mistral, « Mirèlha » (« Mireille »), s'est développée l'idée qu'il y aurait une région où la provençalité serait restée pure. Il s'agissait de la Camargue en raison de son isolement. Cela explique la personnalité du marquis Folco de Baroncelli-Javon, « Lo Marqués ».

Descendant d'une vieille famille de Florence (Italie), qui s'était établie à Avignon au XVI^e siècle, il est né à Aix-en-Provence le 1er novembre 1869. Il passe son enfance et son adolescence entre le palais du Roure à Avignon, et près de Bouillargues (Gard), en Petite Camargue. C'est là qu'il est attiré par la vie libre mais très dure, des gardians. Il n'a pas 18 ans lorsqu'il commence à écrire en occitan, entraînant toute sa famille dans l'action félibréenne, ayant fait à Avignon la connaissance de Mistral. Celui-ci lui confiera la direction du journal « L'Alhòli ». Il s'installe ensuite en Camargue, au mas de l'Amarèu, près des Saintes-Maries-de-la-Mer, et devenu manadier, il y demeurera désormais jusqu'à son expulsion par les nazis au début de 1943. Il meurt à Avignon le 15 décembre 1943.

Sa première œuvre importante est en 1889, la nouvelle en prose « Babali » ; elle sera suivie par des recueils de poèmes, « Lo Rosari d'amor » (« Le Rosaire d'amour ») et « Blat de luna » (« Blé de lune ») en 1910. Il collabore à diverses publications comme l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençau*) ou *La Revue Félibréenne*. Son œuvre littéraire ne présente pas une grande originalité. Elle se nourrit des poncifs félibréens avec quelques références à la poésie d'Aubanel. Son meilleur poème est sans doute « Lo buou » (« Le taureau »), mais il est loin d'approcher la poésie d'un Josèp d'Arbaud qui lui aussi a été manadier en Camargue.

Cette vie dans la « réserve provençale » que n'était nullement la Camargue, incita Baroncelli-Javon à vouloir rétablir une vie provençale idéale. À partir du mythe de Mithra, le dieu taureau, il réalisa une sorte de sacralisation de la terre élue avec une folklorisation qui aujourd'hui sert de spectacle aux touristes alors que le peuple avait eu et a toujours un enthousiasme vivant pour la « bovina » (« l'espèce bovine ») qui n'a rien de folklorique ! Il inventa des jeux auxquels participaient les gardians, et il fut l'ami de chefs peaux-rouges et de Buffalo Bill.

Mais il était ouvert sans a priori à tout ce qui pouvait contribuer à la défense de la culture et de la langue occitanes, et en 1936, lors du congrès du *Parti Communiste*, à Arles, il accepta de participer avec les gardians à la grande fête donnée dans les arènes.

Son grand mérite restera le sauvetage du taureau et du cheval camargue qui étaient menacés de disparition : le taureau, descendant direct de l'aurochs préhistorique, parce que non adapté aux courses espagnoles ; le cheval, parce que, paraît-il, trop petit. Il parvint à sauver un certain nombre de bêtes de pure race et ensuite, avec d'autres manadiers et la *Société Nationale de Protection de la Nature*, à restaurer ces races prestigieuses.

GLAUDI BARRY

Glaudi Barry. Né et mort à Marseille ; vers 1770 – juillet ou août 1845. On ne possède que peu de renseignements biographiques sur ce chanteur populaire marseillais ; la plus grande partie des éléments proviennent de Josèp Desanat dans un poème paru dans le journal *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)* du 13 août 1845, « Omatgi. A la Memoara de Meste Barry » (« Hommage. À la mémoire de maître Barry »). Homme du peuple, il est d'emblée un partisan de la Révolution. Chanteur apprécié dès ce moment, il le restera presque jusqu'à sa mort. Desanat, mais il s'agit probablement d'une légende, lui fait entonner « La Marseillaise » au club de la rue Thubaneau sous la Révolution. Lors de la réaction thermidorienne, il est poursuivi par des muscadins ; blessé par eux, il devient aveugle et il se réfugie à Toulon, durant tout un été, soit sans doute en 1795 ou 1796. Renat Merle, qui a étudié son œuvre, mentionne que Letuaire écrit dans ses mémoires avoir vu sur le port de Toulon, « le père Barry, vieillard aveugle chanter avec l'accompagnement de son violon, ses chansons patriotiques qu'il composait, et vendait aux matelots et soldats qui l'entouraient... » Letuaire étant né en 1799, et parlant de Glaudi Barry comme d'un vieillard aveugle, il est raisonnable de penser que cette scène se situe sous la monarchie de Juillet, c'est à dire après 1830, lorsque Glaudi Barry qui n'avait salué que du bout des lèvres la Restauration, pouvait enfin célébrer librement les gloires de l'Empire. Il interprétait ses chansons non seulement à Marseille, mais se rendait dans les principales villes de Provence, et c'est ainsi qu'outre Toulon, on le trouve à Arles et qu'il fréquente les foires et marchés ; chaque année il va à la foire de Beaucaire encore en pleine activité. Son domicile se situait dans la vieux Marseille historique, au numéro 53 de la rue Négrel, voie qui a été détruite par les nazis en 1943 lors du dynamitage du quartier du Port Vieux. Pratiquement analphabète, il composait ses chansons de mémoire, et il les dictait à son imprimeur qui procédait ensuite à leur impression. Il les chantait dans les rues et les vendait, ce qui lui permit sinon de s'enrichir, du moins de gagner suffisamment d'argent pour laisser à sa famille à la fin de sa vie, une certaine somme d'argent et une petite maison.

Barry traite surtout de l'actualité : il constituait une sorte de gazette pour les gens qui l'écoutaient car il utilisait les nouvelles tant locales que nationales pour composer ses chansons. Cela nous est confirmé par Antòni Conio, qui précise dans un poème consacré à Barry que les Marseillais disaient :

« ...Barri, de ce qu'entende,
« Fa de cançons que canta e vende »

(« ...Barry, de ce qu'il entend – Fait des chansons qu'il chante et qu'il vend. »)

Dans ses chansons, Glaudi Barry utilise aussi bien le français que l'occitan : il est le témoin de l'introduction du français dans une société encore presque totalement occitanophone, mais qui accepte la langue française pour la narration. Cela en normalité, puisque dans ses noëls par exemple, il n'y pas la division entre les anges qui chanteraient en français et le peuple qui utiliserait le provençal : ils sont soit tout en français, soit tout en occitan. C'est un chanteur bilingue qui lorsqu'il s'exprime en occitan utilise la langue populaire, sans chercher le réalisme, et lorsqu'il passe au français, se sert d'un français importé cette langue n'étant pas encore socialisée à Marseille.

EMILI BARTHE

Emili Barthe. Né à Nissan lez Ensérune (Aude), 30 octobre 1874 ; mort à Béziers, 26 avril 1939. Son père, Joan Baptista Barthe, né à Quilhan, dans la haute vallée d'Aude, en 1840, orphelin à 14 ans, avait dû quitter cette région pour venir travailler dans la plaine où la culture de la vigne connaissait un grand développement ; après diverses pérégrinations, il se fixera à Nissan où il deviendra propriétaire d'une maison et d'une petite vigne. Marié en 1871 avec Clara Brenac, de cette union naîtra trois années plus tard leur fils unique, Emili. Celui-ci fréquente l'école primaire et obtient le certificat d'études, étant reçu le premier du canton. Il entre alors comme apprenti bourrelier chez son oncle Loïs Brenac car ses parents ne sont pas assez fortunés pour lui permettre de poursuivre ses études. Vers 1904-1905, Emili Barthe quitte son emploi de bourrelier et il est amené à pratiquer diverses professions : voyageur de commerce, commerçant en articles de nouveautés à Magalas, représentant en liqueurs, et lorsqu'éclate la guerre de 14-18, il vend les produits de la distillerie Marty. Il est mobilisé comme convoyeur de trains de munitions jusqu'en 1918. L'année suivante, il prend un café à Saint Chinian ; il s'installe en 1922, toujours comme limonadier, au Café des Félibres, situé à Béziers, au centre de la ville, sur les allées Paul Riquet. Marié en 1900 avec Julia Noemia Gayraud, de Séverac le Château (Aveyron), le couple aura deux enfants, une fille Luciana, morte à l'âge de 3 ans, et un garçon, Rogier Barthe, né à Magalas en 1911, décédé en 1981, qui sera un occitaniste de renom. En 1927, en raison de la santé de sa femme, Emili Barthe acquiert un commerce de vins et liqueurs, toujours à Béziers, qui sera le rendez-vous jusqu'à sa mort des tenants de l'occitanisme de la cité.

L'occitan est la langue maternelle d'Emili Barthe qui très jeune, alors qu'il n'avait jamais entendu parler du Félibrige, semble avoir commencé à écrire dans cette langue. Il est ouvrier bourrelier lorsqu'il s'essaie à écrire en occitan ; il se lie d'amitié avec Joan Laurès, vieux félibre qui habite alors à Cers, près de Béziers. Ce dernier, excellent poète, très avenant, décèle les possibilités littéraires qui dorment chez le jeune homme. Il l'encourage à écrire et l'introduit dans le mouvement félibréen. Emili Barthe considèrera toujours Joan Laurès comme son maître et lui vouera une grande affection.

En 1895, il participe au concours des jeux floraux de Saragosse où il est couronné pour une série de poésies, et il obtient par ailleurs la plus haute distinction du concours de la *Société Archéologique de Béziers*, le rameau d'olivier. En 1897 paraît son petit conte en vers « Lo curat de Sant Pirobel » (« Le curé de Saint Prioubel »), et la même année, il entre dans le mouvement félibréen biterrois lorsque se crée l'*Escola del Titan (École du Titan)*. En 1901 sort son premier et unique recueil poétique, « Las amoras » (« Les mûres »), qui comporte essentiellement des poèmes du concours de Saragosse.

À ce moment, il s'oriente vers une forme théâtrale très populaire dans la région de Béziers : le jugement carnavalesque, mode de réjouissance fort ancien qui remonte au XVII^e siècle, et qui a constitué le fameux "Théâtre de Béziers". Il obtient un succès prometteur dès 1899 avec « Lo procès de Maissadoala » (« Le procès de Maissadoule »), et sentant tout le parti qu'il pouvait tirer de ces jugements, il poursuit dans cette voie où la satire est de règle. Ces jugements qui se succèdent à un rythme accéléré, s'achèvent en 1921 avec « Los profitaires » (« Les profiteurs »), critique des nouveaux riches qui se sont remplis les poches durant la guerre aux dépens du peuple. Cette pièce obtient un véritable triomphe dû en partie à son caractère d'actualité ; reprise maintes fois dans des situations identiques, elle connaîtra depuis sa création plus mille représentations.

Emili Barthe commence en 1922 la publication de son "théâtre populaire", qui comporte des pièces et des jugements déjà joués. Mais il veut alors se tourner vers un véritable théâtre, plus sérieux et élaboré, et l'année suivante il fait représenter une comédie

dramatique en trois actes, « Los vièlhs » (« Les vieux »). Suivront d'autres pièces en trois actes : « Lo perdon de la tèrra » (1925 ; « Le pardon de la terre »), « Los rasims de luna » (1927 ; « Les raisins de lune »), « La filha de la mar » (1928 ; « La fille de la mer »), « Nina » (1929 ; « Nine »), « La Gitana »¹ (1931 ; « La Gitane »). Il travaillait à la rédaction de sa septième pièce en trois actes, « 1907 », lorsque la mort le surprit ; aucun feuillet n'a été conservé de cette œuvre.

Sa versification, parfois trop scolaire, ne manque pas de verve, il utilise de mots précis et il sait amener les réparties. Il a une véritable science du comique et sa connaissance de l'occitan parlé lui permettait de le communiquer aux spectateurs. Par contre, lorsque l'on passe aux pièces en trois actes, même si elles sont parfois émouvantes, il moralise un peu trop et les poncifs abondent. Il demeure dans une atmosphère félibréenne qui l'empêche de faire du grand théâtre, ce qui n'est pas contradictoire du succès obtenu auprès des milieux populaires. Ce théâtre, certes imparfait, a constitué un moteur pour de nombreux auteurs dramatiques occitans de la région qui ont produit à partir de 1930 : Ernèst Vieu, Joana Barthès (Clardeluno), Leon Cordes.

Emili Barthe a donné par ailleurs en 1938, un roman, « La Nissanenca » (« La Nissanenque »), récit en partie biographique dans lequel il présente la vie des viticulteurs languedociens de la fin du XIXe siècle. Il a aussi été le directeur du journal *Lo Camèl* (*Le Chameau*. 1904-1906, 1927), qui contient bon nombre de ses écrits et dans lequel il se plaisait à répondre en vers aux questions de ses amis et des abonnés, et il a aussi collaboré à la revue biterroise *La Cigala Lengadociana* (*La Cigale Languedocienne*) qui parut de 1907 à 1933, sauf l'interruption due à la guerre.

Félibre, il sera nommé mètstre en gai saber en 1902, et majorau en 1925.

CRISTÒU GIRÒNI BARTHÉLÉMY-LAPOMMERAYE

Cristòu Giròni Barthélémy-Lapommeraye. Né et mort à Marseille ; 13 avril 1796 - 4 octobre 1869. Il sort d'une famille modeste ; élève brillant, il obtient un bourse qui lui permet de faire des études secondaires. En 1815, il commence une carrière administrative à la Préfecture des Bouches du Rhône comme attaché au cabinet du préfet ; l'année suivante, il passe à la Mairie de Marseille comme sous-chef de bureau, puis il devient le secrétaire particulier du maire, le marquis de Montgrand. Lorsque disparaît le naturaliste Polydore Roux, directeur du musée d'histoire naturelle, le maire Max Consolat le nomme à la fin de 1833 à la direction de cet établissement avec la mission de rendre visible au public les galeries. Le musée était alors abrité n° 49, du boulevard du Musée, dans le local des Loges Maçonniques. Sous sa direction le musée connaîtra une importante croissance car il parviendra à enrichir considérablement les collections. C'est à la même époque que sont établis des cours communaux gratuits, et Barthélémy-Lapommeraye est chargé d'y professer la zoologie pure et appliquée ; il enseigne aux jeunes gens qui suivent ses leçons les principes de la taxidermie ; il le fait gratuitement durant 14 ans, collaborant à l'enseignement qui se donnait déjà, ce qui devait mener en 1854 à la création d'une Faculté des Sciences à Marseille. Cette même année, avec son appui, un groupe de Marseillais dont l'ingénieur De Montricher, concepteur du canal qui amène l'eau de la Durance à Marseille, fonde la *Société du Jardin Zoologique* qui se propose de créer dans la cadre de l'aménagement du plateau Longchamp, un zoo. C'est lui qui en assure la direction scientifique, toujours sans indemnité ; il y procède à des essais d'acclimation de diverses espèces d'oiseaux et de mammifères. Au moment de la construction du Palais Longchamp qui débute en 1862, destiné à recevoir l'eau de la Durance dans un ensemble monumental qui devait aussi abriter les musées des Beaux-Arts et d'Histoire Naturelle, il donne de nombreux renseignements et conseils à l'architecte Espérandieu. Dès 1865, il fait transférer les collections du Musée à l'ancien couvent des Dames Carmélites afin de procéder à des classements, puis définitivement au Palais Longchamp inauguré le 15 août 1869, peu avant son décès. Un discours fut prononcé sur la tombe par Bory, bibliophile très connu et futur maire de Marseille. Son épouse étant morte avant lui, Barthélémy-Lapommeraye qui n'avait pas de fortune, ne laissait pas de pension à ses deux filles pour qui une souscription fut organisée.

Il a écrit de nombreux articles scientifiques sur l'histoire naturelle et l'agriculture, et il est l'auteur en 1859, avec le docteur Jaubert d'un ouvrage important, « Richesses Ornithologiques du Midi de la France », dans lequel sont donnés, outre une foule de renseignements, les noms occitans provençaux des oiseaux de cette région.

Barthélémy-Lapommeraye était lié avec divers membres de l'intelligentsia marseillaise, et notamment avec Fortunat Chailan (*La Marseillaise*, 2 décembre 1990). Il appartenait à ce groupe de bourgeois marseillais qui à partir de 1835, après avoir écrit une production importante en français, effectuent un retour affectif à la langue maternelle, l'occitan, passant parfois à une écriture qui se veut en concurrence avec le français. C'est le cas de Barthélémy-Lapommeraye qui, l'un des premiers avec Desanat (*La Marseillaise*, 27 janvier 1991), fait ce choix avec la publication dans le journal *Le Messager de Marseille* du 20 août 1840 du long poème intitulé « La Guerra Santa en Algeria, Òda dediada a l'armada francesa en Africa » (« La Guerre Sainte en Algérie, Ode dédiée à l'armée française en Afrique »). Il s'agit d'un texte typiquement colonialiste, dont la brutalité sanguinaire sera imitée par Desanat dans un texte paru dans *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, « Venjança nacionala zòu sus Abdel-Kader » (« Vengeance nationale sur à Abdel-Kader »). Cet emploi de l'occitan en normalité avait été précédé l'année précédente par la publication en 1839 d'un opuscule en vers « Lei pèis dau Canoubier, cònte veritable de 1838, dediat au poèta provençau

Pierre Bellot » (« Les poissons du Canoubier, conte véritable dédié au poète provençal Pierre Bellot »), dans lequel il s'inspire de la construction de la borne-signal élevée sur l'écueil appelé le Canoubier, situé à l'entrée du port de Marseille, pour écrire un conte en vers dont les poissons qui le fréquentent sont les sujets. « Lei pèis dau Canoubier » sera repris dans *Le Messager de Marseille* du 25 juin 1840.

Il semble bien qu'à cette époque, les trobaires marseillais aient créé une sorte d'association qui avait obtenu de la mairie la permission de s'assembler au Muséum d'Histoire Naturelle dont Barthélémy-Lapommeraye était le conservateur, car l'on trouve dans les œuvres de Pèire Bellot, (T. IV, p. 92), un curieux couplet sur l'air de «La Marseillaise » :

« *O vos, poètas de Marselha,*
« *Que cherissètz la libertat,*
« *De vòstra nòbla poèsia,*
« *Dau patoàs relevatz l'autar.*
« *Raliatz- vos dins la grand sala,*
« *Onte l'a d'aucèus empalhats.*
« *Aquí nuech e jorn trabalhatz*
« *La bèla linga provençala.*
« *A l'òbra, meis amics ; metem-si fuec e sang.*
« *Rimem (ter), que lou patoàs reprenque mai son rang... »*

« *Ò vous, poètes de Marseille, - Qui chérissez la liberté, - De votre noble poésie, - Du patois relevez l'autel. - Ralliez-vous dans la grand salle, - Où il y a des oiseaux empaillés, - Là travaillez nuit et jour - La belle langue provençale. - À l'œuvre, mes amis ; mettons-nous en feu et en sang. - Rimons (ter), que le patois reprenne de nouveau son rang... »*

Mise en normalité de l'occitan aussi lorsqu'il parle de la bastide où il vit désormais, en 1857, et qui est le Jardin Zoologique. Il a aussi écrit des fables diverses dont certaines dites *d'istoara naturèla (d'histoire naturelle)* dans lesquelles il met en scène différents animaux.

Mais sa production, si elle est appréciée, demeure réduite : elle comprend en tout une douzaine de poèmes. Il est certain que sa position comme conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle a contribué à leur diffusion dans les milieux renaissantistes. La langue, bien entendu, est d'autant plus francisée qu'il cultive souvent les mêmes registres, mais pas plus finalement que celle d'autres trobaires qui sont ses contemporains.

Il a collaboré outre *Le Messager de Marseille* à *Lo Tamborinaire et le Ménestrel (Le Tambourinaire et le Ménestrel)*, *Lo Bolhabaissa*, et en 1853, il participe au « Romavatgi dei Trobaires » (« Congrès des Poètes ») qui se déroule à Aix en Provence. Il donnera des poèmes à la revue fondée par Joan-Baptista Gaut (*La Marseillaise*, 9 avril 2000) à la fin de cette même année, *Le Gai Saber (La Gai Savoir)*, et plus tard, à celle de Mariús Féraud (*La Marseillaise*, 15 mars 1992), *Lu Caçaire (Le Chasseur)*. En 1867, il a même donné un texte mis évidemment en graphie mistralienne, à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*.

LE BOTANISTE ET POÈTE DE SAINT-PONS MELQUIÒR BARTHÈS

Avec Melquiòr Barthès, nous nous trouvons à nouveau devant un de ce personnages de la bourgeoisie, nombreux au XIX^e siècle, qui ont refusé d'abdiquer leur originalité culturelle. Car, comme aujourd'hui avec le refus plus ou moins conscient par certains éléments de la bourgeoisie française de la culture anglo-saxonne dominante du fait du poids économique et politique des USA, à cette époque, des bourgeois occitans ont tenté de résister à l'envahissement du français. Certes, cela s'est accompli souvent d'une façon purement sentimentale, « félibréenne » dirons-nous, comme d'ailleurs actuellement pour la bourgeoisie française « résistante », mais cette résistance d'une fraction de la classe progressiste d'alors montre que la substitution de langue et de culture, bien qu'acceptée et parfois souhaitée, n'était pas unanime et posait des problèmes.

Et si existe encore une « revendication occitane » qui se manifeste de diverses manières, on peut dire qu'elle provient de l'héritage léguée par les bourgeois, et à partir de 1850, par les travailleurs occitans.

Melquiòr Barthès est né en 1818 à Saint Paul de Thomières, dans l'Hérault, dans une famille de la bourgeoisie de cette ville. Il y passa toute sa vie, exerçant la profession de pharmacien et s'intéressant en particulier à la botanique, ce à quoi le destinait d'ailleurs son activité professionnelle. Il devait mourir à Saint-Pons (Hérault), le 17 février 1886. Il est dans la droite ligne de ces nobles et de ces bourgeois traditionnels formés à l'école classique, qui connaissaient le grec et le latin, appréciaient les belles lettres, avaient l'amour des sciences et désiraient moderniser l'agriculture et croyaient en un monde meilleur. Des hommes finalement très influencés par les encyclopédistes.

C'est à 1844 que remontent ses premiers essais en occitan. Et sa première plaquette, « Vèrses patoeses » (« Vers patois ») paraît en 1854, l'année de la fondation du Félibrige. Simple coïncidence, mais ce qui ne l'est pas est le fait qu'il ait commencé à créer en occitan une dizaine d'années auparavant, au moment où se développe la renaissance occitane dont le Félibrige constituera l'un des maillons. Il obtient un bon succès à Saint-Pons et lorsque Mistral envisagera après « Mirèlha » (« Mireille ») d'étendre le Félibrige à l'ensemble de l'Occitanie, il se souviendra évidemment de Melquiòr Barthès. En 1862, celui-ci se lance dans le théâtre et donne une pièce qui demeurera manuscrite et ne sera jamais représentée, « L'avare » (« L'avare »). Lorsqu'est fondée en 1869 la *Société pour l'Étude des Langues Romanes*, il y adhère et collabore à la *Revue des Langues Romane* dans laquelle il publiera notamment une comédie en cinq actes, « Lo plaidejaire » (« Le plaideur »).

C'est de 1873 à 1876 qu'est publié son « Glossaire botanique languedocien-français-latin de l'arrondissement de Saint-Pons », qui est une monographie monumentale et constitue une étude linguistique de très grand intérêt. D'ailleurs, Mistral qui était en contact avec Melquiòr Barthès, y puisera de nombreux renseignements pour son grand dictionnaire « Lo Tresòr dau Felibritge ».

C'est en 1878 que paraît le premier recueil de ses poèmes baptisé « Floretas de montanha » (« Petites fleurs de montagne »), qui présente des textes écrits entre 1838 et 1842 ; en 1885, le second recueil contient les poèmes écrits entre 1842 et 1870. Il a rédigé par ailleurs un certain nombre de textes humoristiques et une pochade, « Los camèls de Besièrs » (« Les chameaux de Béziers »).

En 1881, lorsque Mistral décide de porter à cinquante le nombre des majorsaux, Melquiòr Barthès est du nombre. Je rappelle que le titre de majoral est une distinction félibréenne assez semblable au membre d'une académie. Ce qui pose évidemment des problèmes les places étant limitées...

Bien entendu, la *Société Archéologique de Béziers*, cette ville étant proche, accueille Melquiør Barthès dont la notoriété s'affirme tant avec la publication de son glossaire de botanique que de ses « Floretas de montanha ». Mais, à propos de sa poésie, il faut reconnaître qu'elle a bien vieilli même si certains textes sont encore lisibles. Le plus intéressant est contenu dans les vers où il décrit la nature. Et finalement, on ne peut séparer le botaniste du poète !

L'importance de Melquiør Barthès dépasse en fait ses créations littéraires dont le succès qui après la publication des « Floretas de montanha » a dépassé sa ville natale, a été limité dans le temps. Elle a surtout eu valeur d'exemple et a incité des jeunes à le suivre dans la défense de la langue occitan.

Dernière précision : son fils, Ferrand Barthès (1846-1928), a été lui aussi pharmacien à Saint-Pons et a rédigé un recueil de 17 000 proverbes dont certains ont été publiés dans la revue *Trencavèl*.

ARISTOBULE BAUX

Aristobule Josèp Loïs Baux. Né et mort à Trets (B du R), 15 mars 1849 - 5 mars 1896. Les renseignements sur cet auteur ont été communiqués par Antòni Richard (1900-1978), de Trets, président-fondateur de la *Société d'Études et de Recherches de la Haute Vallée de l'Arc*, qui a aussi écrit en occitan un certain nombre d'articles. Je cite Antòni Richard (lettre du 9 mars 1975) : « *Descendant d'une vieille famille de Trets, il existe encore des Baux actuellement, Aristobule était un paysan authentique. Tel Charloun Rieu, il avait quelques lopins de terres, mais il vivait surtout des journées de labourage qu'il effectuait pour les propriétaires bourgeois de Trets. Ceux-ci le tenaient d'ailleurs en piètre estime, autant pour ses idées subversives que pour la facilité avec laquelle il abandonnait la charrue quand l'inspiration le talonnait. J'ai recueilli sur lui pas mal d'anecdotes amusantes, et ses contemporains l'avaient affublé de l'épithète de "philosophe" qui, dans nos milieux terriens a un sens extrêmement péjoratif et équivaut à "pauvre d'idées". Et Aristobule, fièrement, comme on déploie un drapeau, répliquait : "Oui, philosophe, poète, paysan et citoyen, et je compte un jour être applaudi par le peuple de Trets !" »*

En annonçant sa mort, le correspondant à Trets du journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)*, Tanfarian, pseudonyme de Rogier Guichard, indique qu'Aristobule Baux était le principal élément moteur de « *la Sociala* », c'est-à-dire des hommes qui luttèrent pour une société plus juste. Conseiller municipal depuis quinze ans, toujours selon Tanfarian, il était un rimeur de valeur dont les chansons se chantaient et se chanteront longtemps à la veillée.

Antòni Richard nous a précisé qu'Aristobule Baux a écrit six ou sept cahiers de poésies, mais il n'a pu en retrouver qu'un seul datant de 1878, « *Recueil dé Pouésio Roumanço Cansoun et Cansouneto per Baux Aristobule, Nouveau Felibre, 1878* ».. On trouve notamment dans ce cahier deux chansons sociales. L'une du 28 octobre 1877, jour du deuxième tour des élections législatives, intitulée « *La Cheinada dau 14 Octòbre 1877* » (« *La chaîne du 14 octobre 1877* ») glorifie la résistance des travailleurs au coup d'état du 16 mai 1877 du maréchal de Mac-Mahon qui voulait rétablir la monarchie ; Mac-Mahon avait dissous la Chambre des députés et exercé toutes sortes de pressions pour truquer le scrutin afin d'éliminer les députés républicains ; les patrons avaient donc ordonné aux mineurs de Trets où l'on exploitait de la lignite, de voter pour les candidats réactionnaires ; pour cela ils les avaient rassemblés sur le carreau de la mine, leur avaient donné un bulletin du candidat officiel et fait escorter jusqu'au bureau de vote par des collaborateurs ; malgré cela un certain nombre de mineurs refusèrent de voter pour le candidat réactionnaire et furent licenciés ; mais les électeurs renvoyèrent une majorité de républicains à la Chambre des Députés et Mac-Mahon fut battu. Antòni Richard m'a dit avoir connu des vieux mineurs de la « *Chainada dau 14 d'octòbre 1877...* » La seconde chanson, « *Lo Pan Maudich* » (« *Le pain maudit* »), datée du 14 mai 1879, est en rapport avec la campagne menée pour l'amnistie des Communards ; l'auteur y évoque le sort de la femme d'un Communard marseillais qui s'était prostituée pour nourrir ses enfants.

Une autre chanson qui a été sauvée de l'oubli par Antòni Richard, a connu une belle popularité à Trets, « *Lo valat d'Encòr* » (« *Le ravin d'Encori* »). Il s'agit d'un texte joyeux dans lequel l'auteur célèbre ce ravin où de nombreuses filles ont laissé leur vertu ! Cette chanson est demeurée vivante dans la mémoire collective pratiquement jusqu'à nos jours ; elle se chantait dans les assemblées populaires et notamment à la fête de la confrérie de Sant Aldi.

Avec Aristobule Baux nous avons l'exemple de l'un de ces nombreux chansonniers et rimailleurs locaux qui ont parfois, ce qui est le cas avec lui, laissé une œuvre valable et constituent un bon témoignage des mentalités de l'époque qui a précédé la seconde guerre mondiale.

MARC ANTÒNI BAYLE

Marc Antòni Bayle. Né et mort à Marseille. 25 mai 1825 –17 mars 1877. Son père, marchand drapier sur le Cours, actuel cours Belzunce, meurt alors qu'il n'est qu'un jeune enfant et c'est son oncle, l'abbé Allègre, curé de Gardanne (B du R), frère de sa mère, qui le prend avec lui et l'élève. En 1839, il le fait entrer au Petit Séminaire de Marseille où il se fait remarquer par son amour passionné pour l'étude. Il passe ensuite au Lycée de Marseille (actuel Lycée Thiers) où il se montre l'un des meilleurs élèves de la classe de philosophie. Son baccalauréat es-lettres obtenu, il est embauché comme employé dans une maison de commerce, mais après une année, il se sent la vocation sacerdotale et il entre au Grand Séminaire où tout en se préparant à devenir prêtre, il continue de pratiquer ses exercices littéraires. Ordonné prêtre le 22 avril 1848, il est désigné comme secondaire à l'église Notre Dame du Mont. Monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, qui sait évaluer les talents, le remarque ; il le retire en 1851 et lui confie la classe de seconde au Collège Catholique. Marc Antòni Bayle est élu à l'*Académie de Marseille* en avril 1852 alors qu'il n'a que 27 ans. 6 mois plus tard, l'archevêque de Paris, dans le but de rétablir le Chapitre de Sainte Geneviève suite du retour au culte du Panthéon, ouvre un concours pour 6 places de curé ; bien qu'étant le plus jeune des nombreux concurrents venus de toute la France, il est reçu premier, mais il préfère retourner à Marseille où il est nommé aumônier du Lycée le 2 novembre 1853 ; il occupera cette place durant 14 ans. En 1864, le ministre de l'Instruction Publique, Victor Duruy, qui faisait une visite à Marseille, remarque sa manière d'expliquer l'Évangile aux élèves, l'en félicite à la sortie de la messe et lui dit qu'il est digne de tenir à l'Université un poste plus important que celui d'enseignant de catéchisme. Il ajoute qu'il est prêt à lui offrir un tel poste et l'abbé Bayle fait alors une demande de chaire à la Faculté d'Aix en Provence ; le ministre le nomme le 25 octobre 1867, au cours d'Éloquence sacrée à la Faculté de théologie d'Aix où il se fait apprécier du grand public. Il meurt prématurément, emporté par un zèle et une ardeur dans l'étude qui le dépassait..

Collaborateur de l'abbé Jullien, fondateur des *Conférences de Saint François Xavier*, il en devient le successeur à sa mort et en 1858, il invite Frédéric Mistral dont il est l'ami à venir présenter « Mirèlha » (« Mireille »). Celui-ci vient lire deux chants devant un auditoire populaire de 1 500 personnes ; il s'agit de la première manifestation en public du poème ; elle est antérieure à celle organisée par Joan Reboul, à Nîmes l'année suivante.

Marc Antòni Bayle ne pouvait rester en dehors du mouvement de renaissance qui se développait en Occitanie et dont Mistral était le représentant désormais le mieux connu grâce à « Mirèlha ». Dans ses conférences il présente surtout des études sur la littérature occitane des Troubadours. Il publie le résultat de ses travaux de romaniste dans deux ouvrages le second ayant été édité après sa disparition : « La poésie provençale au Moyen Âge » (1876), « Anthologie provençale, Poésies choisies des troubadours » (1879). Il a par ailleurs rédigé un « Pichòt ofici de l'Immaculada Concepcion » (1877) et un abrégé de grammaire provençale pour les auditeurs des *Conférences de Saint-François-Xavier*. Ceci outre ses œuvres en français qui comportent des ouvrages d'édification religieuse et des recueils de poèmes.

Par ailleurs, il a collaboré à *L'Abeilho Prouvençalo (L'Abeille Provençale)* de Mariús Féraud, à *l'Armana Prouvençau (Almanach Provençal)*, au journal de Cristian de Villeneuve-Esclapon, *Lo Provençau (Le Provençal)*, ainsi qu'à diverses revues catholiques. Il a surtout écrit des noëls et quelques poèmes le plus souvent d'inspiration religieuse ou charitable à l'exception de celui dédié au baron Gaston de Flotte qui refuse la création en langue d'oc, « La Musa Provençala » (« La Muse Provençale »)(1857), et dans lequel il dit son amour du provençal et apporte son soutien à Roumnanille, Mistral et aux félibres de l'École d'Avignon.

JOAN BAYOL

Joan Bayol. Né et mort à Eyguières (B du R), 24 décembre 1849 – 4 octobre 1905. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie, après l'école primaire il accomplit de brillantes études au lycée de Nîmes puis à la Faculté de Médecine de Montpellier. Il obtient son doctorat avec une thèse sur la « Dégénérence cystoïde rénale ». À 20 ans, il entre dans le corps de santé de la Marine Nationale ; il navigue sur le navire *Vénus* de 1875 à 1877, qui croise sur la côte africaine du Sénégal au Congo. En 1879-80, il participe à la mission de Galliéni dans le haut Sénégal auprès du sultan toucouleur Ahmadou dont le futur maréchal obtient la soumission. En 1881, il est le chef de la seconde mission qui va de Boké (en Guinée) à Médina, à travers le Fouta Djallon et le Bambouc, et il signe des traités de protectorat avec les Almanis de Timbo. L'année suivante, avec le lieutenant Quiquandon, il explore le Bouledougou. Nommé lieutenant gouverneur des Rivières du Sud, en 1884 il empêche l'explorateur allemand Nachtigall de faire passer Dubreka sous l'administration allemande et il fait établir le plan de Conakry. En 1890, une mission périlleuse et délicate auprès du roi du Dahomey, Gleglé, doit lui être confiée, mais il quitte l'Afrique juste avant pour raisons de santé. De retour à Eyguières, il s'intéresse à la politique et est élu en 1898 conseiller général des Bouches du Rhône dont il sera le président en 1902 et 1903 ; réélu en 1904, il avait été lors des élections de 1903 élu sénateur et il est nommé secrétaire de la Commission de la Marine ; républicain, il se situait dans la mouvance radicale et colonialiste. Il meurt en 1905 d'une maladie du foie contractée lors de ses séjours en Afrique.

Le provençal d'Eyguières est sa langue maternelle, et il se mettra à l'écrire à partir de son retour au pays, après 1890. Cependant, au moment où l'occitan est attaqué de toutes parts par le pouvoir bourgeois, et qu'il aurait eu à méditer sur la mort des cultures, on trouve de lui ces lignes publiées en 1893 par *Le Figaro* à propos de la guerre déclenchée par le gouvernement français contre le roi du Dahomey, Béhanzin qui ose résister : « *Peut-être à la fin de la guerre actuelle, des amazones et des chefs n'ayant plus à se battre pour leur roi s'enrôleront à la solde d'un Barnum pour faire le tour de l'Europe. Si l'un de nos compatriotes a la même patience que M. d'Avezac eut jadis, il pourra enrichir la science d'une grammaire et d'un dictionnaire franco-dahoméen.* » Ce qui en clair signifie qu'on peut certes étudier la langue de Béhanzin, mais que sa place est au cirque ! Belle contradiction car les élites républicaines bourgeoises avaient la même vision des choses pour l'occitan.

Et lorsque Joan Bayol écrit en provençal, c'est évidemment par plaisir mais sans comprendre que ses textes sont bons pour le cirque comme le prouve cet article. Il reste que la tenue littéraire de ses poèmes et de ses textes en prose est excellente. Certes proche des félibres, il ne néglige pas les troubadours et il collabore d'ailleurs au journal de Pascal Cros *La Sartan (La Poêle)*, cela à côté de sa participation à *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *l'Armanac Marselhés (Almanac Marseillais)*, *l'Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *La Revue Félibréenne**, *Le Bavard**, etc...

Les textes sont très classiques. Ses poèmes présentent généralement des scènes amoureuses ou sont de circonstance, cependant que la thématique de sa prose porte sur les paysages avec des évocations historiques idéalisées. Tout cela est très félibréen et passé de mode. Mais, la personnalité de leur auteur a eu une influence certaine sur la dignité de l'occitan provençal.

PÈIRE BELLOT

Antòni Pèire Bellot. Né et mort à Marseille, 17 mars 1783 – 3 septembre 1855. Il a vu le jour dans une maison de la rue Juge du Palais qui existe encore, dans le quartier du Port Vieux, de Glaudi, fabricant de bas, tenant magasin sur le Port Vieux, et de Loïsa Luça Colomb, fille du syndic des marchands de bas de Marseille. Il appartient donc à la bourgeoisie marchande marseillaise. Placé à 7 ans chez les pères de l'Oratoire pour y faire son éducation, il en est expulsé en 1793 par l'autorité républicaine. Son père, garde national, prend une part active à l'attaque contre la section jacobine qui s'était retranchée dans l'église de Prêcheurs ; à l'arrivée des troupes de la Convention il fuit avec sa famille et se réfugie à Mont Dauphin, dans les Hautes Alpes, dont il était originaire, auprès de son vieux père. Après le 9 thermidor, il retourne à Marseille. Pèire Bellot reprend ses études. D'abord dans le pensionnat Bargème, puis dans celui dirigé par M. Polvaret, près de l'église Saint Martin, d'où il sort en 1799 pour entrer en apprentissage dans une maison de toilerie. Il n'a jamais étudié le latin au cours de sa scolarité contrairement à ce qu'ont prétendu certains. Il passe 3 ans chez des marchands de toile et revient chez son père qui se livrait avec un associé à un commerce de commission avec l'Espagne. Mais la France était alors en guerre avec l'Angleterre ; ils perdent un navire et sont ruinés. Son père se retire avec sa famille à Bouc, village entre Aix et Marseille. C'est là que Pèire Bellot, qui se livrait au plaisir de la chasse, compose ses premiers vers provençaux. En 1806, les affaires de son père le ramènent à Marseille où, amateur de musique, il en profite pour suivre les concerts qui se donnaient dans la maison de la Maternité, aux allées de Meilhan. Il y rencontre Loïsa Blachet, fille de l'agent des transport de l'artillerie et de la marine de la 8^{ième} Division Militaire. Il se marie avec elle. Le ménage a deux enfants. Glaudi Bellot, afin de permettre à son fils d'assurer ses obligations familiales, reprend son commerce avec l'Espagne. Mais, en 1814, nouvelle faillite. Rassemblant les débris de sa fortune, il forme au commencement de la seconde Restauration une société commerciale qui exploite une fabrique de drap à Auriol (B du R) et dont Pèire Bellot est chargé de placer les produits à Marseille. L'entreprise est vite en difficulté et elle ferme en 1822. Pèire Bellot accepte alors de tenter de placer des pièces de drap fabriquées suivant un nouveau procédé ; il réussit et la maison qui l'avait chargé de ce travail lui confie le dépôt de ses produits sur la place de Marseille. Il s'installe comme marchand drapier dans un magasin de la rue des Feuillants. En 1842, il perd sa femme, et en 1852, dans l'espace de quelques mois, meurent son fils, sa fille, ses deux petits fils et sa belle fille. Il demeure le soutien unique de ses trois petites filles dont l'aînée a 9 ans. La liquidation de la succession de son fils donne un résultat presque négatif. Et lorsque Pèire Bellot meurt, en 1855, il est enseveli en terre commune. L'année suivante, ses restes sont transférés dans un tombeau élevé par souscription publique ; le concours d'épithètes en provençal organisé à cette occasion provoqua 113 envois de 91 poètes ce qui montre le prestige dont il jouissait.

En 1814, il célèbre la première Restauration par des textes en occitan provençal maritime et en français publiés en feuilles volantes. Car il sera toujours un partisan de l'ancien régime. Il obtient le premier de ses succès avec la publication le 3 novembre 1821, dans *Le Journal de Marseille*, de « Lo predicator encalat » (« Le prédicateur interdit »), titre qui ne sera d'ailleurs donné que l'année suivante dans une seconde édition publiée dans le conservateur *Journal de la Méditerranée*. Suit peu après, le 20 novembre 1821, dans le journal libéral *Le Caducée*, un second conte qui atteindra aussi à la célébrité dans la culture indigène marseillaise, « Lo poèta caçaïre » (« Le poète chasseur »), signé sous un anonymat transparent « Par P... B...ot ». En 1822 paraît « Les Loisirs d'un Flâneur, ou le Poète par Occasion », tiré à 1 000 exemplaires, mais dont la plus grande partie est en français, le provençal n'étant considéré par Bellot que comme une langue du plaisir et d'une certaine

sociabilité. Désormais, il écrira dans les deux langues, mais au fur et à mesure que la bourgeoisie marseillaise prendra en compte les créations occitanes, surtout après 1835, la part du « patois », de l'occitan provençal, deviendra plus importante. Et alors qu'à ses débuts Pèire Bellot ignore totalement les Troubadours ainsi que les poètes qui leur ont succédé, il y fera ensuite souvent allusion.

En 1829, paraît « Mes moments perdus », 2 volumes, l'un en français l'autre en provençal. En 1832, il s'essaie au théâtre avec « Mossur Canula, vo lo fiu ingrat » (« Monsieur Canule ou le fils ingrat »), comédie en 3 actes. Les « Œuvres complètes » (2 volumes), paraissent en 1836-37. Il revient au théâtre en 1840 avec « Les deux magots ou un bal de carnaval », folie en un acte. La même année il publie ses « Nouvelles poésies provençales », troisième et dernier volume des « Œuvres complètes ». Et comme les deux premiers volumes de celles-ci étaient épuisés, il en publie une seconde édition en 1841.

C'est alors que poussé par Loïs Méry, alors rédacteur au journal *Le Sémaphore*, il publie en collaboration avec ce dernier, un journal bilingue hebdomadaire comportant deux pages en provençal et deux pages en français. Ce sera *Lo Tamborinaire et le Ménestrel* (*Le Tambourinaire et le Ménestrel*) qui ne comportera que 36 numéros. Il ne pouvait soutenir la concurrence de *Lo Bolhabaïssa* (*La Bouillabaisse*) de Josèp Desanat, qui paraissait depuis le mois de janvier précédent. Desanat avait d'ailleurs sollicité Pèire Bellot dès 1839 pour s'associer avec lui, mais celui-ci avait refusé.

De nouveau le théâtre en 1843, avec « Les bouquetières ou les trois mariages », comédie-vaudeville en trois actes et en vers provençaux et français, qui obtient un bon succès. En 1846, il publie une autre comédie-vaudeville en deux actes, en vers français et provençaux, « Les pêcheurs catalans ou le souper fantastique », et la fait représenter sur la scène du Gymnase le 20 février 1847 ; elle n'obtient qu'un succès douteux. La même année paraît sous le titre « Les veillées provençales », un nouveau volume comportant des poésies occitanes et françaises ; il était prévu que « Les veillées provençales » se composeraient de quatre volumes rassemblant toutes les œuvres de Pèire Bellot, mais cela ne put être réalisé en raison des événements politiques.

En décembre 1848, Pèire Bellot, toujours aussi modéré et légitimiste essaie de profiter de sa notoriété pour s'engager politiquement en publiant un journal dont le titre au moins, *Lo descaladaire* (*Le dépaveur*), est révolutionnaire, mais n'a rien à voir avec le contenu. Le journal s'arrête dès le numéro 2 faute d'abonnés.

En 1851, la vogue des Pastorales, inaugurée en 1844 avec la « Pastorala Maurel », étant là, Pèire Bellot publie la sienne : « Naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, ou crèche pastorale », en 4 actes et 7 tableaux. Elle devait être jouée à Marseille mais l'autorisation d'abord donnée fut retirée pour des raisons obscures. Par contre, elle fut jouée à Toulon avec succès. L'année suivante paraît la seconde édition du volume précédemment publié des « Veillées provençales ». À partir de 1853, il fait réimprimer quelques-uns de ses contes les plus populaires ainsi que des textes inédits afin de se procurer un peu d'argent. C'est cette année-là que paraît les « Dernieras belugas pòeticas »¹... Et en 1855, c'est « Lo galejaire vò la liassa entiera dei còntes vièlhs et novèus e peças inedichas »².

Malgré opposé le refus à Desanat de créer avec lui un journal provençal, lorsque *Lo Tamborinaire et Le Ménestrel* disparaît, Pèire Bellot collaborera au *Bolhabaïssa*. Il collabore également au recueil de Roumanille « Lei Provençalas » (« Les Provençales ») et il donne un texte au « Romavatgi dei Trobaires » (« Congrès des Trobaires ») d'Aix en 1853. Mais, il s'opposera au Félibrige dès sa création.

Pèire Bellot n'a pas été un grand poète. Tout au plus un rimailleur, mais son œuvre provençale, basée sur la plaisanterie salée et parfois scatologique, restitue le langage familier des Marseillais, des Provençaux, y compris pour les bourgeois francisés, à un moment où le français devient la langue par laquelle passe la modernité et bien sûr la promotion sociale. Le

succès de Pèire Bellot est immense : il constituera, un exemple pour les félibres et les trobaires qui négligeront d'en faire une critique sur le plan littéraire. L'œuvre de Pèire Bellot, malgré ses insuffisances a été très importante pour les futurs créateurs provençaux et s'est prolongée jusqu'au milieu jusqu'au début du XX^e siècle, même si elle n'a rien à voir avec celle d'un Victor Gelu.

¹ *Dernieras belugas pòeticas – Dernières étincelles poétiques.*

² *Lo galejaire vò la liassa entiera dei còntes vièlhs e novèus e peças inedichas – Le plaisantin ou la liasse entière des contes vieux et nouveaux et pièces inédites.*

VICTOR BÉNAC, LE FILS DU BOULANGER

Victor Bénac est né à Marseille en 1851, et était le fils du propriétaire de la boulangerie de La Plaine, qui se trouvait dans la rue des Trois-Mages. Ancien élève du lycée de Marseille (actuel Lycée Thiers), il a été le trésorier de l'association qui réunissait ceux qui l'avaient fréquenté. En 1895, il a appartenu au *Comité des Morts de Tombouctou*, créé à l'occasion du massacre de l'expédition coloniale qui avait tenté, la même année, de s'emparer de cette ville. Cela est bien dans l'esprit du temps où le colonialisme pourrissait la société française, et Victor Bénac n'échappait pas à cette règle bien qu'il ait collaboré au journal du socialiste Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*.

En tant que trésorier de l'*Association des Anciens Élèves du Lycée de Marseille*, il prenait la parole dans les banquets annuels qui étaient organisés. Et à cette occasion il prononçait généralement ses vœux en occitan.

Dans *La Sartan*, il a publié un certain nombre de poèmes, surtout de circonstances, dans lesquels, à défaut d'une grande inspiration, il fait preuve d'humour. La langue en est assez bonne, et il mérite sinon d'avoir une place importante dans les lettres occitanes, du moins de ne pas être oublié. Il a également collaboré au journal de tendance fédéraliste de Clemenc Galicier, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*.

Dernière précision : dans l'ouvrage « Au gré des vents », qui contient des poésies françaises et provençales, Mariús de Bernardy, père de Joan de Bernardy, résistant assassiné par les nazi qui fut un typographe de notre journal, dédie un sonnet à Victor Bénac, ce qui montre les relations qui existaient alors entre divers créateurs occitans.

ROBERT BENOÎT

Robert Benoît. Né à Mussidan (Dordogne), 6 janvier 1862 ; mort à Périgueux (Dordogne), 8 janvier 1942. Il est issu d'une famille paysanne modeste. Dès sa sortie de l'école primaire il entre comme garçon coiffeur ; il économise et parvient à acheter une boutique à Périgueux et il devient jeune encore, petit patron coiffeur. Poursuivant son ascension sociale, il dirigera pendant des années l'un des plus importants salon de coiffure de cette ville en même temps qu'une parfumerie. L'heure de la retraite arrivée, il consacre sa vieillesse non seulement à la littérature, mais à toutes formes d'actions : à plus de 70 ans, il accepte la charge de président du *Syndicat d'Initiative* de Périgueux et en profite pour écrire une petite histoire de la ville ; traditionaliste dans le sens le plus réactionnaire du terme, il soutient le régime fasciste de Vichy et il demande d'entrer à la *Légion Française des Combattants* comme *Ami de la Légion* et il est bientôt nommé président des *Volontaires de la Révolution Nationale* ; il s'occupe alors de la propagande et du *Comité d'Entraide aux Prisonniers*. Jouissant d'une très bonne santé, il est frappé de congestion dans les premiers jours de janvier 1942 et s'éteint après seulement 5 jours de maladie.

Il semble qu'il ait, au moins dans ses débuts, été incité à écrire en occitan sous l'influence de Jasmin, coiffeur comme lui. Mais c'est August Chastanet (1825-1902), né également à Mussidan, percepteur, propriétaire, maire de Mussidan (1860-1870), majoral du Félibrige en 1876, qui le conseilla, le dirigea et l'encouragea dans ses essais poétiques et le conseilla de publier ses premiers recueils de chansons et de contes, « Los Bigodis » (« Les Bigoudis »)(1903) qui eurent un gros succès et le poussèrent à viser plus haut. Il donnera alors deux récits versifiés, « Servilhòta » (« Servillotte »), qui peint l'amour d'une fille riche pour un serviteur de son père, et « Francilha » (« Francille »), qui est le récit d'une femme marquée par le malheur. Il s'agit d'une imitation de Jasmin avec son sentimentalisme jusque dans le découpage de ces deux poèmes avec une certaine fraîcheur, mais aussi souvent un style larmoyant qui arrache des pleurs à Margot. Quant à ses nombreuses pièces, elles ont aussi le même défaut, ce qui explique en partie le succès populaire qu'elles ont obtenues. Félibre, propagandiste de la culture d'oc, membre de l'association *Lo Bornat de Perigòrd (La Ruche du Périgord)* dont il sera le président, en 1909 il est élu majoral du Félibrige.

ANTÒNI BENSA

Antòni Bensa. Né et mort à Marseille ; 1860 – 11 juin 1898. Il est né dans le quartier de Saint-Jean, au Port Vieux, dans une famille ouvrière. Son père fabriquait des poulies et lui-même pratiquera ce métier un certain temps. On ne possède que peu de renseignements biographiques sur lui, mais il semble, au témoignage de Loís Astruc, qu'il ait connu une existence assez difficile. Il passe la plus grande partie de sa jeunesse à naviguer avant de se fixer dans sa ville natale où il enseigne la musique. Il se marie avec Ròsa Gueit, mais malgré l'affection de sa femme, les malheurs ne l'épargnèrent pas puisque leur fille unique, Camila, décède encore toute petite, en 1890, et sa femme, Ròsa Bensa, en 1897. Atteint semble-t-il d'un cancer, il s'éteint à 38 ans.

Il a rejoint les milieux des troubaires et des félibres auxquels il s'intègre. Excellent musicien, pianiste de talent, il a mis en musique de très nombreuses œuvres de poètes occitans dont notamment d'August Marin, « Lei pescadors sant-janencs » (« Les pêcheurs de Saint Jean »), outre quelques chansons en français sur des sujets provençaux. Par ailleurs, il participait en jouant du piano aux concerts qui étaient donnés par les artistes marseillais

Il réunissait dans sa maison chaque dimanche avant souper de nombreux artistes, troubaires et félibres comme Loís Astruc, Maurici Rimbault, Anfòs Michel, Valèri Bernard, Tadèu Sucho, qui avaient des discussions littéraires et artistiques. Celles-ci se déroulaient aussi lieu à l'atelier de Valèri Bernard et au Café Turc...

RÒSA BENSA

Ròsa Maria Clemença Gueit épouse Bensa. Née à Solliès-Pont (Var), en 1868 ; morte à Marseille le 23 juin 1897. Elle était divorcée d'un certain Raisonnier, ce qui à l'époque était exceptionnel, et se remaria avec Antòni Bensa. Elle a écrit quelques poèmes en occitan dont l'un figure dans l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* de 1893.

LEON DE BERLUC-PÉRUSSIS

Leon de Berluc-Pérussis. Né à Apt (Vaucluse), 14 juin 1835 ; mort à Mane (Alpes de Haute Provence), près de Forcalquier, au château de Porchères, 2 décembre 1902. Il est issu d'une famille de la noblesse qui a donné trente-quatre maires à la cité de Forcalquier ! Son père était juge d'instruction. Il fait ses études au Petit Séminaire de Forcalquier, puis va à la Faculté de Droit d'Aix-en-Provence où il fait de fortes études juridiques. Il s'inscrit en 1856 au barreau de cette ville, mais de santé fragile, il ne peut exercer pleinement la profession d'avocat et il se retire dans son domaine de Porchères, près de Mane, où il se consacrera complètement à l'agriculture, au journalisme et aux questions culturelles en rapport avec la culture d'oc.

Dès 1852, n'ayant que 17 ans, il publie ses premiers articles dans *Le Mercure Aptésien* et l'année suivante, il donne une chronique sur le « Romavatgi dei Trobaires » (« Congrès des Poètes ») qui s'est déroulé à Aix en Provence. En 1854, il commence à publier des études historiques et l'année suivante il donne dans le journal *Le Gay Saber (Le Gai Savoir)* un commentaire remarquable sur les « Chansons du Carrateyron » (« Chansons du petit charretier »), œuvre d'étudiants d'Aix du début du XVI^e siècle. Il écrit ses premiers vers provençaux à l'occasion du concours organisé pour la translation des restes de Père Bellot, le 3 juillet 1856, dans le tombeau élevé par les amis de ce dernier ; ils figureront dans le recueil publié par Mariús Féraud, « L'Abelha Provençala » (« L'Abeille Provençale »), en 1858. En 1862, il est l'un des créateurs de la *Société Littéraire, Artistique et Scientifique* d'Apt ; en 1865, il entre à l'*Académie d'Aix*, dont il sera plus tard le secrétaire puis le président ; en décembre 1866, l'*Institut des Provinces* le désigne comme secrétaire général du Congrès d'Aix ; à la même époque, il est choisi comme président par le Congrès archéologique de la même ville et nommé secrétaire par la *Société Historique* et le Comice Agricole d'Aix.

En 1872, l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)* publie un premier texte de Berluc-Pérussis. Deux ans plus tard, sous l'impulsion de ce dernier est fondée l'*Académie du Sonnet*, association qui avait pris l'initiative de fêter à Avignon et à Vaucluse le 5^{ème} centenaire de la mort de Pétrarque. Cette académie réunissait des sonnetistes occitans et français. À cette occasion se nouent des liens de sympathie et d'amitié personnelle entre Berluc-Pérussis et Mistral qui comprend toute l'aide que peut apporter au Félibrige cet organisateur hors de pair. Un *Almanach du Sonnet* qui contient des sonnets de Mistral et de quelques autres félibres sera publié à Aix de 1874 à 1877. Désormais, Berluc-Pérussis sera en contact permanent avec Mistral avec lequel il entretiendra une correspondance dont la totalité a été publiée et il collaborera chaque année à partir de cette dernière date à l'*Armanac Provençau*. En 1876, il est parmi les premiers majoraux du Félibrige nommés lors de la réorganisation du mouvement.

Son état de santé ne lui permettant pas des sorties fréquentes, Leon de Berluc-Pérussis qui partageait ses séjours entre Aix et son domaine de Porchères, écrivait beaucoup. Il avait un jugement sûr, et il a souvent conseillé Mistral même si ce dernier ne suivait pas toujours ses avis. Il a été l'un des promoteurs de l'*Idée Latine*, partisan d'une ouverture du Félibrige sur le monde entier, et il a en particulier constitué l'un des liens avec les Italiens favorables au Félibrige. Par ailleurs, il a été un décentralisateur convaincu et l'un des théoriciens du régionalisme dont il est l'un des créateurs.

Berluc-Pérussis a utilisé le provençal dit mistralien dans la quasi totalité de ses poèmes, considérant qu'il s'agissait d'un « provençal illustre ». Cette poésie est classique et reprend souvent les thèmes habituels des félibres. Plus intéressants sont ses contes, souvent écrits en occitan provençal alpin car considérés par leur auteur comme devant toucher des milieux plus populaires. Outre des articles en français dans diverses publications et

notamment la *Revue Agricole et Forestière de Provence*, des contes et des poèmes en provençal dans l'*Armanac Provençau*, il a collaboré à de nombreuses revues occitanes : *Lo Provençau*, *Lo Brusc (La Ruche)*, *Lo Gau (Le Coq)*, l'*Armanac Marselhés*, la *Revue des Langues Romanes*, etc...

EUGÈNI BERNARD

Eugèni Bernard. Né et mort à Forcalquier (Alpes de Haute Provence), 15 mai 1860 – 12 novembre 1950. Son père, Victor, originaire des Pourcelles, près d'Oraison, dans la vallée de la Durance, était venu s'installer dans le terroir de Forcalquier. Marié avec une fille d'Ongles, village situé au pied de la montagne de Lure, il exploite une propriété près de Forcalquier ; travailleur acharné, il en fait l'une des mieux tenues de l'endroit. Le couple a sept enfants, Eugèni étant le quatrième. Il va d'abord à l'école des Frères, puis au collège de Forcalquier, enfin ses maîtres considérant qu'il avait les moyens intellectuels d'obtenir un plus gros bagage, à celui d'Aix en Provence. Il en sort avec le baccalauréat. Il veut être médecin ; son père accepte à la condition que les frais engagés pour suivre cette voie constituent sa part d'héritage. En 1878, il part pour Marseille où il étudie pendant deux ans l'anatomie. Puis, il va à Lyon effectuer son service militaire. Il passe une année dans les hôpitaux de cette ville et se rend ensuite à Paris. Sa thèse obtenue, il aurait pu faire une brillante carrière dans la capitale, mais il préfère retourner à Forcalquier où il exercera désormais la médecine. Il y fondera une famille en épousant Emilia, une amie de la fille d'Eugèni Plauchud, aura plusieurs enfants dont l'un, l'aîné, sera tué durant la guerre de 14-18. Un autre, Joan Bernard, deviendra un bon écrivain d'oc.

Durant son séjour à Paris, il fréquente les milieux où se réunissent les Méridionaux qui vivent là-bas, et c'est à cette occasion qu'il peut faire la connaissance de Mistral et d'Aubanel. Il s'intéresse à la création en occitan à partir de 1885, date de son retour à Forcalquier, qui est un foyer félibréen actif avec des personnages comme Leon de Berluc-Pérussis, Eugèni Plauchud, Victor Lieutaud, Carles Descosse, Emili Savy, Carles de Gantelmy d'Ille, ainsi que l'*Escòla deis Aups (École des Alpes)* fondée sous l'impulsion des deux premiers. Un emploi du temps chargé en raison de son activité de médecin, explique qu'il ait relativement peu écrit. Il deviendra d'ailleurs *cabiscòu* de l'*Escolo deis Aups (président de l'École des Alpes)*.

Les écrits d'Eugèni Bernard sont généralement des poèmes de circonstance auxquels il n'attachait que peu d'importance, et beaucoup sont perdus car il a souvent négligé de les conserver. Cependant, son fils Joan (1890-1965), qui a été un écrivain occitan estimable, en a recueilli un certain nombre ; il les a publiés ainsi que les interventions en prose et quelques poèmes en français dans un ouvrage intitulé « La margarida » (« La marguerite »), publié en 1951.

Les textes en prose, à l'exception d'un conte, consistent en discours prononcés à l'occasion de fêtes félibréennes ; ils valent surtout en raison de leur intérêt historique pour l'étude du mouvement occitan dans les Alpes méridionales entre 1880 et 1940. L'œuvre poétique est plus variées ; elle comporte des odes et des sonnets divers, des saluts, des souvenirs, des fables, des événements locaux, tout cela de forme très classique est agréable à lire.

Curieux et originaux sont les vers de ces « Mandadis de muguet » (« Envois de muguet »), que de 1936 à 1946, il écrit pour les 1^{er} mai. Il y parle surtout de sa vieillesse, considérant qu'il n'a pas à se plaindre puisqu'il peut encore marcher et il semble très refermé sur lui-même car alors que le gouvernement de Vichy est là, que les nazis occupent le pays, qu'arrive la Libération, il n'y fait aucune allusion.

La langue employée est excellente et constitue un exemple d'occitan alpin écrit par quelqu'un dont c'est le mode d'expression naturel. Les tournures idiomatiques sont nombreuses et le vocabulaire très pur.

VALÈRI BERNARD

Mariús Valèri Bernard. Né et mort à Marseille, 10 février 1860 – 8 octobre 1936. Né dans une famille avignonnaise modeste installée à Marseille où son père qui était menuisier-ébéniste l'encourageait à dessiner. Il va au Lycée puis à 15 ans à l'école des Beaux Arts de sa ville natale où il est élève de Rave qui à ce moment est chargé d'illustrer les œuvres du troubaire Fortunat Chailan et lui confie ce travail ; c'est alors qu'il lit Mistral et Victor Gelu et qu'il commence à versifier en occitan. Reçu à l'École Nationale des Beaux Arts, il vivra à Paris de 1881 à 1884 où Puvis de Chavannes qui n'accepte plus d'élèves mais l'influencera beaucoup, lui conseille d'entrer à l'atelier de Cabanel. Déjà membre de l'*Escolo de la Mar* (*École de la Mer*), à Marseille, où il a été introduit par le félibre Victor Lieutaud, il va naturellement suivre l'activité félibréenne des méridionaux exilés à Paris qui se réunissent au Café Voltaire ; il se lie avec Raols Gineste, Juli Boissière, Maurici Faure et en particulier Pau Arène. De retour à Marseille, il s'y installe définitivement. Il aura une vie de production intense dans tous les domaines de l'art et de la littérature. Son œuvre plastique se situe dans la droite ligne du Symbolisme. Peintre apprécié, il a notamment réalisé pour la mairie de Maillane, à la demande de Frederic Mistral, le tableau « La Farandole » ; à l'origine, c'est la Provence du travail que Valèri Bernard avait l'intention de présenter, mais il dut modifier son projet suivant les indications de Mistral... Également sculpteur, il a surtout été un aquafortiste de grand talent, probablement l'un des meilleurs de sa génération. Effectuant sans cesse de nouvelles recherches, il découvrira le procédé de décomposition de la lumière qu'il concrétisera dans la réalisation d'un piano des couleurs pour lequel le compositeur Carol Bérard a écrit une musique dont les sons s'harmonisent avec les couleurs ; mais la construction prévue d'un orgue des couleurs sera empêchée par la guerre de 14-18. À partir de 1921, il sera professeur d'esthétique à l'École des Beaux Arts de Marseille.

Ses premiers poèmes provençaux sont publiés en 1879 dans *Lo Trelutz de l'Auba Provençala* (*La Clarté de l'Aube Provençale*), qui à partir du n° 123 du journal *Lo Tròn de l'Er* (*Le Tonnerre*); et jusqu'à la fin de la même année sera la page 3 de ce journal. *L'Auba Provençala* était une association proche du Félibrige mais indépendante de celui-ci, fondée en 1872 par Victor Lieutaud, alors conservateur de la Bibliothèque Municipale de Marseille. En 1883 paraît sa première plaquette poétique, « Lei baladas d'aram » (« Les ballades d'airain »), comportant 6 poèmes dédiés à « *Mon illustrissime mèstre en P. Puvis de Chavannes* » (« *À mon illustrissime maître P. Puvis de Chavannes* »), sorte de sirventés albigéistes. L'année suivante, c'est « Lei cadaraus » (« Les charniers »), où apparaît son originalité. Loís Astruc crée en 1886 le journal *Zou !* dont Valèri Bernard sera l'un des collaborateurs réguliers. Mais l'esthétisme de Valèri Bernard et son esprit indépendant le poussent parallèlement à son engagement félibréen, à fréquenter les troubaires ; c'est ainsi qu'en 1891, il dessine pour le journal *La Sartan* (*La Poêle*), du titre dans lequel on fait frire les gens et il collaborera à ce journal en utilisant l'orthographe des troubaires. Son esthétisme lui fait utiliser concurremment en fonction des textes, le provençal rhôdanien et l'occitan provençal marseillais chaque fois qu'il voudra insister sur le réalisme.

En 1893, il publie le poème « Guèrra » (« Guerre ») pour lequel il grave 11 eaux-fortes à raison d'une strophe par planche et qui le feront connaître ; il y stigmatise les horreurs de la guerre à l'échelle du monde ; il s'est inspiré pour son écriture, en l'élargissant et le transformant, d'un poème d'Anfòs Tavan paru dans le journal *La Jeune République* du 19 octobre 1877. Ensuite, sa production littéraire sera très abondante : 1894, « Bagatoni », roman sur Marseille, paru d'abord en feuilleton dans le journal *Le Bavard* et qui sera réédité à diverses reprises ; 1899, « La Paurilha » (« La Pauvraille »), poèmes qui évoquent la misère et la crasse des quartiers populaires de Marseille ; 1907, « Lei Bomians » (« Les

Bohémiens »), où les héros rompent avec la société ; 1908, « Lòng la mar latina » (« Le long de la mer latine »), poème dans lequel Naples prend la place de Marseille ; 1913, « L'aubre en flor » (« L'arbre en fleurs »), recueil de poèmes déjà publiés et ainsi que de poèmes inédits.

Majoral du Félibrige en 1893, il est choisi comme capoulier en 1909, au moment de la crise suscitée par l'opposition à Père Devoluy, et il le restera jusqu'en 1919. Pour soutenir son action, il crée avec l'aide de Filadelfa de Gerda, avec qui il était à l'époque très lié, le journal *L'Estèla (L'Étoile)*. On notera que la fille de Valèri Bernard, Anna Valèri-Bernard, pour protéger selon elle, certains aspects de la vie privée de son père, a malheureusement détruit une partie de ses écrits et de sa correspondance...

À partir du commencement des années 1920, Valèri Bernard rejoint l'occitanisme et adopte l'orthographe classique pour certaines de ses œuvres nouvelles. Il sera en 1930 l'un des fondateurs de la *Societat d'Estudis Occitans (Société d'Études Occitanes)* et son président jusqu'à son décès en 1936. En 1935 paraît « Lugar » (« L'étoile du matin »), et l'année suivante « La legenda d'Esclarmonda » (« La légende d'Esclarmonde »), publié à Barcelona ; 1938, publication de « Lindaflor, rèina dels somnhes » (« Fleur lumineuse, reine des songes »), poème postume écrit vers 1932. La langue utilisée par Valèri Bernard dans ces textes est artificielle car contenant une partie d'occitan médiéval mêlé au vocabulaire de l'occitan provençal maritime et rhôdanien et comportant des catalanismes.

Par ailleurs, outre ce dernier poème, un certain nombre de textes, inédits ou non, ont été publiés après la mort de Valèri Bernard. Ainsi « La feruna » (« Les bêtes fauves »), recueil de nouvelles, en 1938, « Letania » (« Lithanies ») en 1946, poèmes dédiés à la Vierge, « Joglar felibre » (« Jouglar félibre »), roman, en 1982, « Angèla Dàvid » (« Angèle David »), roman, en 1996...

Valèri Bernard a collaboré à de nombreuses publications et a rédigé quantité d'articles en français sur les questions occitanes, littéraires et artistiques. On citera l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *Lo Felibritge (Le Félibrige)*, *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*, *Lo Brusç (La Ruche)*, *La Sartan (La Poêle)*, *Òc*, *La Pinhata (La Marmite de Terre)*, *Le Bavard*, *Le Feu*, etc... Il a signé ses textes sous de nombreux pseudonymes : Ribo-Novo, Lou Pantaiataire, Louei Ancian, J.-B. Nadal, L. Soubeiran, Lou Masc, Valèri Tadeo, Pinto-Gabi...

En 1932, Valèri Bernard perd la vue. Devenu aveugle, il a le courage d'apprendre la méthode Braille et sa vie intellectuelle ne se ralentit pas puisqu'il continue d'assurer son cours d'esthétique à l'École des Beaux-Arts. Il compose de nouveaux poèmes et rédige ses mémoires qu'il dicte à sa fille. En 1935, *Lo Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)* inaugure en sa présence une plaque commémorative sur l'immeuble du quai de Rive-Neuve, à Marseille, où il avait son atelier.

L'œuvre littéraire de Valèri Bernard est diverse et contradictoire. On y sent la marque de l'artiste plastique notamment ses descriptions. Il est réaliste mais va bien au-delà du réel par sa vision esthétique du monde. Influencé par le Symbolisme, c'est un baroque moderne qui a marqué fortement de sa personnalité la littérature occitane contemporaine. Ainsi, il a été l'un des maîtres de Jòrgi Reboul, au témoignage de ce dernier qui a lui-même renouvelé la poésie occitane. Et si Valèri Bernard, n'a pas été de par son tempérament un homme d'action, il a participé à la lutte pour la renaissance occitane en soutenant Jòrgi Reboul et les jeunes félibres, futurs occitanistes du *Calen de Marselha*.

PÈIRE BERTÀS

Martin Honorat Antoine, dit Pèire Bertàs. Né et mort à Marseille, 5 mai 1864 – 27 avril 1950. Ses parents qui tenaient une petite quincaillerie au boulevard National, sur les limites du quartier populaire de la Belle de Mai voulurent donner à leur fils une formation classique. Élève du Petit Séminaire, il y acquiert une bonne connaissance de la langue et de la littérature latine, mais ne voulant pas rester à la charge de ses parents, il se dirige vers l'enseignement primaire en 1882, devenant instituteur. Dès l'âge de 16 ans, il fréquente les cercles les plus avancés de la Belle de Mai ; en 1885, il soutient la candidature de Clovis Hugues et Antida Boyer aux élections législatives. Durant l'été 1893, il est encore dans le sillage d'Antida Boyer. L'année suivante, il soutient les instituteurs socialistes Ollive et Carnaud qui protestent violemment au Conseil Général contre le gouvernement à la suite des mesures prises après les attentats anarchistes et sont révoqués. Pèire Bertàs s'élève également contre les "lois scélérates", prises par le ministre Charles Dupuy contre la presse, soi-disant pour combattre l'anarchisme, mais utilisées contre les socialistes. Son attitude lui vaut d'être changé de poste ; refusant la nouvelle affectation, dans le quartier marseillais alors isolé de Saint Louis, il démissionne. Pour vivre, il travaille pour des généalogistes, ce qui lui donnera le goût des recherches dans les archives, et il entre comme journaliste au *Petit Provençal*. Il est alors en relation avec Simeon Flaissières, maire socialiste de Marseille, qui l'apprécie, et en 1895, il est élu conseiller municipal, 9^{ième} adjoint et délégué aux Beaux Arts. Réélu l'année suivante, il reçoit de plus une partie de la délégation de l'Instruction Publique, et obtient en totalité cette dernière lors des élections municipales de 1900. C'est lui qui en 1899 organise de façon brillante les fêtes du 25^{ième} centenaire de la fondation de Marseille qui connaissent un très grand succès. Il abandonne la politique en 1902 se consacrant désormais au journalisme et aux recherches historiques sur Marseille.

Parallèlement, il commence très tôt à écrire en provençal, sous l'impulsion de son père Pèire Antoine, admirateur des troubadours marseillais dont il interprétait les œuvres avec talent, et qui lui avait inculqué le goût de la langue maternelle. Séduit par le génie de Mistral, il utilise d'abord le provençal rhôdanien et il publie en 1882 un recueil de poésies de sonnets, « Flors e chatas » (« Fleurs et jeunes filles »), préfacé par Valèri Bernard. En 1887, suit « Lei sèt psalmes d'amor » (« Les sept psaumes d'amour »). Ce sera son dernier écrit en provençal rhôdanien. Ensuite il n'utilisera plus que l'occitan provençal maritime parlé à Marseille. Lié à Antida Boyer, ce dernier le met en rapport avec August Fourès et Loïs-Xavier de Ricard, eux aussi socialistes fédéralistes. Désormais, Pèire Bertàs sera à la fois socialiste et fédéraliste. Le 4 juillet 1890, il donne à l'association *Le Dahlia Bleu*, une conférence, « La nacionalitat provençala e lo Felibritge » (« La nationalité provençale et le Félibrige »), dans laquelle il développe ses idées qui reprennent le programme de Nancy, en 1866 : "Les affaires de la cité à la cité, les affaires de la région à la région, les affaires du pays à l'État". Cela deux ans avant le manifeste fédéraliste de Carles Maurras et de Frederic Amouretti, lui-même précédé plus de quinze ans avant par les écrits d'Antida Boyer et de Xavier de Ricard. D'ailleurs, la conférence est dédiée *Au Trobair-Deputat Antida Boyer que lo bèu premier esparplhaièt en Provença l'idèa federalista (Au troubair-député Antide Boyer qui le premier de tous, répandit en Provence l'idée fédéraliste)*..

Ainsi, Pèire Bertàs va mener jusqu'à sa disparition, une action politique, même s'il abandonne la politique professionnelle, à côté de ses recherches sur l'histoire qui le confortent dans cette action, et d'une activité littéraire certes ralentie, mais qui en feront le collaborateur de diverses publications provençales ainsi que dans les journaux de langue française, ici tant en occitan qu'en français. Son dernier ouvrage en occitan est en 1894, « Pierròt badalha » (« Pierrot baille »), poème dialogué inspiré de la *Comedia dell'Arte*. Un certain nombre de

poèmes qu'il envisageait de publier sous le titre « Lei Campanas » (« Les cloches »), sont demeurés inédits. Il collaborera en occitan à l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*), *La Sartan* (*La Poêle*), *La Cornemuse*, *Lo Galòl Provençau* (*Le Joyeux Provençal*), *Lo Brusç* (*La Ruche*), *Le Radical*, et en français au *Petit Provençal*, *La Journée*, *Le Rappel Marseillais*, *La Marseillaise*, *Le Petit Var*, *La Dépêche de Toulouse*...

Félibre, bien que très critique à l'égard de certains membres du Félibrige, il est élu sans avoir fait acte de candidature majoral du Félibrige en 1896. Et il signera divers écrits sous le pseudonyme de « *La Cigala dau Mont Venturi* » (*La Gigale du Mont Sainte Victoire*), nom attribué à cette cigale. En 1905, il est l'un des organisateurs de la *Frairiá Provençala* (*La Confrérie Provençale*), fédération des félibres de Provence. Il sera membre du *Calen de Marselha* (*Lampe à Huile de Marseille*), dont il soutiendra l'action populaire, qui le 11 juin 1944, célébrera le jubilé de ses 80 ans en pleine alerte de bombardement.

Ses études historiques portent notamment sur le XVI^{ème} siècle avec les guerres de religion en Provence, la Ligue et la république marseillaise de Carles de Cazaulx (1591-1596). Il a aussi étudié l'invasion de Charles Quint en 1524, et la participation des femmes de Marseille à la défense de la ville. Ce qu'il utilisera pour affirmer son patriotisme provençal et surtout marseillais.

En ce qui concerne son œuvre poétique, la partie publiée antérieure à 1890 est d'un esthétisme et d'un idéalisme très félibréens, ce qui est encore plus souligné artificiellement par la langue employée. Cela change avec « *Pierròt badalha* », qui est un texte très original et beaucoup plus intéressant ; le poème se compose de monologues entre lesquels s'intercalent des dialogues et des chansonnettes ; la langue est réaliste, proche de celle parlée quotidiennement, la satire est présente avec des allusions relatives à l'actualité et la fantaisie poétique règne ; la versification fait alterner les alexandrins avec le style parlé. demeure d'actualité par sa charge sociale. « *Pierròt badalha* » est encore aujourd'hui très lisible avec ses références qui demeurent très actuelles.

BERVAL

Antonin Miquèu Pasteur, dit Berval. Né à Avignon, 12 septembre 1891 ; mort à Nice, 15 octobre 1866. Issu d'une famille modeste, il s'essaie dans la chanson et débute en 1911 au Palais de Cristal, salle de concert devenue ensuite cinéma, située sur la Canebière. Très bel homme, doté d'un charme certain, avec un sourire séducteur, il s'impose immédiatement car il se révèle aussi un excellent chanteur.

Dès 1916, il joue dans la revue « En première », à l'*Alcazar* de Marseille, alors temple du music-hall, avec Susana Chevalier, une Parisienne qui manie parfaitement l'occitan et qui a d'ailleurs enregistré un disque 78 tours en provençal. Dans la revue, Susana Chevalier qui tient le rôle d'une tourneuse d'obus, et Berval, ont un long dialogue en occitan. Après la guerre de 14-18, Berval devient la vedette incontournable des revues marseillaises aux côtés de Susana Chevalier, Fortuné Cadet et surtout Andriva Turcy, dont il est le partenaire idéal.

À l'*Alcazar*, en 1919, il est dans la revue « Oh ! Coquin de sort ! » ; en 1921 dans « Tu galèges » et « Oh ! Qué fortune » qui tient l'affiche pendant huit mois ; puis « C'est formidable ». Il dirige ensuite quelque temps sa propre troupe, les *Concerts Berval*, avant d'aller à Paris au *Théâtre des Nouveautés* se produire dans l'opérette « Pas sur la bouche », puis revenir à Marseille en 1927 pour y jouer « Thérèse ». C'est dans cette opérette qu'il donne une chanson toute en occitan et en francitan, « Siam de velhaires lei Marselhés » (« Les Marseillais, nous sommes des veilleurs ») (disque Pathé (Saphir) 4023), qui sera aussi chantée par Andriva Turcy.

Les succès continuent, et à côté des revues, Berval a aussi un tour de chant dont certaines chansons sont demeurées célèbres. Ainsi la valse « À petits pas » dans laquelle il minait les nêrvs. Dans la plupart de ses textes qui sont l'œuvre de paroliers qui connaissaient l'occitan provençal, les paroles française se mêlent à celles en occitan et en francitan ; ainsi dans « Frotador », « Mirèlha », « Ma pulideta »... Il se produira à Marseille à l'*Alcazar* jusqu'à la fin des années 1950.

Possédant des dons de comédien, il fera également une carrière au théâtre et au cinéma. En 1931, il joue avec Harry Baur au Théâtre de Paris dans « Fanny », de Marcel Pagnol ; il y tient le rôle de Marius créé par Pierre Fresnay et d'une manière beaucoup plus convaincante que ce dernier.

Il commence une carrière cinématographique en 1930 dans le film « Arthur ». Mais c'est dans « Maurin des Maures » et surtout dans « Justin de Marseille », le film remarquable de Maurice Tourneur qui sera d'ailleurs interdit de projection à Marseille par le maire Ribot à l'époque ou Simon Sabiani était le premier adjoint de celui-ci, qu'il a eu ses meilleurs rôles. On l'a vu ensuite dans de nombreux films comme « Gaspard de Besse », « Romarin »...

Berval a connu un très grand succès et il a tenu le devant de la scène presque jusqu'à sa mort. Il a joué longtemps les rôles de jeune premier auxquels sa prestance et son élégance naturelle se prêtaient bien. Il a maintenu la présence de l'occitan sur scène en dignité assurant la soudure avec la nouvelle chanson occitane.

L'ABBÉ JUSTIN BESSOU, PROMOTEUR DE LA RENAISSANCE OCCITANE EN ROUERGUE

Avant 1890, la littérature occitane en Rouergue était réduite à des patoiseries parfois intéressantes pour ce qui est du témoignage social, mais sans grande valeur littéraire. C'est alors qu'apparut Justin Bessou qui devait faire entrer cette région dans une littérature moderne.

Justin Bessou est né à Méjаланou, commune de Saint Salvadou (Aveyron), le 1^{er} novembre 1845, huitième enfant d'une famille paysanne. À quatorze ans, il est distingué par le curé de son village qui l'envoie au petit séminaire de Rodez. Il est ordonné prêtre en 1871 ; d'abord vicaire à Saint Geniez d'Olt, puis Marcillac, il est ensuite curé de Lebus et en 1886 de Sainte Anne de Najac où il restera vingt et un ans. En 1906, il se retire, chanoine, à Rodez. En 1912, il vient habiter Villefranche de Rouergue où il meurt le 29 octobre 1918. Fort tempérament, il avait une parole un peu trop franche, ce qui lui valut pas mal d'ennemi ; très gai, haut en couleur, la fin de sa vie fut assombrie par la maladie et la pauvreté.

Justin Bessou fait ses débuts en littérature en 1874 par la publication d'un recueil de poèmes en français, mais qui fait déjà une place à l'occitan, « Merles et fauvettes ». Il reviendra d'ailleurs au français avec un autre recueil en 1898, mais en 1892 avait paru son grand livre, « D'al brèç a la tomba » (« Du berceau à la tombe »). Dans cet ouvrage, l'emploi de sa langue maternelle efface toute la mauvaise littérature qu'il avait donnée dans son recueil en français. Il y a communion parfaite entre le style de l'auteur et la voix populaire, avec une syntaxe idiomatique, un vocabulaire très riche, des images simples, un ton de conversation normal : tout ce qu'il a entendu autour de lui est reproduit dans une narration qui ne permet pas de distinguer ce qui provient de son invention ou de la réalité qu'il a vécue. Ce poème en douze chants constitue un témoignage d'autant plus précieux sur la condition paysanne que l'auteur ne cherche pas à idéaliser ou à s'attendrir : il présente le visage même du peuple d'oc car outre l'honnêteté de la description, il dit tout cela dans sa langue ce qui en conforte l'authenticité. Jean Jaurès ne s'y était pas trompé qui savait par cœur (et oui !) « D'al brèç a la tomba » et qui recommandait la lecture des œuvres de Justin Bessou aux enfants des écoles d'Occitanie !

Après « D'al brèç a la tomba », Justin Bessou désormais classé comme un grand poète, continua à écrire, mais si cette production est excellente, elle ne devait pas dépasser ce chef-d'œuvre. En 1902, il publie en prose, les « Contes de la tatà Mannon » (« Contes de la tatà Manon ») ; en 1903 « Bagateletas » (« Petites bagatelles ») ; en 1907 « Besucarietas » (« Petites futilités ») et en 1910, « Contes de l'oncle Janet » (« Contes de l'oncle Janet »). En 1913, ce sera « Sovenirs e mescladís » (« Souvenirs et mélanges ». Les « Vespradas de l'oncle Polita » (« Soirées de l'oncle Hyppolite »), sortiront en 1923, après son décès.

C'est peu après la publication de « D'al brèç a la tomba » que l'abbé Bessou rejoint le *Felibritge*. Il faut dire que Mistral, à la recherche de talents nouveaux permettant d'assurer le développement de la renaissance, avait apprécié son poème. Justin Bessou, dont le succès avait suscité des vocations, était donc consacré félibre et il devait être coopté majoral en 1902.

Le *Felibritge*, sous son impulsion, devait s'installer en Rouergue, mais un *Felibritge* assez différent de celui de la Provence et du Bas-Languedoc, car essentiellement populaire. Sans rupture entre les sentiments des gens et la culture haute. Toute une génération de conteurs procèderont de Bessou : Artemon Durand, August Benazet, les frères Bessières, l'érudite Joan Ladoux qui infléchira le mouvement vers l'occitanisme. Il demeure le maître incontesté de toute une génération.

Et sinon comme modèle, c'est du moins par son exemple, que l'association *Lo Grelh Roergàs* (*Le Germe Rouergat*) est fondée en 1920 notamment par Enric Mouly (*La*

Marseillaise, 17 août 2004). De là le Rouergue produira l'un des plus importants écrivains contemporains, Joan Bodon (1920-1975), dont l'écriture est dans la droite ligne de celle de Bessou.

Compte tenu de son importance, il serait souhaitable qu'une réédition complète de l'œuvre de Justin Bessou soit entreprise. Un travail qu'a commencé Cantalansa qui a publié les « Contes de la tatà Mannon » et surtout « D'al brèç a la tomba », ce dernier ouvrage comportant une adaptation en vers français.

ESTÈVE BIBAL, L'AUTEUR DU « CABANON »

À partir des années 1830-1840, à la suite de l'élan impulsé par les Bellot, Chailan, Bénédict, Desanat, Gelu, sous des formes diverses parfois contradictoires, mais qui correspondent à l'affirmation d'identité de la société marseillaise, provençale et plus largement occitane face à l'invasion du français, de très nombreux créateurs se manifestent.

Cela se traduit par des créations de qualité ou des textes dont le fond et la forme sont sans valeur. Mais, là n'est pas l'essentiel, car ce qui compte est la réaction de la société occitane à leur égard, ce qui n'est pas sans rappeler celle actuelle, des sociétés européennes et surtout françaises, face à l'anglais standard véhiculé par les monopoles mondialisés qui imposent leur idéologie en le présetnat comme instrument de « modernité ».

Exemple clair de cette création, Estève (en français « Étienne ») Bibal. Celui-ci est né le 29 octobre 1808 à Marseille, au numéro 44 du Grand Chemin d'Aix, aujourd'hui improprement rebaptisé (une façon de s'intégrer à la société capitaliste), avenue Camille Pelletan ! C'est à dire à une centaine de mètres de l'endroit où naquit Victor Gelu. Enfance dans ce quartier où l'occitan demeurait une langue hégémonique dans les milieux populaires. Durant quelques années, il fréquente l'école primaire, puis il apprend le métier de vermicelier. Après son mariage, il va demeurer dans la rue des Grands Carmes, autre réserve marseillaise d'occitanité, où il ouvre une boutique de comestibles. À la fin de 1853, pris d'une peur panique dans un incendie, il perd la raison. Incurable, placé à l'asile, il y meurt le 23 octobre 1854, à 46 ans.

Le goût de la poésie l'avait saisi très jeune. Il avait composé des chansons et romances en occitan sur des airs français à la mode. Elles étaient chantées par son ami Cantocelli, appelé simplement Cantòs, dans les cafés concerts marseillais. Le succès vint avec « Lo Cabanon » (« Le Cabanon »), écrite en 1840, dont la première édition tirée à 6 000 exemplaires fut épuisée en un mois.

Succès prodigieux d'une chanson unanimiste, non engagée, qui mettait en relief un « biais de viure » (« mode de vie »), celui de la société marseillaise traditionnelle. Cette chanson comportant dix couplets, faisait le récit d'une journée passée au cabanon : départ à l'aube, mise en appétit, la pêche, préparation du repas, la sieste, les boules, la danse, le souper (et non le « dîner » comme disent les ignorants !), le retour à la nuit tombée, les jeunes qui « calignent » sous la surveillance bienveillante des parents... Société de la petite bourgeoisie ou des ouvriers établis. Pas bien entendu celle des immigrés babis ou gavots. De toute façon, pas de gros frais à engager pour avoir un cabanon : on louait un terrain rocailleux au bord de mer, on le construisait avec quelques planches et l'aide des amis. Puis, chaque dimanche durant la belle saison on s'y réunit chacun apportant sa contribution pour le repas.

Mode de vie de la côte provençale, et aussi languedocienne avec la « barraqueta » du côté de Sète, ou dans l'intérieur, la « granja » dans le Comtat, le « maset » vers Nîmes, le « bastidon » dans le Var... « Biais de viure » méditerranéen, de régions où l'on peut vivre à l'extérieur en raison du climat. Aujourd'hui, c'est devenu la *résidence secondaire*, parfois principale avec l'auto, pour faire l'économie d'un seul appartement : un cabanon amélioré. Avec le chauffage généralisé, la mode s'est étendue à d'autres régions d'Europe.

Ce cabanon de Bibal, avec sa nostalgie, était une façon de résister aux transformations qui condamnaient à mort la société traditionnelle. De là l'utilisation ultérieure du thème et le succès extraordinaire qu'a connu la chanson et ses remakes jusqu'à nos jours. Marcel Pagnol en utilise l'air, emprunté d'ailleurs à une chanson française !, dans « César », le dernier film de la trilogie, où triomphe l'arrivisme avec l'enfant de l'amour qui parle... pointu ! En attendant bien sûr, de passer à l'anglais standard !

Il reste que les rééditions du « Cabanon » ont été innombrables. La langue, de même que dans les autres œuvres d'Estève Bibal, n'est pas travaillée : c'est un occitan marseillais de base, sans prétention littéraire, ce qui lui vaudra la critique acerbe et justifiée de Gelu.

De l'œuvre abondante de Bibal, nous reste une douzaine de pièces : conte tel « La fèsta de Sant Alòi o lo trin dau vilatgi » (« La fête de Saint Éloiou le traïnd du village »), ou « Lo topet » (« Le toupet »), chanson morale, également unanimiste, avec regret du bon vieux temps.

Ce thème qui revient constamment, situé hors du temps, dans une société qui ne connaîtrait pas d'antagonisme de classe, où dans la communion autour de l'occitan les oppositions seraient oubliées, explique le succès obtenu. C'est du pré-Félibrige !

D'ailleurs, Estève Bibal fut membre de l'*Athénée Ouvrier*, association littéraire qui refusait la politique (?). Et pourtant, dans sa recherche d'identité, Estève Bibal exprimait inconsciemment une forme de résistance qui doit être prise en compte car elle constitue un élément dans la lutte pour le pays. À la condition de comprendre ce qui représente l'identité, ce qui est un autre problème. Et là intervient la solidité idéologique.

MARIÚS BIBAL, LE NEVEU DE L'AUTEUR DU « CABANON »

J'ai déjà présenté ici Estève Bibal, l'auteur de la célèbre chanson du « Cabanon », qui s'il ne fut pas un chansonnier exceptionnel, sut avec ce texte conquérir une célébrité dans notre culture.

Mais, Estève Bibal a eu un neveu qui lui aussi a été un bon chansonnier. Mariús Joan-Baptista Bibal, est né le 1^{er} décembre 1848 à Marseille, rue Moulin Chabrand où demeuraient ses parents. Son père, âgé de 34 ans, était tonnelier, et sa mère, Ròsa Chaix, 27 ans, n'exerçait pas de profession, ce qui montre qu'une certaine aisance régnait dans le ménage. Il ne faut pas en effet oublier que le métier de tonnelier faisait partie des professions ouvertes qualifiées qui demandaient une certaine formation. En d'autres termes, les ouvriers de ces professions, chez qui se recruteront d'ailleurs les éléments révolutionnaires, disposaient de revenus plus élevés que les travailleurs non qualifiés, sans bien entendu atteindre ceux des professions qualifiées fermées dont le type était constitué par les portefaix, ces derniers étant jusqu'en 1860, partisans de l'ordre et du pouvoir établi. Plus tard, Mariús Bibal embrassera le métier de son père. Il meurt le 1^{er} avril 1939, âgé de 91 ans, dans son domicile de l'Estaque, 4, traverse Amédée Pierre.

Je ne dispose pas de preuves certaines de la date à laquelle Mariús Bibal a commencé d'écrire en occitan. En effet, les premiers textes sont publiés dans la dernière décade du XIX^{ème} siècle. Il s'agit d'un poème publié dans le journal populaire de Pascau Cros *La Sartan* (*La Poêle*), du 11 novembre 1893. Mais bien entendu il est probable qu'il a commencé à rimer avant cette date. Car comme c'était alors la mode, il a dû déclamer ses textes demeurés manuscrits ou chanter ses chansons dans les banquets et les réunions d'amis.

Mariús Bibal a écrit essentiellement des contes en vers, des poèmes, des chanons et aussi quelques galéjades en prose. Il a collaboré à diverses publications : *La Sartan*, déjà citée, et aussi *Lo Sant-Janenc* (*L'habitant de Saint-Jean*), *L'Idèa Provençala* (*L'Idée Provençale*), *Lo Galòi Provençau* (*Le Joyeux Provençal*) et l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*).

Les thèmes sont divers. Souvent amusants. Mais souvent aussi très engagés socialement. Ainsi, dans la chanson « Es sa falta » (« C'est sa faute »), il met en cause les patrons qui lorsque le travailleur se blesse durant son travail, disent que c'est la faute de celui-ci. Un procès ? Le tribunal confirmera cela ! Et pour ceux qui travaillent comme des forçats et meurent pourtant de faim, ou qui sont au chômage, « es sa falta » ! Chanson de révolte dans le style de Gelu. Contestation également avec « La medalha dau trabalh » (« La médaille du travail »), offerte e aux ouvriers qui ont trimé plus de quarante ans, alors qu'on refuse de leur attribuer une retraite ouvrière que les députés et sénateurs se sont votée pour eux en 1905 ! Plus tard, en 1910, ce projet des retraites ouvrières est discuté au Parlement : il est prévu 45 années de labeur pour obtenir la retraite, autant dire toute une vie passée au travail étant donné la durée de vie moyenne à l'époque, nous explique-t-il dans sa chanson « Lei retretas obrieras » (« Les retraites ouvrières »).

Comme il l'écrit lui-même, Mariús Bibal est avant tout un trobair. C'est-à-dire qu'il ne se situe pas dans l'idéologie félibréenne. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne rejoindra pas un certain *Félibrige* populaire marseillais lié aux trobaires. Ainsi, il sera membre de l'*Escolo de la Nerto* (*École de la Nerthe*). Cela explique sa collaboration au *Galòi Provençau*, d'Enric Colombon, et surtout à partir de 1930, son activité au *Calen de Marselha* (*Lampe de Marseille*), animé par Jørgi Reboul.

C'est d'ailleurs dans un numéro du bulletin de cette association qu'en 1935, il fera une réponse à « un criticaire dau provençau » (« critiqueur du provençal »), en l'occurrence un individu raciste dont la place aurait été, à notre époque, au *Front National*. Il termine par :

« Enfin, en fach de polemica,
« Ieu, copi cort e t'apprendrai
« Qu'ai una mòda assatz practica :
« Es de laissar bramar leis ais. »

(Enfin, pour polémique / Moi, je coupe court et je t'apprendai / Que j'ai une mode assez pratique : / C'est de laisser braire les ânes.)

Pour terminer, je signale que des chansons de Mariús Bibal figuraient régulièrement au programme des revues données par l'*Union Musicale de l'Estaque-Plage*. Dans « Vengue de pies » (« Qu'il nous vienne des sous »), sa chanson « Salut a l'Estaca » (« Salut à l'Estaque »), obtient un grand succès. Elle sera reprise récemment par le chanteur Jaume Lombard dans une cassette sur la chanson marseillaise.

Mariús bibal a été le digne continuateur de son oncle et il a prolongé tard dans le XX^{ème} siècle la tradition populaire des trobaires. Nombreux sont ses textes qui demeurent d'actualité et qui peuvent être utilisés dans l'enseignement.

ANTÒNI BIGOT, LE POÈTE POPULAIRE DE NÎMES

Deux grands noms émergent parmi les écrivains de la renaissance occitane du XIX^e siècle qui refusèrent de collaborer avec le Félibrige : Victor Gelu et Antòni Ipolit Bigot. On pourrait certes y ajouter Jasmin en raison de l'immense succès qu'il a obtenu, mais ce dernier ne peut être comparé aux précédents en ce qui concerne le talent. J'ai déjà présenté dans ces colonnes Victor Gelu et Jasmin (*La Marseillaise*, 13 janvier 1991 et 27 septembre 1998), et aujourd'hui je continuerai avec Antòni Bigot.

Il est né à Nîmes, au 18 de la rue de Générac, le 27 février 1825 ; il y est mort le 7 janvier 1897. Fils d'un paysan protestant du terroir, Enric, originaire de Générac, et d'une catholique, Margarida Hérat, il maintiendra toujours cette tradition républicaine et jacobine, ce mot étant pris dans son sens originel, c'est-à-dire anti-raciste et n'ayant rien à voir avec les crypto-fascistes qui actuellement l'utilisent sans vergogne pour tromper le peuple. Jacobin donc, car il est pour la progrès social et le respect du peuple, ce qui implique la défense de la langue du peuple, l'occitan. La preuve en sera son engagement dans l'écriture de l'occitan même s'il n'a pas eu une visée renaissantiste. Il devint voyageur de commerce pour un négociant en vins et ouvrit ensuite un débit de boisson.

C'est tout jeune qu'il est attiré par la poésie occitane alors qualifiée de "patoise", et il collabore dans l'écriture avec un autre Nîmois, Loís Roumieux (*La Marseillaise*, 19 novembre 2000). C'est avec lui qu'il publiera ses premières œuvres, « Lei borgadieras » (« Les filles des faubourgs »), en 1853, et « Lei grisetas » (« Les grisettes »), l'année suivante. Mais Loís Roumieux va rallier le Félibrige, ce que refusera Antòni Bigot qui demeure fidèle à la tradition populaire et à son public de *rachalans* (*paysan, tâcherons*). Car il se situe dans la droite ligne de Gelu : il aime sa langue, le peuple qui la parle, mais ne croit pas à son avenir, ce qui ne l'empêchera pas de collaborer au journal de Joan Baptista Gaut, *Lo Gai Saber*, en 1854. Par ailleurs, son choix politique républicain et progressiste, surtout après 1870, l'écartera encore plus des félibres de l'*Escòla d'Avinhon* (*l'École d'Avignon*).

Ce sont ses fables imitées de celles de La Fontaine qui lui ont apportées un succès durable. Et dans ce genre particulier, il s'est certainement montré, avec Ipolit Laidet (*La Marseillaise*, 6 octobre 1996), comme le meilleur auteur occitan. C'est qu'il a choisi de localiser ses sujets à Nîmes, et d'habiller de vêtements et de sentiments humains les animaux, créant ainsi un grotesque savoureux et réaliste. Il possède un rare talent de mise en scène de tableaux satiriques, avec des formules choc et une violence dénonciatrice qui rejoint celle d'un Gelu. Ce sont des tableaux véridiques et pittoresques de la vie nîmoise dans lesquels les gens de l'endroit peuvent se reconnaître et donc facilement adhérer à l'histoire dont ils se sentent partie prenante.

Il défend une morale du travail honnête, d'une égalité entre les hommes, d'une justice sociale qui est en rapport avec le christianisme social alors à la mode. Mais, cet amour de la condition populaire le pousse à s'attaquer aux intellectuels de professions qui prétendent donner des leçons et il s'oppose à l'idéalisation d'un travail censément rédempteur et qui libèrerait l'homme. Le poème « Fraternitat » (« Fraternité »), qui s'élève contre le racisme, la guerre, et se déclare en faveur de la justice sociale, illustre bien ces aspects généreux et engagés d'Antòni Bigot.

Rien à voir donc avec la plupart des félibres de son époque à qui ces idées ressemblent trop à un engagement « politique » qu'ils refusent, même si leur œuvre est meilleure au point de vue linguistique. Encore que ce ne soit pas toujours le cas.

On notera que malgré son refus d'entrer dans le Félibrige, il collaborera dans ses débuts à l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*).

Ses fables connurent un immense succès outre l'écriture, grâce au comédien Joan Baptista Martin (1830-1890), également de Nîmes, qui les déclamaient avec un tel talent que cela étonna le célèbre artiste Mounet-Sully lui-même.

On notera qu'Antòni Bigot, et là il se rapproche encore de Gelu, a aussi été un poète, ou plutôt un rimailleur de langue française, mais sa production dans cette langue, outre sa qualité négligeable, est beaucoup moins importante qu'en occitan et elle se situe dans sa jeunesse. Après 1860, date de la parution des *Rêves du Foyer*, en français, Antòni Bigot publiera ses productions essentiellement occitanes qui comporteront souvent de nombreuses rééditions de son vivant, car songeons par exemple que « Lei borgadieras » en connut 13 !

Ses œuvres complètes ont fait l'objet d'une édition adaptée en graphie félibréenne, en 1925. Et un choix de ses poèmes a aussi été publié par la MARPOC à l'occasion du centenaire de la mort du poète en 1997. Il serait souhaitable qu'une édition critique de l'œuvre d'Antòni Bigot soit réalisée, idée que je suggère aux amis de Nîmes.

Cela non seulement parce que la langue de Bigot constitue un bon exemple de l'occitan parlé à son époque dans la ville, mais aussi parce que cette œuvre est une peinture de la vie dans les milieux populaires de la cité avec l'engagement d'un homme qui a « réussi », mais a su ne pas se renier, en faveur des déshérités.

CARLES BISTAGNE OU L'ÉVOLUTION D'UN POÈTE

Le retour aux sources est quelque chose de normal lorsque l'on se trouve dans une situation de dominé, plus exactement dans une situation coloniale. Le cas est actuellement fréquent dans les anciennes colonies européennes, notamment françaises, en raison de la doctrine de la prétendue supériorité de cette civilisation qui se prétendait universelle. Voir le cas précis de Léopold Senghor, avec ce bémol qu'il se prostitue en utilisant la langue de son maître.

Mais, bien qu'à première vue cela paraisse moins évident, cette analyse s'applique aux langues et cultures nationales de France autres que le français. Ainsi, les écrivains occitans, généralement issus des classes supérieures de la société car c'est elles qui tenaient (et tiennent encore), le pouvoir, même si leur langue naturelle était l'occitan, ont appris à lire et à écrire seulement en français. Le résultat en est qu'ils ont créé dans cette langue qui n'était pas (ou pas encore), la leur. Mais, à partir du moment où pour des raisons diverses, ils prenaient conscience de leur existence nationale, certains retournaient à leur langue et à leur culture. La plupart par simple nostalgie, mais les plus engagés en raison d'une prise de position politique plus ou moins avouée.

Ce phénomène a été courant tout au long du XIX^{ème} siècle et ce jusqu'à la guerre de 14-18. Il s'est accentué dans l'entre-deux guerres, et il est actuellement en pleine expansion chez les progressistes, avec bien sûr souvent, un réapprentissage de la langue perdue.

J'en ai présenté récemment un exemple avec Francis Delille. Un autre exemple nous est fourni par Carles Joan-Baptista Bistagne. Celui-ci est né à Marseille le 4 novembre 1829, dans une famille de la bourgeoisie moyenne. Possédant une belle fortune, il a pu se permettre de vivre de ses rentes et de se consacrer entièrement à la poésie. Il est décédé dans sa propriété de la Blancarde, le 29 septembre 1900.

Il a commencé par écrire en français des poèmes et quelques morceaux en prose. C'est ainsi que dans les années 1860, il a publié plusieurs livres. L'inspiration en est lamartinienne. Et l'on peut souligner qu'en 1880, il a obtenu le premier prix de la *Société Archéologique de Béziers* pour sa pièce de vers intitulée... « Lamartine » ! Belle preuve de la filiation.

Toujours est-il que si actuellement cette poésie paraît fade, Carles Bistagne a pris très au sérieux son « métier » de poète. La forme des textes est toujours soignée, travaillée, et les sentiments ont le mérite de l'authenticité.

Mais, comme cela a été fréquemment le cas, sous la double influence du *Félibrige* et des trobaires marseillais dont la production littéraire est très abondante, Carles Bistagne va effectuer un retour vers l'occitan. Ce retour s'accomplit dans les années 1870, mais à partir de 1880 sa production en occitan devient largement majoritaire sans que toutefois il cesse totalement d'écrire en français.

Ayant rallié le *Félibrige*, il commencera par collaborer à l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), puis à d'autres publications félibréennes telles *Lo Trelutz de l'Auba Provençala* (*La Splendeur de l'Aube Provençale*) et *La Calanca* (*La Calanque*). Cela ne l'empêchera pas de donner quelques textes à des publications de trobaires comme *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), de Père Mazière et Antida Boyer, et *La Sartan* (*La Poêle*), de Pascau Cros.

On notera que bien que félibre, il refusera d'utiliser le parler dit mistralien, mais en réalité une sorte de langage artificiel qui n'a rien à voir avec l'écriture de Mistral, et qu'il demeurera toujours fidèle à son occitan marseillais.

Sa poésie occitane est dans l'ensemble peu différente dans le ton et la pensée de ses textes français. Elle est soignée mais peu originale, ce qui ne signifie pas que certains poèmes ne soient pas encore agréables à lire. On retiendra surtout de Carles Bistagne qu'il constitue

un exemple de ces bourgeois qui, à un moment donné, ont ressenti le besoin de retourner à la culture de l'ethnie à laquelle ils appartenaient et qui était niée par le système politique dominant.

JOAN-FRANCÉS BLADÉ, LE CONTEUR GASCON

Joan-Francés Bladé est un collecteur de contes qui dépasse de loin, tous les personnages de son temps en ce qui concerne la recherche du trésor folklorique gascon. Il est né à Lectoure (Gers), en 1827, dans une famille bourgeoise. Élève du petit séminaire à Auch, il fait ensuite des études de droit à Paris, devient avocat, puis notaire et exerce d'abord à Lectoure, puis à Agen où il se fixe après son mariage. C'est dans cette ville qu'il meurt en avril 1900.

Parallèlement au droit, il se consacre à la recherche du répertoire de l'expression populaire. Il rassemble sur des cahiers les poésies, chansons, proverbes, dictons, superstitions et contes. Pour lui, tout ce qui provient de la création populaire mérite d'être noté et recensé

Ses sources sont authentiques, et il en donne les preuves dans ses commentaires. Mais, il a fondu et dramatisé avec art les textes populaires qu'il a recueillis. En particulier, les contes qu'il désigne comme épiques, constituent des chefs-d'œuvre qui sont devenus des classiques de la littérature occitane.

Car il a su garder la fidélité au modèle oral et rendre vivant dans une langue authentique ce qui provenait de la mémoire des conteurs. On a dit de lui qu'il était le Grimm de la Gascogne.

Après des versions françaises des « Contes de Gascogne » ainsi que des poésies et autres, il en a donné dès 1867, le texte original à *La Revue de Gascogne*, fondant une dignité ethnique dont il était très conscient. Mistral ne s'y était pas trompé, et en 1876, au moment de la réorganisation du *Félibrige*, il en fera l'un des majeurs alors que la Gascogne n'a pas encore rejoint ce mouvement culturel.

Ce sera surtout les contes qui seront l'objet de diverses rééditions en particulier dans les années 1970, par *Lo Libre Occitan*, et dans la collection « A Tots », par l'*Institut d'Estudis Occitans*. Cela dans l'orthographe occitane classique afin de mettre ces textes à la portée de tous. Certains de ces contes ont été présentés dans des disques et des CD, et leur adaptation en bandes dessinées a permis une bonne popularisation de cette œuvre exceptionnelle.

Joan-Francés Bladé, membre de l'*Institut de France*, de l'*Académie des Jeux Floraux* de Toulouse, de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, a correspondu avec de nombreux écrivains français dont Baudelaire. Sa méthode de travail était scientifique et à une époque où l'on ne disposait pas encore des moyens d'enregistrements qui permettent une reproduction de la voix des conteurs, il a scrupuleusement noté le parler vivant des personnages qu'il sollicitait. Et si la plupart des textes qu'il a recueillis sont en occitan gascon, il a aussi donné des contes en occitan languedocien recueillis lors de ses recherches dans la région d'Agen.

Grâce à Joan-Francés Bladé, nous disposons d'un outil pédagogique que peu de cultures possèdent.

L'HOMME DE LOI ALCIDES BLAVET

Toutes les régions d'Occitanie ont fourni un contingent important de femmes et d'hommes qui ont écrit dans notre langue nationale. Je rappelle que ce terme veut dire que toutes les classes de la société ont pris part à l'illustration de notre culture, ce qui ne veut évidemment pas dire que la politique de collaboration avec le pouvoir n'ait pas été d'abord le fait des classes dominantes. Les Cévennes, et notamment la région d'Alès ont été un lieu où se sont manifestés de nombreux écrivains occitans. J'ai déjà évoqué ici les figures d'Aubèrt Arnavielle, de Julian Brabo et du marquis de la Fare-Alais ; il me faudrait citer sans que cela soit limitatif, pour les anciens Pèire August Boissier de Sauvages, Andrieu Couret, Archambaud Pascal ou Pau Gaussen, et pour les contemporains Joan Guers, Pèire Mazodier, Jòrdi Peladan, Miquèu Wienin et une amie hélas disparue, Loïsa Lacombe... J'aurai l'occasion de revenir sur ces auteurs et sur d'autres si dieu me prête vie, mais aujourd'hui c'est un écrivain d'une génération antérieure qui a aussi connu le succès que je voudrais vous présenter.

Il s'agit d'Alcides Blavet. Celui-ci est né à Alès le 4 mai 1868 dans une famille de la bourgeoisie locale. Après des études secondaires, il va à Montpellier pour étudier le droit. Il obtient son doctorat et c'est dans cette ville qu'il rencontre Paul Valéry et Aubèrt Arnavielle, le félibre légitimiste qui lui révèle la littérature occitane. Il part pour Paris où en fréquentant la *Société du Félibrige de Paris*, il fait la connaissance de Josèp Loubet (1874-1951), de Montpellier, qui était receveur des postes dans la capitale où il décèdera d'ailleurs. Il devient secrétaire adjoint de la *Société du Félibrige de Paris*. Nommé juge à Florac, il revient ensuite à Alès où il prend une charge d'avoué. Choisi comme président de la *Société Littéraire et Scientifique* de cette ville, il y mourra le 24 avril 1934.

C'est sous l'influence d'Arnavielle qu'il se met à écrire en occitan. Avec ce dernier, il fonde en 1889 un journal en langue d'oc, *La Cigala d'Òr* (*La Cigale d'Or*) dont la publication se poursuivra jusqu'en 1895. Il signe souvent ses écrits sous le pseudonyme de « Joan Pagan » (« Jean Païen »). Serait-ce par opposition à Aubèrt Arnavielle qui était un catholique intégriste ou en raison de sa volonté de s'adresser à un milieu populaire ? Peut-être les deux, car il écrit avec une verve qui plaît aux gens simples.

En 1888 paraît son premier recueil poétique, « Labras e ròsas » (« Lèvres et roses »). L'année suivante, dans « Castanhada », journal publié à l'occasion des fêtes d'Alès organisées au mois d'octobre pour célébrer le centenaire de la naissance de la Fare-Alais, il publie une cantate en l'honneur de ce dernier, écrite en collaboration avec Aubèrt Arnavielle. En 1892 sort un autre recueil poétique, « L'amiga rustica » (« L'amie rustique »). Surtout, il donnera un certain nombre de comédies telles « Lo barbier de Sauset » (« Le barbier de Sauzet ») et « La calandra de Basca » (« La calandre de Basque ») qui sont bien supérieures à ses poèmes mais dont l'inspiration demeure locale ce qui explique d'ailleurs en partie leur succès, les spectateurs se reconnaissant facilement dans les situations présentées.

Par ailleurs, il collabore à de nombreuses publications félibréennes comme l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Provença* (*Provence*), *La Revue Félibréenne*, ou à des revues qui tout en œuvrant pour la cause occitane ne se reconnaissent pas dans le *Félibrige*. Ainsi l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*), d'August Marin.

En outre, Alcides Blavet donne de nombreuses conférences afin de faire connaître notre littérature et de défendre le pays. En français, il a publié diverses études littéraires et historiques, en particulier sur Matieu Lacroix, le trobair-maçon de la Grand-Combe, et Anfòs Daudet. Il est aussi l'auteur d'une traduction en français demeurée inédite de « Calendau » (« Calendal »), le second grand poème de Mistral.

C'est Alcides blavet qui a été l'un des promoteurs du changement d'orthographe dans la région alésienne, y faisant adopter la graphie dite félibréenne de Roumanille qui représentait une avancée par rapport à ce qui se faisait antérieurement. Bien entendu, aujourd'hui c'est l'orthographe scientifique classique qui est en usage.

Le résultat de cette intense activité a été en 1914 couronné par sa cooptation comme majoral du *Félibrige*. Quelques années plus tard, en 1920, il fut l'un des organisateurs de la tenue du congrès annuel de cette association à Alès.

Pour terminer, je signale que son fils Joan, né en 1901, avocat à Paris, fut là-bas l'un des fondateurs de *L'Union du Jeune Midi*, et à côté d'un roman régionaliste, est l'auteur de l'ouvrage « L'heure de Mistral », paru en 1930. L'année suivante il devait être l'un de ceux qui apportèrent leur soutien à la jeune Generalitat de Catalunya et au président Francesc Macia.

UN ARTISTE POPULAIRE : AUGUST BLONDEL

Qui aujourd'hui se souvient encore de Blondel ? Peu de personnes sans doute. Pourtant, durant plus de 60 ans, il fut l'un des artistes les plus aimés du public marseillais.

De son vrai nom, August Routier, il naquit à Marseille en 1840. Il y mourut le 19 septembre 1922.

De très bonne heure, il se sentit attiré vers l'art dramatique, ce qui à un moment, ne l'empêcha pas d'envisager d'embrasser une carrière ecclésiastique ! Heureusement pour le théâtre, il n'en fut rien et, à 18 ans, on le trouve jouant la comédie dans une société d'amateurs de la rue Caisserie, puis au théâtre *Delille* où il remplit également les fonctions de régisseur, c'est-à-dire de responsable de l'organisation du plateau et du déroulement du spectacle.

En 1860, il entre au théâtre d'élèves du quartier de la Plaine, autrement dit au théâtre *Chave*, et y tient divers rôles. Deux ans après, il effectue des tournées en Provence et en Languedoc avec la compagnie de Victor Genin. Ces diverses expériences font de lui un artiste complet et confirmé.

Aussi, au retour de ses tournées, il est engagé définitivement par le théâtre *Chave*, aujourd'hui devenu siège du PMU, et qui alors était dirigé par Girel et Bestagne. La nature de son talent lui vaut de tenir tous les rôles comiques et d'y obtenir chaque fois le succès.

Mais, nous sommes au moment où depuis quelques temps, le théâtre *Chave* donne la pastorale à grand spectacle d'Albéric Gautier, qui ne sera d'ailleurs généralement plus connue que sous le nom de pastorale Chave tant le nom de ce théâtre lui est désormais associé. La popularité de cette pastorale fut immense : en 1926, on avait dépassé les 3000 représentations. Elle se joua jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale qui porta un coup fatal au théâtre *Chave*.

En 1865 donc, Blondel fait son apparition dans cette pastorale sous les traits du personnage du maire Gregòri. Il tiendra ce rôle presque sans discontinuer jusqu'à la guerre de 1914 ! Le seul fait d'annoncer à l'affiche Blondel, assurait une affluence de spectateurs.

On notera que la pastorale d'Albéric Gautier fut parfois jouée en dehors du théâtre *Chave*, mais généralement avec Blondel. Ce fut le cas en 1900, à l'*Alhambra*. Blondel joua également dans d'autres pastorales dont celle de Loïs Foucard.

Il tint aussi des rôles en occitan dans différentes pièces, telles « Misè Sans-Façon », parodie de « Madame Sans-Gêne », ou « Les aventures de trois Marseillais au Dahomey », à l'*Alcazar*, « Une partie de pêche à Malmousque », au *Casino de la Plage*, ou dans des revues comme « Marseille à fond de train », d'Horace Bertin et Ferdinand Benet, au *Gymnase*.

Il a en outre joué dans de nombreuses productions en français qui eurent, en leur temps, une grande popularité. Par exemple « Les pirates de la savane ».

Enfin, à ses talents de comédien, Blondel joignait ceux d'un interprète de chansonnettes tant françaises qu'occitanes, qui le faisaient rechercher dans les salons.

Cependant, le succès ne lui monta jamais à la tête, et devant l'insécurité du métier de comédien dont les cachets, surtout à l'époque, étaient très modestes, il continua d'une part d'exercer la fonction de régisseur dans diverses salles, et il ouvrit une boutique de liqueurs, menant de front l'activité artistique et l'activité commerciale.

Son expérience le poussa à intervenir dans la mise en scène de nombreux spectacles.

Auprès des écrivains, des musiciens, des plasticiens, des savants, les artistes qui ont défendu notre culture méritent une place de choix. C'est pour cette raison que malgré l'annexion abusive qu'en fait la culture française (voir le scandale des Troubadours !), il convenait de rappeler la figure d'August Blondel qui lui, sans cracher dans la soupe, a su respecter son pays et ses hommes.

JAUME BOÉ, DIT JANSEMIN, LE POÈTE-COIFFEUR

On célèbre cette année le 200^{ème} anniversaire de la naissance de Jaume Boé, dit Jansemin, le plus célèbre poète occitan du XIX^{ème} siècle avant la venue de Mistral. Le pseudonyme Jansemin ou Jaussemin, lui vient d'un grand-père qui avait la manie de mettre une fleur de jasmin à la boutonnière qui avait ainsi fini par supplanter le vrai nom même à l'état civil.

Il est né le 6 mars 1798 à Agen (Lot-et-Garonne). Fils d'un tailleur et d'une femme de ménage, il connaît sous l'Empire une enfance pauvre, presque misérable, mais libre et au contact d'un milieu campagnard qui le marquera. Élève au séminaire, il en est chassé et devient apprenti-coiffeur. Son père, qui était bossu, composait bien qu'illettré, des couplets pour les charivaris avec une certaine facilité, et l'enfant qui le suivait dès l'âge de 7 ans, se mit également à composer des vers. À 12 ans, il était déjà d'une bonne force et sa réputation était établie dans sa ville. En 1818, avec l'argent de sa femme, il achète une boutique de coiffeur-perruquier, et c'est là qu'en 1832, Charles Nodier, de passage à Agen, le découvre.

En 1834 paraît le recueil « Las papilhòtas » (« Les papillotes »), et Nodier le présente en octobre 1835 aux lecteurs du journal « Le Temps » en ces termes : « Voici qu'il surgit un poète et un grand poète, qui n'a de commun avec Bellaudière, Goudouli, Dastros et tous ses prédécesseurs que le charme piquant d'un idiome plein de nombre et d'harmonie, mais qui les surpasse de toute la portée d'un talent inspiré, un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger. » Cette même année, il récite « L'Avugla de Castèlculhier » (« L'aveugle de Castel-Culier ») à l'Académie de Bordeaux et c'est le début d'une prestigieuse carrière de récitant.

Il voyage à travers toute l'Occitanie pour le profit d'œuvres de charité, et à la fin de sa vie il aura recueilli plus de 1 500 000 francs or intégralement reversés aux pauvres, car Jansemin n'a jamais retenu un centime pour lui-même ne se faisant même pas parfois rembourser la totalité de ses frais de déplacement ! Entre 1825 et 1861, il donne plus de 1 200 séances. Vedette populaire, on l'attend avec impatience et son « phénomène » atteint même Paris où en 1842, il est reçu par Sainte-Beuve. Il récite ses vers occitans chez Lamartine qui proclame : « Vous êtes le seul épique de notre temps ! » Le roi Louis-Philippe l'accueille aux Tuileries ; plus tard l'impératrice Eugénie l'invite à un dîner. Il meurt à Agen le 5 octobre 1864, en pleine gloire.

Avec le recul, on est aujourd'hui obligé de constater que son extraordinaire succès fut dû pour une grande partie aux illusions d'une époque et en particulier à la mode romantique et au prophétisme populaire. Ce qui ne diminue en rien l'importance qu'il a eue tant en ce qui concerne la littérature française que la littérature occitane. Il a influencé la première par cette tendance au populisme, chaque écrivain se voulant proche du peuple, mais bien entendu en demeurant très éloigné ! Quant à la seconde, on peut dire que jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, le nom de Jansemin recouvre les lettres d'oc et que même ceux qui n'imitent pas sa sensiblerie romantique destinée à arracher des larmes à Margot, songent à son succès lorsqu'ils écrivent en occitan. Le seul à faire exception et qui s'opposait alors au romantisme, fut Victor Gelu, qui ne se laissait pas convaincre par le charité des bourgeois.

C'est que politiquement, Jansemin reste au niveau de la charité et du socialisme utopique qui avait cours. Il pense que la bonté naturelle des hommes sera suffisante pour transformer le monde. Et c'est là tout le sens des séances qu'il donnait au profit des pauvres.

Il reste que lorsqu'il déclamaient ses vers, son talent de diseur lui permettait de déclencher l'enthousiasme des spectateurs. C'est ainsi que si ses plus grands succès ont eu lieu en Occitanie, il a pu s'exprimer en occitan devant des milieux littéraires parisiens. Et là, il a véritablement imposé la dignité de la langue occitane à certains individus racistes.

Et si Jansemin a ignoré Mistral car il considérait que ce dernier ne ferait jamais autant de bruit que lui, Mistral a compris ce que représentait Jansemin. Ce qu'il a exprimé en mai 1870, lors de l'inauguration du monument de Jansemin à Agen, dans son sirventés « En l'onor de Jaussemin » (« En l'honneur de Jaussemin »), qui se termine par ce vers dédié aux futurs fascistes et à leurs précurseurs : « O Jaussemin, nos as venjat ! » (« O Jaussemin, tu nous a vengé ! »).

LE TAMBOURINAIRE JOSÈP BŒUF

Dans les créateurs occitans, il y a certes les poètes, les essayistes, les romanciers, les journalistes, tous ceux qui pratiquent la plume, ou actuellement la machine à écrire (ils se raréfient !), et le plus souvent l'ordinateur. Mais aussi les artistes plasticiens, peintres et sculpteurs, sans oublier les musiciens. Étant entendu que certains se sont concurremment adonnés à tous ces arts. Aujourd'hui c'est un musicien que je vais vous présenter.

Il s'agit du « mètre de maceta » Josèp Bœuf. Le terme occitan « mètre », veut dire dans ce cas, comme en français, virtuose, maître, et la « maceta », c'est la baguette de tambour ou de tambourin. Cette dernière dans ce cas, puisque Josèp Bœuf a été l'un des meilleurs tambourinaires de son époque. Il est né à Bras (Var), le 17 janvier 1861. Il avait de qui tenir puisqu'il était le fils du tambourinaire Bœuf dit « Camba de Bòsc » (« Jambe de Bois »), qui l'encouragea dans cette voie. Menuisier-ébaniste, il tenait un magasin dans la rue des Orgues, à Marseille, où outre des meubles de style provençal, il fabriquait également des tambourins et des galoubets. Dans l'arrière boutique, au dire d'un témoin oculaire, régnait un aimable désordre d'artiste : là étaient entremêlés des caisses de tambourin, des peaux, des papiers à musique ! Josèp Bœuf devait mourir presque subitement en septembre 1927, dans son village natal.

C'est en 1889, que Josèp Bœuf qui n'avait que 28 ans et vivait à Marseille, rassembla les tambourinaires marseillais qui avaient tous plus de 55 ans. Et il fonda le groupe des *Tambourinaires Marselhés*. Il forme alors des élèves et bientôt le groupe compte 22 exécutants qui se produisent dans les fêtes de charité, les Sant-Alòis, les pastorales ou les balètis. Car il ne faut pas oublier qu'à cette époque on dansait sur le rythme du galoubet et du tambourin qui étaient des instruments d'usage courant. Ainsi, en 1890, le groupe est à Marseille à l'inauguration du Monument des Mobiles de la guerre de 1870, en 1893, il obtient 4 premiers prix à un concert international de musique, en 1903 il est au Théâtre d'Orange, en 1906 à l'Exposition Coloniale...

En 1917, Josèp Bœuf fonde le groupe des *Cigalons Tambourinaires* qui se produira un peu partout en Occitanie, de la Provence à Narbonne et à Clermont-Ferrand.

Mais non seulement Josèp Bœuf était un musicien de talent exceptionnel qui faisait les délices des mélomanes, mais également un praticien dans le domaine des instruments de musique. En effet, il a été le premier à vouloir corriger les imperfections du galoubet. Cet instrument a été inventé par les Chinois (avis aux « vrais » Provençaux du FN et à leurs complices !) environ 2 000 ans avant notre ère. Et depuis cette époque, il n'avait pas varié : il comportait 3 trous, dont 2 dessus et un dessous. Celui de dessous, qui est appelé en occitan « mirau », a l'inconvénient d'être mouillé par la salive de l'interprète et de ne pas donner toute la clarté qui serait nécessaire. Ayant réfléchi au problème, Josèp Bœuf proposa une solution simple et logique : il plaça le « mirau » dessus ! Pour les demi-tons, il utilise 6 trous couplés par 2 ; pour faire un ton, il bouche 2 trous en même temps, et pour faire un demi-ton, il n'en bouche qu'un. Résultat, la note est juste. Et l'instrument se joue toujours avec les 3 doigts de la main gauche, mais au lieu comme dans l'ancien système de jouer avec le pouce, l'index et le majeur, on joue avec l'index, le majeur et l'annulaire, l'instrument étant tenu entre le pouce et le petit doigt ce qui est de surcroît beaucoup plus facile.

Naturellement, Josèp Bœuf se heurta à des résistances car certains prétendaient qu'il ne s'agissait plus du galoubet traditionnel « provençal » (ou chinois ?). En oubliant bien sûr que la tradition évolue si elle est vivante. Surtout, il n'y a aucune différence de son entre les 2 systèmes. Finalement, chacun peut utiliser la forme de galoubet qu'il veut sans se sentir moins « provençal » !

LE PRINCE WILLIAM BONAPARTE-WYSE

Un prince écrivain occitan ? Aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, cela aurait été normal, tous les nobles et les lettrés qui se situaient dans une mouvance moderniste utilisant l'occitan comme langue de culture. Mais dans le cas qui nous occupe, nous sommes au XIX^{ème} siècle, et l'occitan est considéré par les futurs adeptes du FN comme un patois ; pourtant, c'est bien un prince qui l'a employé, et qui plus est, parent de Napoléon 1^{er}.

En effet, William Bonaparte-Wyse est un catholique irlandais par son père, propriétaire terrien à Waterford, et par sa mère il descend de Lucien Bonaparte, l'un des frères de l'empereur des Français. C'est à Waterford qu'il naît le 20 février 1826. Doté d'une grande fortune, il visite l'Europe où il promène son spleen élégant et ses goûts d'artiste. En 1859, il est à Avignon, à la librairie Roumanille où il découvre le *Félibrige* créé depuis peu, en 1854, à une date exacte qui nous demeure inconnue mais que l'on peut fixer entre les mois d'avril et de juin de cette année-là. Il rencontre alors Frederic Mistral qui a publié « Mirèlha » (« Mireille »), au début de l'année et jouit désormais d'une gloire internationale.

Enthousiasmé par cette rencontre, moins de deux mois après, il est déjà à s'exercer à faire des rimes en occitan ! Il achète le « Choix de poésies des Troubadours », de Raynouard, « Le Parnasse Occitanien », de Rochemore, et « l'Histoire littéraire des Troubadours » de l'abbé Millot. Il se met à apprendre l'occitan avec acharnement. Mieux, il s'essaiera même à un moment à écrire en ancien occitan.

Dès lors, il s'associe à l'entreprise félibréenne qui, au fond, constitue une façon de se sentir près du peuple tout en demeurant dans une association dont les membres dirigeants sont au contact des créateurs, des savants et finalement de l'aristocratie qui se pique de culture. Il devient le confident intime de Mistral et on possède une correspondance entre les deux hommes qui contient des renseignements très intéressants notamment sur l'impossibilité pour Mistral de parvenir à une véritable renaissance nationalitaire occitane comme il en avait l'ambition.

Sa fortune lui permet d'offrir en 1867 des fêtes fastueuses en l'honneur du Catalan Balaguer. L'année suivante, il est du voyage des félibres à Barcelone, et c'est lui qui est à l'origine du rite de « La Copa » (« La Coupe »), dans laquelle boivent les félibres lors de leur fête annuelle. Cependant, dès 1868, il se dit déjà « dégrisé du *Félibrige* ». Après 1870, on le voit moins souvent dans les réunions. Cela ne l'empêchera pas d'être choisi en 1876 par Mistral pour figurer dans les premiers majoraux. De toute façon, malgré cet éloignement relatif, il continuera jusqu'à sa mort survenue à Cannes le 3 décembre 1892, de demeurer félibre et d'avoir des relations d'amitié avec Mistral. Il a accompli de nombreux séjours en Provence, avec une prédilection sur la Côte d'Azur qu'il affectionnait particulièrement, et il offrira de nombreuses fêtes aux félibres.

Au point de vue littéraire, Bonaparte-Wyse a écrit deux recueils de vers, « Lei parpalhons blus » (« Les papillons bleus ») en 1868, et « Lei piadas de la princessa » (« Les traces de pas de la princesse »), en 1882. Il a aussi collaboré à de nombreuses revues félibréennes comme l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Lo Provençau* (*Le Provençal*), *Lo Brusç* (*La Ruche*), *La Revue Félibréenne*, et il participé à divers concours littéraires.

Cependant, ses modèles poétiques sont félibréens, avec une exaltation sentimentale facile devant la terre d'oc et ses paysages, ses types humains, ses souvenirs historiques. Le passé troubadouresque est souvent évoqué. Et de même que Mistral et Aubanel, il procède à une association entre Provence, amour et poésie.

Il parvient pourtant à se dégager de ces clichés par une invention rythmique strophique incessante et par un éclat verbal très médité. William Bonaparte-Wyse n'était pas un vrai

poète mais c'était un artiste consciencieux et doué ce qui fait de lui un excellent créateur, d'autant plus que l'occitan n'était pas sa langue maternelle et qu'en dépit de cela et d'un apprentissage tardif, il est parvenu à la maîtriser complètement.

J'ajoute que William Bonaparte-Wyse a permis à la littérature d'oc d'être connue et reconnue dans des milieux qui sans le prestige d'un tel personnage, lui seraient demeurés fermés.

LE CHANTEUR EUGÈNI BOISSIER

J'ai déjà présenté à diverses reprises des artistes lyriques qui ont obtenu des grands succès sur les scènes tant occitanes que de France du Nord ou de l'étranger et dont le répertoire était totalement ou partiellement occitan. Ainsi Josèp Arnaud, Marc Darbon, August Blondel, Miquèu Capoduro, Loïs Limat, Dàvid Gaitte et d'autres. Aujourd'hui, c'est de l'un des artistes qui a connu une grande renommée entre les années 1880 et 1929, à Marseille et dans toute la France, Eugèni Boissier, que je vais parler.

Eugèni Boissier est né à Marseille le 15 février 1857. C'est dans sa ville natale qu'il débute en 1880. En 1882, il chante à l'Alcazar d'Été à Paris et il est en concert à Monte-Carlo. Trois ans plus tard, il devient l'un des pensionnaires de La Scala. En 1891, il est à l'Alcazar de Marseille avec Méaly qui est le créateur de la célèbre chanson « Frou-Frou ». En 1896, c'est au Palais de Cristal (futur ex-cinéma Pathé-Palace), sur la Canebière qu'il chante dans la revue « Vas-y Marius ». On le trouve ensuite sur une multitude de scènes : le Casino de Toulon, naturellement à Marseille le Palais de Cristal et l'Alcazar sur lesquelles il revient régulièrement, l'Éden-concert (au chemin de la Blancarde)... Il joue dans de nombreuses revues, en 1913 aux Variétés-Casino de Marseille dans « Venez croquer » avec Fortuné Cadet, en 1917 dans la revue itinérante « On va rigoler » avec René Sarvil entre autre.

En outre, il joue régulièrement dans les diverses pastorales montées dans les grandes salles, alors très nombreuses à Marseille. Ainsi, en 1924, on le trouve dans la « Grande Pastorale Nouvelle » qui est donnée à la salle de l'Olympia, à la Plaine, actuelle place Jean Jaurès. Eugèni Boissier meurt à Toulon où il s'était retiré, le 13 octobre 1929.

Il excellait dans la chansonnette et la déclamation comique, genre qui était alors très en vogue. Et il est présenté lorsqu'il n'est encore qu'aux débuts de sa carrière, en 1883, comme « un jeune comique dans le genre Arnaud ». Ce dernier artiste occitan était alors au sommet d'une gloire devenue internationale.

Effectivement, Boissier mêle un répertoire en français ou en francitan avec des chansonnettes et des déclamations en occitan. Ainsi avec « Lo marchand de cançons » (« Le marchand de chansons »), de Mariús Agaton, où suivant la mode de l'époque qu'utiliseront d'ailleurs encore des chansonniers jusqu'à aujourd'hui, il se sert des titres de chansons connues pour faire une nouvelle chanson sur un thème comique. Dans ce cas, les titres sont empruntés à des chansons tant françaises qu'occitanes qui sont plus ou moins en rapport avec l'amour physique.

Mais le plus intéressant avec Boissier, c'est qu'il nous a laissé quelques enregistrements sur disque 78 tours dont deux au moins, que nous possédons, sont en occitan. Naturellement ceux-ci sont les plus précieux pour les linguistes car ils constituent un témoignage direct de l'usage de l'occitan marseillais à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle. De même que pour le français, il est bon de voir, ou plutôt d'entendre, ce qu'a été l'évolution de la langue, chose qui n'est jamais donnée exactement par l'écriture qui elle, demeure toujours approximative.

Le premier de ces textes, « Lo pòrtafais a la repeticion » (« Le portefaix à la répétition »), est un monologue dans lequel un portefaix raconte comment il se rend à la répétition des artistes de l'Alcazar. Tout cela d'une manière comique et évidemment émaillé d'incidents divers. Cette scène dont Boissier est l'auteur, a été donnée pour la première fois à l'Alcazar en 1892. Mais, ce qui nous montre la longue durée que connaissaient les textes à l'époque, c'est que ce dernier a été enregistré une quinzaine d'années plus tard par la maison de disques Pathé Saphir. Preuve s'il en était des productions en occitan. Autre enregistrement produit par la même maison, « Ben respondut » (« Bien répondu ») vient confirmer cela.

Certes Boissier n'a pas connu une gloire aussi importante que Darbon ou Arnaud, mais il n'en a pas moins contribué par ses prestations à maintenir l'usage de l'occitan dans les couches populaires, ce qui finalement a bien plus d'importance au niveau de la culture que le parisianisme, support de la pensée bourgeoise qui débouche sur le populisme.

JULI BOISSIÈRE, L'ÉCRIVAIN DE L'EXOTISME

L'exotisme est une tendance de la littérature qui remonte loin dans le temps. Nous en avons un exemple dès le XIII^e siècle avec Jaufré Rudel, le grand troubadour occitan. Mais, ce genre se développe dans les diverses littératures avec le « temps des colonies », dans la seconde partie du XIX^e siècle, qui deviendra l'impérialisme en 1898, avec la guerre hispano-américaine. L'un de ses illustrateurs, au moins en ce qui concerne la partie française de son œuvre est un Occitan, Juli Boissières.

Celui-ci est né le 17 avril 1863 à Clermont-l'Hérault (Hérault) dans une famille bourgeoise aisée. Il passe une partie de son enfance et de son adolescence à Montpellier où il effectue des études sérieuses au lycée de cette ville ; il les achève à Paris, au lycée Henri IV, par une rhétorique supérieure. Il travaille ensuite au journal de Clémenceau, *La Justice*, comme journaliste parlementaire. C'est là qu'il entre en contact avec les milieux radicaux de la capitale qui sous la direction du colonialiste Jules Ferry, viennent de pousser la France à conquérir le Tonkin et obligé l'Annam à accepter le « protectorat » (sic !) français. Il aurait pu continuer ce métier de journaliste pour lequel il semblait particulièrement doué, mais l'homme politique Ernest Constans, nommé ministre extraordinaire de France en Chine en 1886, et qui deviendra gouverneur général de l'Indochine en 1887, le décide à l'accompagner à Hanoï avec lui. C'est dans cette Indochine comme on appelle alors le Viet-Nam, nouvellement conquise, que Juli Boissière accomplira toute sa courte carrière comme vice-résident de France. Malade, il meurt à Hanoï le 12 août 1897, âgé seulement de 34 ans.

Durant son séjour à Paris, il a commencé à écrire des vers en français, et en 1883, Lemerre publie son premier recueil, un second recueil, également en français, paraissant en 1885 sous le titre évocateur de « Provensa ». Éloigné de ses collines languedociennes, et évidemment influencé par le prestige alors immense de Frédéric Mistral, Juli Boissière, tout en poursuivant une œuvre française, est attiré par l'écriture dans sa langue naturelle, l'occitan. Aussi il fréquente désormais le célèbre *Café Voltaire* où se réunissent les félibres et les Occitans exilés à Paris et il devient secrétaire de la *Societat dei Felibres de Paris* (*Société des Félibres de Paris*). C'est à cette époque qu'il rencontre la fille de Josèp Roumanille, Teresa. Mais, sa situation n'est pas trop assurée, et malgré l'amour que se portent Juli et Teresa, il faudra attendre le retour de celui-la d'Indochine pour un congé, en 1891, pour que le mariage se fasse. Il repartira l'année suivante avec son épouse en Indochine ; il effectuera un nouveau séjour en France en 1896, avant un autre départ, qui sera définitif celui-là...

Toujours est-il que durant son activité journalistique à Paris, où il a notamment pour compagnons les écrivains occitans Valèri Bernard et Loïs Funel, que j'ai déjà présentés dans ces mêmes colonnes, il est également au contact des écrivains français parnassiens et symbolistes comme Leconte de l'Isle, José Maria de Heredia, Paul Verlaine ou Stéphane Mallarmé, qui développe des idées nouvelles sur l'art. Et il écrira en Indochine des romans dans lesquels l'exotisme de l'extrême-orient est évident : « Le bonze Khou-su », « Propos d'un intoxiqué », « Fumeurs d'opium », qui s'ils sont passés de mode, n'en demeurent pas moins d'une excellente facture et constituent bien la marque d'une époque.

C'est en septembre 1884 qu'il publie ses premiers vers occitans, dans la forme littéraire de Mistral d'ailleurs, ce qui se comprend en raison de la vision qu'il doit avoir de la littérature. Et certains des poèmes écrits à cette époque seront publiés en traduction française dans le recueil « Provensa », qui malgré son titre occitan est rédigé, je le répète, en français.

Une fois installé en Indochine, il donne divers poèmes qui seront publiés en particulier dans *La Revue Félibréenne* de Paul Mariéton, ainsi que des textes en prose qui eux paraîtront surtout dans l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) et dans *L'Alhòli* (*L'aioli*), le journal de Frédéric Mistral. Une grande partie de ses poèmes seront rassemblés dans un recueil

postume « Lei gabians » (« Les mouettes »), qui comporte trente-deux textes. On trouve dans ceux-ci une évocation des paysages indochinois, avec en arrière plan la nostalgie du pays natal dans un vague spleen, mais qui est caractéristique de l'époque. Il faut souligner que la facture des vers de Juli Boissière qui a su garder le meilleur du symbolisme tout en en rejetant l'artifice, est impeccable.

Mais, une étude plus attentive montre que c'est dans la prose que Juli Boissière, qui pense en occitan, chose rare auprès des Occitans qui ont subi la pression de l'école française, se serait imposé. Car, c'est dans cette forme qu'il aurait pu le mieux faire passer ses visions fantastiques. Cela n'a pas été possible en raison de sa courte existence. Il reste que telle qu'elle se présente, l'œuvre de Juli Boissière est d'une très grande qualité. Il serait souhaitable que « Lei gabians » fasse l'objet d'une réédition. D'autant plus que ce serait l'occasion de présenter l'histoire du Viet-Nam et de ses répercussions sur le monde d'aujourd'hui. La littérature ne doit pas servir qu'à l'esthétique !

EN LIMOUSIN : EUSÈBI BOMBAL

Le Limousin, région où l'on parle un excellent occitan et dont sont originaires les premiers troubadours semble-t-il, a participé à la renaissance occitane du XIX^e siècle. L'un des premiers à suivre la voie ouverte par l'abbé Josèp Roux (*La Marseillaise*, 20 septembre 2005), fut Eusèbi Bombal, un homme sorti du peuple,.

Eusèbi Bombal est né le 5 mars 1827 à Argentat (Corrèze), dans une famille de pauvres travailleurs qui fabriquaient des parapluies. Il eut la chance de pouvoir aller passer quelques années chez son oncle, l'abbé Dechamp, curé-doyen de Cheneraille, dans la Creuse. C'est là qu'apprit à lire et reçut une bonne instruction outre un contact avec la nature et à la vie populaire limousine. A 11 ans, il retourne à Argentat où il entre à l'école ; sa mère étant morte et son père s'étant remarié, il se sent étranger dans sa maison et part pour Paris. Mais le travail dans l'industrie des parapluies était pénible et sans avenir. Il tombe malade et le voilà de retour à Argentat où désormais il vivra jusqu'à son décès survenu le 1^{er} novembre 1915, à l'âge de 88 ans. C'est à son retour, en 1844, qu'il passe l'examen pour entrer à l'École Normale ; deux années après, le voilà instituteur dans le village de Lafage, puis à la pension Plaze, à Argentat. Il se marie, mais il perd une fille et sa femme au bout de 5 ans de vie commune. Il devient conseiller municipal en 1859. Il quitte alors l'enseignement pour prendre la place de secrétaire de mairie durant 26 ans.

Ce travail lui laissait pas mal de loisirs et lui permettait de fouiller dans les actes et les papiers administratifs et officiels. C'est là qu'il a accompli un immense travail qui ira de l'histoire à l'archéologie en passant par le folklore et la littérature tant en poésie qu'en prose, et tant en langue française qu'occitane.

Bien entendu, se trouvant sous l'influence dominante de la bourgeoisie, c'est en français qu'il va d'abord écrire s'essayant à une pièce en trois actes « Bernard Palissy », écrite en collaboration avec Auguste Lestourgie, maire d'Argentat, dont il suivit la fortune et la carrière politique jusqu'à la fin du Second Empire. C'est à partir de 1880, que sous l'influence de l'abbé Josèp Roux, il se met à l'occitan qu'il utilisait d'ailleurs déjà dans ses études sur le folklore du Limousin. Il a écrit notamment des contes, des poèmes, des pièces de théâtre qui constituent des témoignages d'une société rurale condamnée à disparaître avec la première guerre mondiale.

Sa réputation est établie lorsqu'il rejoint le Félibrige limousin où, à l'occasion de la Santa-Estèla (« Saint-Estelle »), fête annuelle des félibres, il reçoit la distinction de *Mèstre en Gai Saber* (*Maître en Gai Savoir*), décernée aux poètes d'une certaine importance. Et il sera, avec Josèp Roux, l'un des organisateurs du Félibrige en Limousin. Un Félibrige un peu hérétique d'ailleurs, dans la mesure où il abandonnait l'orthographe dite mistralienne au profit de celle, plus rationnelle et de tradition indigène, dite classique.

On retiendra surtout d'Eusèbi Bombal, le fait qu'il ait été l'un des premiers à reprendre le flambeau de la littérature occitane dans une région certes prestigieuse, mais où la renaissance n'était pas encore importante. Quant à son œuvre littéraire occitane, si elle n'est pas négligeable, elle vaut surtout par l'exemple qu'elle a donnée et qui a été suivi par les futurs auteurs limousins dans lesquels on trouve des noms illustres comme Pau-Loïs Grenier, Albèrt Pestour ou Joan Mouzat.

LOÍS BONNAUD, LE MAÎTRE D'ÉCOLE PUBLIQUE

On a souvent affirmé que les maîtres d'écoles avaient constitué l'un des vecteurs de la disparition de l'occitan en raison de leur attitude à l'égard de notre langue. Cela est certes vrai pour certains individus racistes qui voulaient culpabiliser les classes populaires. Mais il ne s'agit pas, fort heureusement, d'une position générale car les maîtres d'école intelligents, qui de plus se sentaient du pays, avaient une toute autre position, même si l'administration les encourageait à combattre le « patois », donc le savoir et la culture. D'ailleurs, nombreux sont les membres du corps enseignant qui ont illustré notre langue dans l'écriture.

C'est précisément le cas avec Loïs Bonnaud. Je ne possède que peu de renseignements biographiques sur lui, mais bien entendu, je compte sur les lecteurs de cet article pour le compléter. Loïs Bonnaud donc, est né à Cuers en 1841, probablement dans une famille modeste car il se dirige vers l'enseignement primaire. Devenu maître d'école, il est en poste dans diverses localités et notamment Pertuis (Vaucluse) et La Crau (Var). Il se retire à Marseille où il meurt en 1909.

C'est en 1863, alors qu'il n'a que 22 ans, qu'il se sent une vocation de poète d'oc. Précisons : il ne sera jamais un grand poète, plutôt un rimailleur, mais certaines de ses pièces, écrites suivant l'inspiration générale des Trobaires, c'est à dire avec une belle implication dans la mentalité populaire, sont encore lisibles. Sa première pièce, « Lo çaçaïre maladrech » (« Le chasseur maladroit ») est publiée dans le journal de Mariús Féraud (*La Marseillaise*, 15 mars 1992), *Lo Çaçaïre (Le Chasseur)*, du 27 juin 1863. Il l'avait faite précéder d'une introduction dans laquelle il se présentait comme *un novèu trobair (un nouveau poète)*. Il poursuivra une collaboration dans ce journal, y publiant en particulier un poème, « Patria ! » (« Patrie ! »), dans lequel fait la louange de Cuers, son lieu de naissance.

Ensuite, je ne trouve plus son nom jusqu'en 1888. C'est cette année-là qu'il est reçu félibre, alors qu'il demeurait à Pertuis (Vaucluse). Effectivement cela se traduira par un glissement vers une création beaucoup plus conventionnelle lorsqu'il écrira suivant le système orthographique du Félibrige d'alors, et surtout on note qu'il participe à divers concours dans lesquels il abandonne l'occitan provençal commun pour une forme prétendument littéraire beaucoup plus localisée. Il obtient d'ailleurs de nombreux prix. Il semble qu'il ait été influencé en ce sens par le félibre Joan Monné (*La Marseillaise*, 23 mars 1993) qui, en 1891, écrit le sonnet préface du recueil qu'il publie, « Beluguetas » (« Petites étincelles »). En effet, dans cet ouvrage, on trouve diverses fables adaptées de La Fontaine qui sont rédigées dans la langue populaire, cependant que la plus grande partie, très conventionnelle, est elle rédigée dans la forme félibréenne. Il est d'ailleurs à peu près certain que l'adaptation orthographique a été effectuée par Joan Monné. Heureusement que malgré les poncifs félibréens certaines pièces cependant demeurent populaires, telles « Lo bolhabaissa » (« La Bouillabaisse ») ou « La vendémia » (« Les vendanges ») car inspirées de la vie quotidienne.

Un autre texte hélas, qui traite d'un thème populaire, est franchement félibréen, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il est dédié à Joan Monné qui a modifié le vocabulaire ainsi que le prouve une étude attentive. Le titre en constitue la preuve irréfutable : « Lei pescadors de la Miegterrana » (« Les pêcheurs de la Méditerranée »). En effet, le mot « Miegterrana », qui désignerait soi-disant la Méditerranée, n'existe pas en occitan. Le mot authentique est, comme d'ailleurs dans toutes les langues latines, « Meditranèa » « ou « Meditranha ». « Miegterrana » a été inventé par des écrivains qui ne connaissaient pas l'occitan. La preuve, nous en est donnée par Frederic Mistral lui-même qui dans son dictionnaire monumental ne cite que « Meditranha ». Mais évidemment, pour des ignorants, le barbarisme « Miegterrana » sonnait mieux !

Toutefois, je le répète, dans « Belugetas », on trouve quelques poèmes qui ne sont pas de circonstance et qui sauvent l'ensemble par leur naturel.

Loís Bonnaud, dans le même temps, est revenu au parler populaire, sans doute en raison de la parution du journal de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*, qui accueillit ses productions. Là, il est bien meilleur, et on le sent à l'aise dans une poésie qui n'est pas de circonstance. Plus tard, retour aux thèmes félibréens dans la *Revue de Provence*, de Pau Ruat, qui fut d'ailleurs une excellente publication.

On peut regretter que l'inspiration populaire de Loís Bonnaud ait été contrariée sous l'influence non pas du Félibrige, mais de certains de ses éléments conservateurs peu au fait du provençal parlé, car il aurait alors pu donner beaucoup plus, et surtout mieux. Mais, est-ce qu'à partir du moment où il recherchait une reconnaissance officielle, cela aurait été possible ? Personnellement, j'en doute.

LE CHANSONNIER FERBLANTIER JOAN-BAPTISTA BONNEFOUX

Jusqu'à une époque très récente, et même actuellement (voir par exemple le groupe *Massilia Sound System*), l'occitan a été présent sur les scènes d'Occitanie, notamment à Marseille et dans les grandes villes. S'agissant d'expression populaire, il est évident que les études officielles accomplies par les « élites » (ou prétendues telles !), ont ignoré cette partie de la culture, la seule authentique, du pays. Mais, comme je ne suis pas encore intégralement colonisé, je vais vous présenter aujourd'hui l'un de ces chansonniers, en l'occurrence Joan-Baptista Bonnefoux.

Il est né à Marseille le 18 juin 1862, rue fontaine de Caylar, dans les vieux quartiers détruits en 1943 par les nazis et leurs complices français. Son père était scieur de long, métier qualifié qui le mettait donc au dessus des manœuvres qui eux était généralement des immigrés, qu'ils soient de citoyenneté étrangère comme les Italiens, (parfois venus de l'Occitanie italienne), ou des Gavots, Occitans de citoyenneté française, venus des régions alpines. Cela explique probablement que sa mère n'ait pas exercé d'activité. Quant à lui, il embrassa la profession de ferblantier. C'est tout ce que je possède comme éléments biographiques sur notre chansonnier. Dernière précision toutefois : il est décédé après 1930 puisque j'ai trouvé un de ses textes dans l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* de cette année-là.

Il semble qu'il ait entrepris très jeune, à côté de son métier de ferblantier, une activité artistique occitane de chansonnier amateur. En effet, dans l'une de ses chansons intitulée « Cassagnac, as un pauc rason » (« Cassagnac, tu as un peu raison »), il attaque le politicien réactionnaire Cassagnac. Or, celui-ci est mort en 1880, et à cette date Joan-Baptista Bonnefoux avait tout juste 18 ans. Dès ce moment, il fera preuve d'une grande activité. Généralement, il écrivait lui-même ses chansons qu'il chantait dans les concerts de la région marseillaise, ou qui étaient interprétées par d'autres chanteurs tels Barre, Brouquier, Paulus, Daubert, Maurel, Maureti cadet dit Nasol, Mariús de Niça, Rousset, Josèp Paletti, cette liste n'étant pas exhaustive mais montrant combien les chanteurs d'expression occitane étaient nombreux.

Ces chansons sont généralement d'humeur joyeuse, mais l'engagement social n'en est pas absent. Ainsi, à côté de « La marcha dei banuts » (« La marche des cocus »), et outre la chanson sur Cassagnac, d'autres chansons ont une connotation politique et sociale claire. Bien entendu, l'anticléricalisme, très répandu à cette époque en raison de l'attitude de l'Église, est présent. Mais il exprime aussi ses sentiments républicains, car pour lui ce terme est synonyme de progrès social et la République, « la Bòna », permettra aux ouvriers et aux paysans d'accéder à une vie meilleure.

Certaines de ces chansons ont été publiées dans les recueils *Lo Galòl Cantaire (Le Joyeux Chanteur)* et *La Muse Provençale*, édités par Carnaud, ainsi que dans des feuilles volantes éditées par Madame Nancy-Canal. Mais, il est certain que la plus grande partie n'a pas été imprimée et est donc probablement perdue, ce qui est regrettable, car si la forme n'en est pas très recherchée, chose normale pour des textes de cette nature, la culture populaire de Marseille est bien mise en relief.

Par ailleurs, Joan-Baptista Bonnefoux a collaboré à diverses revues, notamment *La Sartan (La Poêle)*, le célèbre journal de Pascau Cros, et *La Velhada (La Veillée)*, autre journal provençal. Surtout, il a participé à l'activité de diverses associations d'artistes dont le but était la diffusion de la chanson, de la déclamation et du théâtre d'expression occitane. Ainsi, il a été le secrétaire de *La Comèdia Provençala (La Comédie Provençale)*, dont le président était Félix Galseran que j'ai déjà présenté, et on le trouve comme animateur de *Lei*

Galòis Sartaniers (Les Joyeux Sartaniers) et de *Leis Acabaires (Les Gaspilleurs)*, qui étaient un quatuor provençal.

Enfin, il a participé à de nombreuses représentations organisées par des associations républicaines. Ainsi, à Saint-Marcel, banlieue de Marseille, au bénéfice des écoles laïques, à Sainte-Marguerite, au groupe *La Farigoule*, au *Cercle de la Renaissance*, à la Blancarde...

Joan-Baptista Bonnefoux demeure pour nous un exemple de ces hommes qui ont fait la culture du pays, une culture véritablement populaire car correspondant à celle des gens d'ici, ce qui ne veut pas dire qu'ils refusaient l'ouverture. Mais, ils savaient adapter et assimiler ce qui venait d'ailleurs suivant leur mode de vie et leur mentalité. Ce qui, hélas, malgré une certaine permanence, paraît être en recul. Mais il ne faut jamais désespérer !

LE CAFETIER-POÈTE DE BEUCAIRE PÈIRE BONNET

Parmi les représentants de ce qu'il est convenu d'appeler les poètes-ouvriers, qui correspondent à l'époque de l'industrialisation et au désir de promotion sociale du peuple, émerge un personnage qui connut de son vivant, auprès de Jasmin et de Joan Reboul, une grande popularité. Il s'agit de Pèire Bonnet.

Celui-ci est né à Beaucaire, petite ville du Gard qui fait face à Tarascon, le 21 août 1786, sous l'ancien régime, dans une famille populaire. Son père exerçait en effet la profession de meunier. Son éducation fut assez rudimentaire. Il fréquente l'école élémentaire ouverte par un instituteur privé entre 1791 et 1793, et y apprend les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Quelques années plus tard, lorsqu'il atteint sa dixième année, ses parents décident de faire de lui un artisan et ils le mettent en apprentissage à Arles, pour y apprendre le métier de tourneur sur pierre et sur bois. Il reste quatre années dans cette ville et doit partir lorsque son patron fait faillite. Il va alors à Marseille où il passe encore trois ans. Il profite de son séjour dans la grande cité pour fréquenter les théâtres et s'imprégner de la culture tant française à travers les créations des classes dominantes, qu'occitane par le biais de la création populaire. Il rentre à Beaucaire en 1803. Il se marie en janvier 1805, et c'est à ce moment qu'il commence à faire ses premiers vers occitans. Partisan des conquêtes politiques de la Révolution, croyant évidemment défendre celle-ci alors qu'en fait elle ne soutenait que la bourgeoisie il s'engage dans l'armée de Napoléon. Il est enrôlé dans le 104^e de ligne où il gravit rapidement les échelons pour devenir sergent-major. De retour dans ses foyers à la fin de l'Empire, il ouvre un café. Désormais, c'est cette activité de cafetier qu'il exercera jusqu'à sa retraite. Il meurt à Beaucaire le 9 mars 1858.

On notera sa prise de position contre le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, alors qu'il jouissait depuis longtemps d'une grande réputation de poète. L'affaire se passe dans le courant de l'année 1851, après le Carnaval qu'il animait d'ailleurs chaque année par ses couplets occitans. Pèire Bonnet monte sur un âne ; il porte sous ses bras une botte de foin ; il s'arrête devant l'Arbre de la Liberté, face à l'Hôtel de Ville ; il met pied à terre et présente à l'âne la botte de foin ; celui-ci, indocile, refuse de toucher à la nourriture ; Pèire Bonnet lui dit alors : « Manja, mon bèu ! Proficha ! Senon te metrai lo mòrs e lo gardaràs l'ongtemps ! » (« Mange, mon beau ! Profite ! Sinon je te mettrai le mors et tu le garderàs longtemps ! ») Évidemment, l'âne ne mangea pas ; le poète le ramena chez lui. Les curieux n'avaient pas compris... C'est quelques jours après, le 2 décembre 1851, que le peuple français qui n'avait pas su profiter de la liberté la perdit pendant 20 ans ! Il ne s'agissait pas d'une bouffonnerie mais bien d'un avertissement. Et les couillons (!) comprirent enfin, comme ceux qui ont récemment voté pour la droite en croyant à ses promesses, mais évidemment, trop tard...

Ceci montre l'actualité de Pèire Bonnet. Mais, venons-en au créateur. S'il commence à faire de vers occitans à partir de son mariage et surtout de sa libération de l'armée, c'est surtout après 1830 qu'il se décide à publier. Cela correspond au moment où, avec le développement du capitalisme et l'installation un peu partout de fonctionnaires, l'occitan de même que les autres langues nationales de France autres que le français, sont attaquées par la bourgeoisie. La réaction, inconsciente d'ailleurs au début, est une résistance se caractérisant souvent par une utilisation de l'occitan, à cette attaque qui n'est pas seulement linguistique, mais atteint aussi le genre de vie des populations. Et Pèire Bonnet, comme ceux qui refusent de s'incliner, ne s'exprime pas en français, la langue dans laquelle il a pourtant appris à lire et à écrire, mais bien en occitan, sa langue nationale. Une langue qui demeure celle dans laquelle se déroule la vie sociale. Il commence par la publication de « l'Abrejat istorique dei

principaus fachs arribats a Bèucaire despuei 89 jusqu'en 1832 » (« Abrégé historique des principaux faits arrivés à Beaucaire depuis 89 jusqu'en 1832 »).

Suivront ensuite de très nombreuses publications dans lesquelles il mêle les contes en vers, les chansons et notamment celles de Carnaval qu'il compose, l'histoire locale, voire des textes à prétention scientifique tel le « Tractat istorique dau rossinhòu » (« Traité historique du rossignol »), qui montre son sens de l'observation. Et au moment des premières publications périodiques qui marquent la renaissance occitane, il collabore au journal de Desanat, son voisin de Tarascon qui vit à Marseille, *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*) et à celui de Pèire Bellot, *Lo Tamborinaire e Le Ménestrel* (*Le Tambourinaire et le Ménestrel*). En 1852, il figure aussi dans l'ouvrage collectif de Roumanille, *Lei Provençalas* (*Les Provençales*).

Le succès obtenu par Pèire Bonnet dans sa ville natale et la région proche, a été énorme. Mais, il faut bien dire que s'il a su toucher le public par l'authenticité de la condition populaire qu'il exprime, on ne peut pas dire que cette œuvre, abondante et facile possède de grandes qualités littéraires. En réalité, elle est plus celle d'un rimailleur que d'un artiste. Mais, il est vrai que c'est à travers ses textes et non à partir de soi-disant témoignages de prétendus historiens locaux que l'on peut se faire une idée de la vie du peuple dans la région de Beaucaire. Ils constituent un témoignage irremplaçable et je ne peux qu'engager les maîtres qui veulent montrer la réalité des conditions de vie dans la première moitié du XIX^e siècle, d'utiliser les écrits de Pèire Bonnet.

Je précise pour terminer que son petit-fils, Nestor Bonnet (1841-1912), sur lequel je reviendrai une autre fois, a également été un poète et un musicien occitan.

UN MAÎTRE DU MONOLOGUE MARSEILLAIS : VICTOR BONIFAY

Le monologue est un genre populaire qui a été très en honneur dans la littérature orale occitane. Il était d'ailleurs souvent couplé avec la chanson, et ce genre a été également en vogue dans le music-hall tant d'expression occitane que française jusqu'aux années 1940. Je vous renvoie pour cela à des artistes qui ont connu une célébrité internationale tels Darbon ou Fernandel qui l'ont illustré, avant que ce dernier ne se consacre plus qu'au cinéma.

Toujours est-il que dans une ville comme Marseille où le music-hall était roi, et pour s'en tenir à l'expression occitane qui est celle dont nous sommes les héritiers et les continuateurs au nom de la dignité du peuple de ce pays, le monologue faisait fureur. L'origine s'en situait dans le théâtre de rue et à l'occasion des fêtes familiales et des banquets. Il ne s'agissait pas de haute littérature mais le plus souvent de textes comiques, parfois assez « pebrats » en fonction du public, et qui à l'occasion pouvaient avoir, ainsi que le montre les créations de divers artistes, une signification sociale.

Parmi les amateurs de qualité qui souvent d'ailleurs auraient pu devenir des professionnels mais qui à l'époque où les cachets n'atteignaient pas les niveaux actuels, préféraient conserver une activité plus sûre, on doit citer Victor Maria Bonifay. Celui-ci est né à Gémenos (B du R), le 11 décembre 1865, alors village devenu aujourd'hui petite ville, situé près d'Aubagne. On notera que c'est également de Gémenos que sont originaires plusieurs créateurs occitans comme Tonin Magne (1798-1878), August Marin (1860-1904), que j'ai présentés dans ces mêmes colonnes, Maunier de Flòra, et plus près de nous Mariús Roubaud, qui signait ses productions sous le pseudonyme "lo Neblat" ("L'Avorton"). Je ne dispose d'aucun renseignement sur la vie personnelle de Victor Bonifay et je serai reconnaissant aux lecteurs qui en possèderaient de me les communiquer. Il est décédé à Marseille, dans son domicile, 11, chemin Dessautel, le 26 juin 1935.

Jòrgi Reboul, le plus poète marseillais du XX^e siècle, a conté comment il avait rencontré Victor Bonifay. C'était vers 1920, à Eourres, banlieue marseillaise où Alari Fanton, dont j'ai récemment évoqué la figure, donnait une conférence. À l'époque, Jòrgi Reboul était encore félibre, et c'est lui qui fit recevoir Victor Bonifay au Félibrige et aussi à l'association...? *Prouvenço !...* dont il était alors le vice-président. En 1925, avec quelques amis, Reboul fonde *Lo Calen de Marselha (La lampe à huile de Marseille)*, association occitaniste populaire. Et quelques années après, Victor Bonifay demanda d'entrer au *Calen*. C'est ainsi qu'il devint l'un des éléments moteurs de la troupe théâtrale du *Calen*.

Non seulement il tint des rôles dans plusieurs pièces, comme « La bastidana » (« La Campagnarde »), de l'inspecteur primaire Gabrieu Perières, ou « Leis intrigas d'un amator » (« Les intrigues d'un amateur »), de Francés Arnaud (*La Marseillaise*, 3 octobre 1993), mais encore il déclamaient ses monologues avec un entrain qui et un naturel qui tenaient les spectateurs sous le charme. Il était capable de les faire pleurer de rire ! Bien entendu, il ne se limitait pas à cela car il était aussi un excellent conteur. Il était déjà bien connu dans le terroir marseillais avant sa venue au *Calen*, et c'est sur sa réputation que des gens venaient aux spectacles qui étaient donnés. Cela se développa encore lorsque *Lo Calen* organisa régulièrement des représentations théâtrales à la salle de la rue des Dominicaines, à Marseille.

C'est encore Jòrgi Reboul qui nous apprend qu'en compagnie de Paul Ricard, le fabricant de pastis bien connu qui était membre du *Calen*, il avait rendu visite à Victor Bonifay alors très malade. Celui-ci s'éteignit une demi heure après leur départ.

Lors de l'enterrement, qui se déroula le 28 juin 1935, le vice-président du *Calen* Eugèni Signoret et le poète Cesarius Poupon saluèrent la mémoire de cet artiste qui avait su faire vibrer le peuple provençal en lui parlant dans sa langue occitane.

LE MENU FRETIN DU « BOQUET PROVENÇAU » : FRANCÉS FOURNIER, FRANCÉS NIEL, ONORAT AGNELIER, LARGUIER

Parmi les auteurs de l'ouvrage collectif « Lo bouquet provençau o lei Trobadors revuidats » (« Le bouquet provençal ou les Troubadours ressuscités »), paru en 1823, outre les principaux, en l'occurrence Joan Josèp Diouloufet, Leon d'Astros, Francés et Teodòsi Achard, on trouve quelques auteurs moins importants. Parmi eux, nous avons déjà parlé de Josèp Audouard.

Nous continuerons aujourd'hui avec les derniers collaborateurs du recueil. Et d'abord, Francés Fournier. Celui-ci, du peu que nous en savons, était âgé de 51 ans en 1809. Il était négociant en grains à Marseille. Il a été vénérable, maître de la Loge maçonnique Écossaise *La Triple Union*. Dans le « Boquet provençau », il a publié deux fables. Elles ne sont pas très originales, et la langue est très francisée surtout au niveau syntaxique.

Vincenç Francés Niel nous est un peu mieux connu. Il est né à Aups (Var), en 1758. En 1809, il est mentionné, de même que Fournier, comme ancien vénérable, maître de la loge *La Triple Union*. Il était marchand toilier. On perd sa trace en 1821. Est-il mort à ce moment ? Lui aussi a collaboré au « Boquet Provençau » avec une fable et une chanson. Cette dernière, « Cançon sus lei castanhas » (« Chanson sur les châtaignes »), compare les femmes aux châtaignes ! Joliment tournée, elle est écrite dans un bon occitan.

Onorat Josèp Cesar Agnellier, né en mai 1756, est décédé à Marseille le 27 août 1832. D'abord maître maçon, il exerça ensuite la profession de teneur de livres. Deux fois marié et deux fois veuf, il figure également au tableau de la loge *La Triple Union*. Sa collaboration au « Boquet Provençau » est constituée par une réponse à la « Cançon sus lei castanhas », dont elle prend le contre-pied, et surtout une fable, « L'Espanhòu, son ai e l'òste » (« L'Espagnol, son âne et l'hôte »), qui se veut morale car elle règle son compte au péché d'orgueil.

On remarque que ces trois auteurs, qui sont membres d'une loge maçonnique, sont des négociants ou des artisans. Or, à l'époque, appartenir à la franc-maçonnerie, même dans des loges proches de l'Église, ce qui était le cas des loges de rite écossais, constituait un certain engagement progressiste. Il existe certes un rapport entre leur profession et cette appartenance. Surtout, on constate qu'en dépit de celle-ci, ils ont été invités à participer au « Boquet provençau » dont les promoteurs, et notamment Diouloufet, sont des légitimistes. Cela signifie-t-il que l'ouvrage veut avoir une portée nationale, c'est-à-dire dépassant les oppositions de classes ? L'étude reste ouverte.

Larguier, dernier collaborateur du recueil, est, semble-t-il, avoué. Il est présent avec une imitation d'Anacréon, et deux chansons, dont l'une, « Lei plesirs de la bastida » (« Les plaisirs de la bastide »), présente les loisirs habituels des Marseillais au bord de mer. Ici, le terme « bastida », doit en réalité être traduit par « cabanon », qui se spécialisera dans l'acceptation actuelle après 1850. La qualité de la langue, malheureusement, laisse fort à désirer.

Les auteurs présentés cette fois, n'ont pas une grande renommée, et excepté peut-être Niel, leur œuvre peut être considérée comme négligeable. Ils ne sont pas renaissantistes n'ayant pas de conscience de leur mission historique. Mais, à leur décharge, ils n'étaient pas les seuls dans ce cas, ce qui d'ailleurs n'excuse rien ! Toutefois, après le long silence de l'Empire, ils montrent qu'en dehors d'un Père Bellot ou d'un Diouloufet, il se trouve encore des hommes qui, pour leur plaisir personnel, tentent une création littéraire en occitan. Ils participeront ainsi aux futures tentatives de reprise de la langue écrite.

LE CHEF DE MUSIQUE MILITAIRE GÈLI BOREL

Parmi les créateurs qui n'ont pas renié leur culture, nous trouvons en Occitanie de nombreux musiciens dont les plus connus sont probablement Deodat de Séverac, Emanuèu Chabrier, Josèp Cantaloube et Dariús Milhaud. Mais il en est de moins prestigieux qui, de même que des artistes plasticiens et des écrivains, ont participé au mouvement de renaissance qui constitue une ouverture sur la musique contemporaine et non comme voudraient le faire croire certains réactionnaires proches du FN, un enfermement. Un exemple typique nous est fourni par Gèli Borel.

Celui-ci est né à Avignon le 13 janvier 1827, dans une famille modeste. Ce qui explique au moins partiellement le fait qu'il ait accompli une carrière militaire après avoir commencé des études musicales. Ces dernières lui ont permis de gravir les échelons de la hiérarchie et de devenir chef de musique militaire, dirigeant notamment celle du régiment 99^{ème} de ligne où il prit sa retraite. Il mourut à Aix-en-Provence où il s'était retiré, le 11 juin 1911, alors qu'il était dans ses 85 ans.

C'est dans ces fonctions de chef de musique que Gèli Borel a commencé à composer des musiques. Évidemment, comme tout Provençal de l'époque, il parle l'occitan, langue historique du pays qui bien que l'objet d'attaques de la part de la bourgeoisie et du pouvoir politique raciste, est encore partout employé. Ce précisément au moment où devant ces attaques, les éléments les plus conscients sont à réagir en faisant passer la langue dans l'écrit et dans la chanson. Avec bien deux possibilités, la première en prise avec la parole et la création populaires, la seconde qui tend à se rattacher à la bourgeoisie en pronant une position apolitique, c'est-à-dire favorable au pouvoir. En résumé, les trobaires opposés aux félibres alors qu'il aurait fallu mener une lutte commune incluant le populaire et la qualité. Le résultat à terme sera la défaite de la renaissance. Et la reprise d'un combat à la fois culturel et politique en liaison avec le social, dans les années 1960-70.

Il en résulte que Gèli Borel, en raison de son intégration ne pouvait que se situer du côté du *Félibrige*. Et les textes occitans qu'il a mis en musique proviennent essentiellement de félibres.

L'un de ces premiers textes est la chanson de Mariús Bourrelly, trobairaire converti au *Félibrige*, « Lei Francs Caminaires » (« Les Francs Marcheurs »), chant de route de cette société d'excursionnistes provençaux de même nom. À ce propos, je rappelle que le plaisir des excursions, parallèle d'ailleurs à celui de la sortie au cabanon, a toujours été très vive en Provence et en Languedoc : avis aux amis et complices du FN, se prétendant de gauche, qui assurent que ces pratiques sont récentes, ce qui leur permet de nier la spécificité occitane.

Un peu plus tard, en 1881, c'est une chanson de Loïs Astruc, également un félibre que j'ai présenté dans ces colonnes, qu'il illustre. En 1889, au moment où à Alès, se déroulent les fêtes destinées à marquer le centenaire de la naissance du célèbre écrivain occitan cévenol La Fare-Alais (avec 2 ans d'avance il est vrai !), il compose la musique de la cantate écrite par Albert Arnavielle et Alcidi Blavet.

Sa renommée de compositeur étant devenue évidente, Frederic Mistral a aussi recours à Gèli Borel. C'est ainsi qu'en 1897, le poète écrit « L'imne gregau » (« L'hymne grec »), lorsqu'éclate la guerre greco-turque, et il demande à Gèli Borel d'en composer la musique. Et en 1899, lors d'une représentation donnée le 7 janvier au Théâtre Municipal d'Aix-en-Provence, avec la cantate inédite de Mistral, « La Malhanenca » (« La Maillanaise »), c'est de nouveau à Gèli Borel qu'échoit la mission d'en faire la musique. Et comme il dirige la chorale *Leis Enfants de Provença* (*Les Enfants de Provence*), c'est cette dernière qui l'interprète.

En outre, il a été le compositeur de la musique de l'opérette « Lo vergier d'oliviers » (« Le verger d'oliviers »), de Mariús Bourrelly, également joué au Théâtre d'Aix en 1895. Et

aussi, auparavant, en 1885, du drame lyrique et fantastique «La benvenguda» («La bienvenue»), du félibre aixois Joan-Baptista Gaut. Sans oublier les airs de différentes chansons et cantates.

Il a par ailleurs écrit quelques poèmes et textes en prose dont la plupart ont été publiés par le journal catholique *Lo Gau (Le Coq)*, du père Xavier de Fourvières.

Ceux-ci comptent peu certes, auprès de cette œuvre musicale qui est relativement peu importante mais d'une qualité indéniable. En tout cas Gèli Borel montre comment le génie occitan a su participer à tous les domaines de la création culturelle.

LOÏS BORGHERO, OU LA LIAISON AVEC L'OCCITANISME

Parmi les troubaïres qui ne se rallièrent pas au Félibrige et qui poursuivirent une œuvre populaire indépendante, même si ce mouvement tenta de les récupérer, et se trouvèrent ensuite dans la mouvance occitaniste naissante, nous avons le tonnelier Loïs Borghero.

Celui-ci naquit à Marseille, dans les vieux quartiers détruits par les nazis, au 51 de la rue Négrel, et il mourut dans sa ville natale le 4 novembre 1930, à une époque justement, où sous l'impulsion de Jòrgi Reboul, de Valèri Bernard et d'Antòni Conio, s'installait l'occitanisme dans la cité phocéenne.

Son père était un matelot sarde, encore un immigré diront certains admirateurs du Front National, -eux-mêmes descendants d'immigrés !-, qui mourut alors qu'il était encore à l'école, et sa mère fut dans l'obligation de le mettre au travail car, bien qu'il fut enfant unique, son travail de couturière ne lui procurait pas des ressources suffisantes pour élever le jeune Loïs. Cependant, pour l'aider, l'un des ses beaux-frères qui était contremaître dans une fabrique d'huile confia l'enfant aux tonneliers de l'usine. C'est ainsi qu'il apprit ce métier qui était l'un des plus estimés à cette époque, les tonneliers appartenant à l'aristocratie ouvrière.

C'est d'ailleurs chez les tonneliers, qui disposaient d'un certain loisir leur permettant de développer plus facilement leur instruction, que l'on trouve de nombreux écrivains et artistes occitans comme Josèp Rimbaud (*La Marseillaise*, 7 avril 1997), Mariús Anglés (*L.M.*) ou Fèlix Galseran (*L.M.*). Et Loïs Borghero, qui avait l'amour de la poésie, suivit tout naturellement leurs traces.

Il a tout juste vingt ans lorsqu'il publie dans le journal d'Antida Boyer, le futur député socialiste, et de Pèire Mazière, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, ses premières galéjades et ses premiers poèmes, et il devient rapidement un collaborateur régulier de cette publication dont il fait désormais partie de la rédaction. En 1880, paraît « Lo premier bouquet » (« Le premier bouquet »), qui lui valut les félicitations de Mistral !

En 1882, il publie un poème, « Lei quatre sasons » (« Les quatre saisons »), et l'an d'après, un recueil de quatorze sonnets, « Lei campanetas » (« Les petites cloches »). A noter que l'une de ses premières chansons, « Viva la grilha » (« Vive la grille »), connut un très grand succès : elle était chanté dans toutes les parties de cabanon !

Sa réputation était assise, et Loïs Borghero collabore désormais à de nombreuses publications. De langue occitane, comme *La Sartan (La Poêle)*, de Pascau Cros qui débuta aussi dans *Lo Tròn de l'Èr*, *Lo Sant Joanenc (L'habitant de Saint Jean)*, *La Velhada (La Veillée)*, *L'Armanac Marselhés (L'Almanach Marseillais)*, etc... En occitan dans des revues de langue française, telles *La Provence pittoresque*, *La Provence à travers champs*, *La Cannebière*, *Le Tabarin*, et bien d'autres.

Loïs Borghero n'avait pas une formation classique et il en avait conscience. Aussi, il ne s'est jamais noyé dans le faux lyrisme qui emprunte ses thèmes et ses idées aux autres : il a toujours su rester lui-même, sachant que plus on monte, plus on risque de tomber de haut... surtout lorsque l'on ne sait pas monter ! Il s'inspire essentiellement de la gaîté amoureuse correspondant au fond de son caractère. Ce qui lui valut, dès la publication de l'un de ses premiers sonnets, « Margarida » (« Marguerite »), le pseudonyme de *Trobaire deis Amoretas (Poète des Amourettes)*, dont il signa diverses pièces, avec ceux de *Loïs lo Mut (Louis le Muet)* et *Lilí ben salat ben pebrat (Lili bien salé bien poivré)*.

En 1925, lors de la fondation de l'association occitaniste *Lo Calen de Marselha (La lampe à huile de Marseille)*, par Jòrgi Reboul et quelques autres jeunes Provençaux, il la rejoignit et collabora au bulletin qu'elle éditait. Il prolongea ainsi dans le temps cette veine populaire qui était la caractéristique non seulement de la population marseillaise, mais de l'ensemble des classes dominées occitanes : il réalisait en quelque sorte, la liaison entre un

passé où la langue résistait mais reculait inexorablement, et un avenir de reconquête.

LE PRÉCURSEUR FRANCÉS-PAU BOUILLON-LANDAIS

Avec Bouillon-Landais, nous avons à faire à un bourgeois qui devait toutefois travailler pour gagner sa vie. Et à un scientifique qui s'est montré, comme Victor Gelu, un précurseur dans la littérature occitane moderne.

Francés Pau Bouillon-Landais est né à Agde (Hérault), le 16 novembre 1798. Il était le fils de la demoiselle Francesa Bouillon, et l'enfant adoptif d'un capitaine commandant le fort Peccais, sur la côte languedocienne, le sieur Pau Landais, ce qui explique son double nom patronymique. Napoléon, afin de remercier le père adoptif des services rendus, accorda une bourse à l'enfant pour lui permettre d'étudier au Lycée de Marseille. Ses études finies, le jeune Francés Pau débuta comme géomètre attaché aux travaux du cadastre. Il passa ensuite aux Douanes où, à la fin de la Restauration, il était lieutenant, puis, à la chute des Bourbons, en 1830, il entra dans les services de la Mairie de Marseille où il occupa divers postes avant d'être chargé de la direction des Archives Municipales, fonction qu'il occupa jusqu'en 1860, date de sa mise à la retraite. Il meurt le 27 février 1873, dans son domicile du 7 de la rue des Héros, à Marseille.

En 1829, il fonde un journal, *Le Frondeur Marseillais*, qui n'eut que quelques mois d'existence. Il collabore à différentes publications et notamment au *Nouvelliste*, lié au maire, c'est-à-dire au pouvoir en place, et à la très sérieuse *Revue de Marseille*.

Historien, il a rassemblé une quantité importante de documents sur la Provence pour la période du XVII^e au XIX^e siècles. Il a aussi été un bibliophile réputé dont la collection de livres était impressionnante. Il s'est également occupé d'archéologie et il a été un philologue romaniste qui faisait autorité.

Cette dernière spécialisation explique son opposition irréductible au Félibrige lorsque naît cette association, en 1854, à une date précise qui est d'ailleurs inconnue, mais que l'on peut fixer dans le premier semestre de cette année-là. C'est qu'il est un scientifique et qu'il connaît parfaitement les problèmes orthographiques. Il ne peut donc qu'être heurté par la prétention absurde de réduire ceux-ci à des questions de phonétique (sous-entendu : de la langue française !) . Et comme il le fait remarquer dans la critique d'un ouvrage de Loïs de Lancel dont il partage les idées, « *L'écriture conforme à la parole introduirait nécessairement autant d'orthographe diverses qu'il y a de manières de prononcer* ». Cette vérité élémentaire constitue d'ailleurs la base des orthographes des langues modernes, qui sont toutes phonologiques.

Ces principes, il les applique empiriquement, car la phonologie n'a pas encore été inventée, aux textes occitans qu'il écrit. C'est que connaissant l'histoire de la langue, il a rédigé une grammaire et un vocabulaire malheureusement demeurés inédits.

On trouve un certain nombre de ses poèmes dans le journal de Desanat *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*. Et il a écrit un long poème en huit chants, « Choasa lei bas blus » (« Françoise les bas bleus »), d'une facture très réaliste, qui est lui aussi demeuré en partie inédit, mais dont certains morceaux ont plus tard été publiés dans le journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)* et l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, d'August Marin. Dans ce poème, il s'écarte du romantisme alors à la mode.

Surtout, Bouillon-Landais s'est montré un précurseur avec une sorte de conte, « Lo trauc dei mascas » (« Le trou des sorcières »), rédigé en prose. En effet, comme dans toute langue qui renaît littérairement, les vers étaient omniprésents en occitan. Et là, l'auteur emploie la prose, ce que fait à la même époque Victor Gelu, avec son roman « *Novè Granet* ». Et une prose de bonne qualité malgré l'absence totale de modèle ! Ce qui montre bien, et il l'écrit dans une note, elle aussi en occitan, qui précède le conte, combien il respecte sa langue.

En outre, nous avons dans ce conte une description fort intéressante du terroir marseillais, et en particulier du quartier de la Belle de Mai, alors rural. «Lo trauc dei mascas » a été tiré à part, mais a aussi été publié dans le journal *Lo Caçaire*.

Par sa haute tenue, l'œuvre de Bouillon-Landais est l'une de celles des trobaires de cette époque qui mériterait le plus de faire l'objet d'une réédition.

LE CHANOINE MARIÚS BOURGES DIT MARIÚS D'AURUOU

Parmi les personnages qui ont illustré la culture occitane, on trouve de nombreux bourgeois car cette classe sociale avait conservé l'occitan comme langue de communication et avait aussi acquis une certaine instruction. Les milieux populaires ne se sont vraiment imposés dans l'écriture qu'après la Révolution, avec le recul de l'analphabétisme. Toutefois, dans la bourgeoisie on trouvait fréquemment des personnes sorties du peuple qui avaient pu accomplir une promotion sociale en passant par l'état ecclésiastique. Une situation qui perdurera jusqu'en 1914, et plus tard dans certaines régions occitanes comme le Rouergue.

Le cas du chanoine Bourges constitue un exemple de cette bourgeoisie qui utilise l'occitan comme langue de l'Église et dans la création littéraire. Mariús Bourges est né à Trets (B-du-R), en 1842. Je ne sais rien de ses origines familiales, mais il est vraisemblable qu'il sorte d'une famille paysanne car à cette époque, Trets était encore un gros bourg rural. On le trouve curé du quartier français de Saint-Denis, dans l'île de la Réunion, et en 1897, il y porte un toast en occitan pour les 25 ans du sacerdoce de l'abbé Chambon qui devait être lui aussi un Occitan. Nommé aumonier des hôpitaux à Aix-en-Provence, il s'installe dans la capitale historique de la Provence où vivait une partie de sa famille. L'un de ses neveux, écrivain mineur occitan à ses heures, J. Bicheron, tenait d'ailleurs une pâtisserie à la place Saint-Honoré. Par ailleurs, le chanoine Bourges, qui ne doutait de rien, suite à la mort de l'archevêque d'Aix, monseigneur Gouthe-Soulard, à la fin de l'année 1900, fut candidat pour le siège archiépiscopal de la ville ! Il devait mourir à Aix le 8 janvier 1921.

Il semble que ce soit durant son séjour à la Réunion qu'il ait commencé à écrire en occitan car ses premiers textes publiés datent des années 1890. On les trouve dans le journal fondé par Frédéric Mistral, *L'Alhòli (L'Aïoli)*. Il collaborera également à diverses revues : *La Velhada (La Veillée)*, *l'Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, et surtout *Lo Gau (Le Coq)*, journal fondé par le moine prémontré Xavier de Fourvières, qui se consacrait à la promotion de l'occitan dans les milieux catholiques et qui organisa des concours de prédication en langue d'oc. Ce qui n'empêcha pas les écoles catholiques, imitant en cela l'école laïque bourgeoise de la République, de mettre l'occitan hors la loi et de le combattre par tous les moyens y compris l'organisation d'un système de mouchardage systématique. Il est d'ailleurs caractéristique que Mariús d'Auruou, pseudonyme qu'employa le chanoine Bourges pour signer tous ses écrits, n'ait jamais collaboré à *La Sartan (La Poêle)*, le journal du socialiste Pascau Cros, alors qu'il se voulait félibre d'inspiration populaire et qu'il n'utilisait que l'occitan marseillais.

Il n'a que peu produit dans le registre sérieux, se contentant de produire, outre quelques poèmes de circonstance, des textes plaisants, le plus souvent des pièces de théâtre dans lesquelles il évoque des thèmes plus ou moins légendaires et mytiques de l'histoire de Provence.

Ainsi, à côté de divers contes, il publie en 1896 une comédie en 3 actes, « L'avaràs » (« Le gros avare »), puis en 1903, alors qu'il est installé à Aix-en-Provence, une comédie historique en un acte, « Una passejada dau rèi Reinier l'òng dei barris as Ais » (« Une promenade du roi René le long des remparts à Aix »). L'année suivante, c'est un mystère en 5 actes et en vers portant sur la naissance du Christ, « Lei rèis magis » (« Les rois mages »). Entre temps, il a écrit la « Pastorale ou mystère de Bethléem sur la naissance du Christ », qui a connu un long succès dans les cercles catholiques d'Aix puisqu'elle y a été jouée jusqu'à la seconde guerre mondiale. Elle sera publiée en 1909. De plus, il a laissé diverses pièces qui sont demeurées inédites mais ont souvent été données sur les scènes aixoises où elles ont connu l'adhésion du public. La plupart de ces manuscrits sont conservés à la Bibliothèque Méjanès.

La langue de Mariús d'Auruou est excellente, demeurant populaire tout en ayant une bonne tenue, ce qui la rend très utilisable pour l'enseignement. Il n'en est évidemment pas de même pour le contenu, très conventionnel, ce qui se comprend, notre brave chanoine n'ayant rien d'un prêtre-ouvrier ! Mais cela ne doit pas nous faire oublier ses mérites dans une création qui s'adressait à un public bien ciblé et que celui-ci était prêt à recevoir.

LE FORÇAT DE LA RIME , MARIÚS BOURRELLY

Une justification de notre titre d'abord : c'est que Mariús Bourrelly a publié plus de 100.000 vers dans sa vie, outre une quantité au moins égale qui sont demeurés inédits et d'innombrables textes en prose. Aussi, Frederic Mistral l'appela-t-il un jour « Bourrelly-Atlas » !

Venons-en à sa biographie. Il naquit à Aix en Provence le 2 février 1820, d'un maître de poste de Pourcieux (Var), Josèp Ponç Bourrelly et de Ròsa Maria Petit, sa mère, de Meyreuil, près de Gardanne. D'abord commis en nouveautés à Marseille, il devient régisseur de l'*Alcazar* et du *Gymnase*, puis rédacteur-gérant de la revue « Troum-Al-Ca-Zar », administrateur du *Casino municipal* et entre finalement dans les chemins de fer où il est successivement employé à Toulon, Nîmes et Marseille. Il sera maire de Pourcieux où il avait conservé des attaches familiales et où il faisait de fréquents séjours. Il se retirera à Marseille, au numéro 7 de la rue Saint-Michel, dans le quartier de la Plaine. C'est là qu'il perdit subitement la vue. Victime peu après d'une première attaque, quelques mois plus tard, une seconde attaque lui sera fatale et il mourra le 12 mars 1896 à son domicile. Il est enterré à Pourcieux.

Très jeune, Mariús Bourrelly s'est intéressé à la littérature occitane. Il collabore notamment dès les années 1841-42, au journal de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), dans lequel il publie un poème qui connut une certaine célébrité, « La vida d'una gorrina » (« La vie d'une prostituée »). Il s'agit d'une œuvre réaliste, dans le style de cette école marseillaise qui présente la vie de la cité dans des aspects qui ne sont pas forcément idéalisés ! Toutefois, Mariús Bourrelly, qui appartient donc aux troubadours, s'en distingue par une tenue littéraire supérieure. Il maintient un niveau de langue haut et une certaine moralité. Disons qu'il se rapprocherait de Victor Gelu, avec bien sûr le génie en moins.

Tout au long de sa vie, Mariús Bourrelly ne cessera de produire. Aucun genre ne lui demeurera étranger. Ainsi, la chanson dont plusieurs connaîtront le succès sur les scènes de l'*Alcazar* et du *Casino* où le célèbre chanteur occitan Dàvid Gaitte les interprètera.

Le théâtre aussi, avec une vingtaine de pièces, certaines imprimées et jouées, d'autres demeurées inédites. Plusieurs opéras, dont l'un, « Lo vergier d'oliviers » (« Le verger d'oliviers »), fut joué à diverses reprises ; la musique en était de Gèli Borel qui était chef de musique au 99^e régiment de ligne.

Ceci sans oublier les recueils de vers et les très nombreux poèmes éparpillés dans des publications de langue occitane ou française... sans préjudice des textes en français !

Troubadour dans ses débuts, Mariús Bourrelly opéra ensuite un glissement vers le Félibrige. C'est ainsi qu'il navigue entre les deux mouvements lors de sa collaboration au journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhaire* (*Le Ramasseur*), devenu *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*). Dans cette publication, il attaque les troubadours en publiant des vers sous le pseudonyme « Lo Felibre de la Cauçana » (« Le Félibre du Licou »), et fait lui-même la réponse sous divers autres pseudonymes ! Exemple de mystification littéraire.

Toujours est-il qu'à la disparition du *Caçaire*, en 1864, il passe dans le Félibrige avec armes et bagages. En 1878, devenu vice-syndic de la Maintenance de Provence, il soutient la fraction cléricale et légitimiste du Félibrige menée par Roumanille, dans son attaque contre le grand poète Teodòr Aubanel (*La Marseillaise*, 21 novembre 1999). Ce qui est d'ailleurs assez curieux car Bourrelly est républicain et il publie dans le journal socialiste *La Jeune République* plusieurs sonnets, dont l'un, « Clovis Hugues » est la marque d'un certain engagement. Contradictions des hommes !

Si la poésie de Mariús Bourrelly est loin d'être parfaite, elle présente de l'intérêt car

elle comporte un souffle populaire qui fait généralement défaut aux félibres auxquels il s'est rallié. Cela vient évidemment de sa situation intermédiaire entre ces derniers et ses rapports avec les troubaires qu'il n'a jamais pu complètement gommer.

Sa langue est très pure, conservant les occitanismes et évitant les francismes dans la mesure où existent des équivalents encore vivants. En cela, il se rapproche de Gelu et des meilleurs troubaires et il constitue un élément original et assez exceptionnel de cette association.

Nous ne saurions trop recommander la lecture de Mariús Bourrelly dont les textes demeurent un modèle de bien dire populaire. Une réédition de ses meilleures productions serait d'une grande utilité pour un enseignement de qualité de notre langue.

LE TROBAIRE LÉGITIMISTE VICTOR BOURRELLY

Je vous ai déjà présenté ici un trobairaire célèbre, Mariús Bourrelly, surnommé par Mistral Bourrelly-Atlas en raison de la quantité impressionnante de vers (plus de cent mille !), certains étant d'ailleurs excellents, qu'il avait alignés et ce sans compter la prose ! Mais, bien que Mariús Bourrelly ait ouvert par un poème le livre de son homonyme, Victor Bourrelly, les deux hommes n'étaient pas parents.

Victor Bourrelly donc, est né à Meyreuil, près d'Aix-en-Provence, le 9 décembre 1809. Issu d'une famille bourgeoise, il avait étudié à Gardanne et à Aix pour devenir prêtre. Mais, vers l'âge de 18 ans, il renonce au sacerdoce car il ne se sent pas la vocation et devient clerc de notaire, puis maître d'école durant 20 ans à Rousset, entre Aix et Saint-Maximin, dans la vallée de l'Arc. Il sera ensuite receveur-buraliste et il meurt dans ce village le 18 septembre 1876. Son origine familiale et son intégration dans un milieu clérical qui soutient le pouvoir traditionaliste, ont fait de lui un personnage à la fois très religieux et opposé à tout progrès social, fermé à toute idée progressiste. Mais cela ne doit pas nous faire négliger l'écrivain occitan qui est estimable.

C'est seulement à partir de 1867, que Victor Bourrelly, qui a pris pour pseudonyme « Jan de la Valada » (« Jean de la Vallée »), commence à écrire en occitan. En tout cas, c'est de cette année-là que sont datés ses premiers textes connus, ce qui bien sûr, ne veut pas dire qu'il ne se soit pas essayé antérieurement, de façon occasionnelle, à la création provençale.

Mais, il publie peu, se contentant de conserver ses écrits dans un tiroir. C'est sous l'influence de Francés Vidal, félibre tambourinaire et qui était alors directeur de l'imprimerie Remondet-Aubin, à Aix, que Victor Bourrelly qui jusqu'alors rimait en français, passa à l'occitan. Il participa à des concours littéraires.

Ainsi, on trouve l'un de ses poèmes dans l'*Armanac dei Sonetaires (Almanach des Sonnetistes)*, et aussi dans « Lo libre de Nòstra-Dama-de-Provença » (« Le livre de Notre-Dame-de-Provence »), qui rassemble les œuvres présentées lors des fêtes religieuses et littéraires qui se déroulèrent à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence, alors Basses-Alpes), du 11 au 14 septembre 1875. Victor Bourrelly y obtient une mention « honorable » pour un poème sur la vierge.

Mais, c'est en 1877, l'année suivant sa mort, que son neveu qu'il a élevé, Anfós Gibert, publie avec l'aide de Mariús Bourrelly, l'œuvre postume complète de Victor Bourrelly sous le titre « Jan de la Valada, recueh de poesias mescladas de pròsas » (« Jean de la Vallée, recueil de poésies mêlées de proses »).

Le contenu en est traditionnel. Mais on notera avec intérêt la présence de longs morceaux en prose, ce qui à l'époque n'est pas encore très fréquent, l'occitan demeurant confiné dans des genres qui, paraît-il, lui conviendraient mieux ! La vocation quoi, comme disent les idéalistes ! Ou, pourquoi pas, comme ajoutent les nationalistes, le déterminisme géographique ! Ce qui laisse plutôt perplexé.

Ainsi, il développe toute son idéologie réactionnaire. Avec parfois des contradictions plaisantes pour ne pas dire plus. En effet, il se dit patriote, et lui qui est fervent catholique, n'hésite pas à parler de revanche et de guerre future. Ce dans le cadre de la guerre de 1870. Mais, évidemment, il s'agit d'une pratique commune dans la mesure où la religion demeure, ou demeurerait, inséparable du pouvoir. Et dans une pièce, « Satan o lo progrès dau mau » (« Satan ou le progrès du mal »), sont mis pêle-mêle en accusation, Calvin, Luther, Voltaire, Littré et même les membres de l'*Académie Française* que l'on peut pourtant pas qualifier de révolutionnaires ! Et le poème « L'Exilhat » (« L'Exilé »), écrit en 1873, est un appel au comte de Chambord, prétendant au trône, pour venir sauver la France du régime des partis (déjà !).

Mais apparaissent parfois aussi des idées plus modernes car on n'échappe pas à la vie. Ainsi l'écologie, avec la pièce « Respèct ais aucelons » (« Respect aux petits oiseaux »). Sans parler de poèmes plus personnels dont l'intérêt réside surtout dans le vocabulaire employé. Car Victor Bourrely écrit un occitan d'une très bonne qualité, et c'est cela je crois, que finalement on retiendra d'une œuvre peu originale.

ANDRIEU JAUME BOUSSAC, DRAMATURGE ET ROMANCIER

L'un des moyens d'avoir une présence sociale de la langue occitane (et des autres langues de France !) malgré les mesures racistes prises par les gouvernements réactionnaires qui, en dehors de quelques courtes périodes, se sont succédés en France, réside dans la chanson, le théâtre et plus largement l'audiovisuel.

Avec Andrieu Jaume Boussac, nous avons l'un des hommes qui a le plus œuvré pour un théâtre populaire de qualité. Il est né à Albi (Tarn), le 17 mars 1889, dans une famille de la bourgeoisie. Son père, Camil Jaume Boussac, était un médecin très connu et apprécié, et sa mère, Anna Maria Francesa de Berne-Lagarde, était propriétaire du domaine du Capítol, à une dizaine kilomètres d'Albi. Très jeune fasciné par le théâtre, et après le baccalauréat, admis à la Faculté de Droit de Toulouse, il en profite pour fréquenter le Conservatoire de cette ville, puis celui de Paris où il continue ses études. La mise en scène l'intéressait plus que l'interprétation, et de 1912 à 1914, il deviendra l'un des disciples et amis de Jacques Copeau qui mettait alors en œuvre une technique révolutionnaire. Mobilisé en 1914, il servira au Théâtre aux Armées. Après la guerre, il jouera durant une trentaine de mois avec la troupe de Nadra-Espy tous les rôles du répertoire classique. Il se marie en 1922 et revient à Albi ; il s'installe de nouveau dans le domaine familial du Capítol en 1927. C'est à cette époque, et peut-être l'année du centenaire de la naissance de Frederic Mistral, en 1930, qu'il vient à la langue occitane. Dans sa famille bourgeoise, on avait abandonné la langue d'oc depuis plusieurs décennies. Andrieu Boussac en connaissait seulement les rudiments appris au contact des paysans du domaine. Il décida donc de l'étudier, les exercices pratiques étant aisés auprès du milieu populaire avec lequel il était en contact. Ce choix linguistique sera définitif, et il put l'exercer d'autant plus facilement que la propriété étant en fermage et son épouse s'occupant de l'élevage avicole, le libérait de tout souci matériel. En 1945, il fut chargé de l'émission occitane du poste de radio Toulouse-Pyrénées. Il devait mourir à Albi le 15 décembre 1964.

C'est donc à partir de 1930 qu'il commença à écrire en occitan. Bien entendu pour le théâtre, et comme de juste, des comédies. Parmi celles-ci, l'une d'entre elle connut un succès important, « La femna muda » (« La femme muette »), qui en une dizaine d'années fut présentée plus de 1500 fois ! Cette pièce figura notamment au répertoire du *Calen de Marselha*, et elle a été jouée jusqu'à ces dernières années. En 1943 paraîtront ses « Comèdias del País d'Òc » (« Comédies du Pays d'Oc »), pièces alertes très bien construites.

Mais, Andrieu Boussac avait l'ambition de créer un théâtre occitan certes populaire, mais qui s'élève au niveau du théâtre universel. Et, après ses comédies, très travaillées, il donnera des drames, dont l'un, en 1946, « Lo discípol inchalhent » (« Le disciple nonchalant ») est un essai volontairement bourgeois et intellectuel.

Par ailleurs, à Radio Toulouse-Pyrénées, il a inauguré en 1945 les émissions radiophoniques de *l'Institut d'Estudis Occitans*, et réalisé entre cette date et 1964, plus de 1000 émissions de ses « Besucarietas lengadocianas » (« Futilités languedociennes ») ; celles-ci qui touchaient des millions d'auditeurs, étaient hebdomadaires et duraient 40 minutes avant d'être réduite par la direction parisienne à 15 minutes et diffusées seulement toutes les deux semaines. On voit que rien n'a changé pour ce qui est du racisme ! Il produisit sa dernière émission avant son entrée en clinique où la mort l'attendait...

Mais, par ailleurs, Andrieu Boussac a écrit un roman, « La fabrica » (« La fabrique »). Le coup d'état fasciste de Franco en Espagne, en empêcha la publication que devait réaliser la Generalitat de Catalunya. Finalement, ce roman ne parut qu'en 1971.

Membre dès les années 30 de la *Societat d'Estudis Occitans* (*Société d'Études Occitanes*), il fut aussi félibre et en 1940, coopté majoral du Félibrige. Homme d'action,

durant la guerre, il dirigea le mensuel *Tèrra d'Òc* (*Terre d'Oc*), qui avait pris la suite de la publication de Carles Camproux, *Occitania* (*Occitanie*).

Andireu Jaume Boussac est l'exemple d'un homme qui par son travail et sa conviction, a reconquis sa langue et lui a donné un rayonnement public. Il a réalisé une œuvre exemplaire par sa conception d'un théâtre occitan de haute qualité et d'une radio respectant les auditeurs. Il a cherché de se faire comprendre par tous grâce à un vocabulaire à la fois savoureux et général, avec une diction impeccable et une prononciation de l'occitan qui en faisait une langue de culture pour une large communauté, « deis Aups ai Pirinèus » (« des Alpes aux Pyrénées ») suivant la formule de Mistral. Pour faire court : un exemple à suivre !

UN BOURGEOIS PATRIOTE : CASIMER BOUSQUET

Au milieu du XIX^e siècle, l'occitan demeure la langue normale et totalement socialisée de l'Occitanie et donc de Marseille. La plupart des membres de la bourgeoisie moyenne et haute passent évidemment au français, langue de la classe nationale dominante et abandonnent leur langue historique. Cependant, certains d'entre eux, tout en employant le français dans leurs travaux, ce qu'ils ne peuvent éviter, utilisent l'occitan pour la création littéraire. C'est le cas, entre autres, de Casimer Bousquet.

Celui-ci est né à Marseille en 1820. Propriétaire, il a consacré ses nombreux loisirs, non à ne rien faire, mais à s'occuper de travaux scientifiques et de littérature. Archéologue, historien, statisticien (il était membre de la *Société de Statistiques de Marseille*), juriste, il a collaboré à pratiquement tous les nombreux journaux de sa ville natale quelles qu'en soient les tendances politiques, ce qui était possible en raison des thèmes qu'il abordait. C'est ainsi que l'on trouve sa signature aussi bien dans la légitimiste *Gazette du Midi*, que dans le libéral *Sémaphore*, ou le républicain *Peuple Souverain*, liste qui n'est pas limitative ! Il sera aussi membre de *l'Athénée Ouvrier*, association modérée destinée à développer l'instruction dans la classe ouvrière. En 1848, il est membre de la 1^{ère} Commission Municipale créée lors de la Révolution de février. Politiquement, il est en tout cas opposé à Louis-Philippe, et il se ralliera facilement à l'Empire, comme la majorité des possédants. Il meurt à 42 ans seulement, le 2 mars 1862, à la suite d'une fluxion de poitrine.

Parmi les nombreuses études en français qu'il a écrites, la plus remarquable est celle traitant de la vieille Major, qu'il rédigea au moment où ce magnifique bâtiment, chef-d'œuvre d'art roman, fut partiellement livré à la pioche des démolisseurs pour y construire à la place le pastiche de style néo-byzantin qui est l'actuelle cathédrale de Marseille !

Mais, à côté de ces études, Casimer Bousquet s'est montré un excellent écrivain occitan. Il utilise une langue très pure dans ses poèmes ou plus exactement les textes rimés qu'il a rédigés. Car on ne peut dire qu'il soit véritablement un poète : il est un troubadour comme bien d'autres ! Mais, avec le souci de la dignité de sa langue, ce qui se sent dans le vocabulaire. Quant à l'inspiration, elle est celle, romantique, de son époque, bucolique souvent, et déjà écologique.

C'est ainsi qu'il a publié des textes en occitan dans le journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaise)*, et dans diverses revues dont *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*, de Joan Baptista Gaut.

Car, il a participé aux deux *Romavatges dei Trobaires (Rencontre des Poètes)*, d'Arles, en 1852, et d'Aix, en 1853, dont les organisateurs sont respectivement Roumanille et Joan Baptista Gaut.

Ce sont ces deux congrès qui fonderont véritablement la renaissance littéraire occitane, et non le Félibrige qui constituera lui un repliement basé sur le principe de la bande à part, et une régression culturelle en raison de l'orthographe adoptée, alors que contradictoirement, il s'est voulu plus tard panoccitan.

Casimer Bousquet est l'exemple de ces érudits patriotes qui ont cherché une ouverture, difficile certes, mais possible, pour la culture occitane. Il montre les possibilités qui auraient été offertes avec une bourgeoisie qui aurait pris en charge la culture du pays.

ANTIDA BOYER, LE DÉPUTÉ SOCIALISTE TROBAIRE

Avec Antida Boyer, nous nous trouvons devant l'un de ces hommes qui toute leur vie ont mené la lutte pour la justice sociale et la défense du pays, de sa culture, de sa langue.

Antòni Joan Baptista Boyer est né à Aubagne (B-du-R), le 26 octobre 1850, dans une vieille famille d'ouvriers potiers. Dès l'âge de 8 ans, il travaille dans une fabrique. Mais, il est remarqué par le curé d'Aubagne en raison de son intelligence et il suit les cours de l'école paroissiale, puis entre au séminaire où il fait preuve d'un scepticisme farouche. Lorsque son père meurt, il abandonne le séminaire et travaille aux chemins de fer du PLM. Il les quitte et entre ensuite aux chantiers navals de La Ciotat, puis dans une huilerie marseillaise. 1870 est une année décisive. En effet, d'une part il commence à s'intéresser à la politique, et d'autre part son goût pour la littérature le pousse à étudier sa langue maternelle, l'occitan, activités qu'il ne séparera plus dans sa vie.

À noter que c'est le scepticisme d'Antòni Boyer qui, au témoignage de son petit-fils, également prénommé Antida, que j'ai interviewé en 1965, qui le poussa à prendre de pseudonyme « Antida ». Celui-ci viendrait de « anti deus », « anti Dieu » !

Il semble qu'il ait participé à la Commune de Marseille et après son écrasement, il soutient à fond les républicains. Durant 14 ans il sera délégué de presque tous les comités ouvriers de la région marseillaise. En 1879, il est délégué au congrès historique de Marseille et il travaille à l'élaboration du programme du Parti Socialiste. L'an d'après, il est au congrès du Havre où il soutient une motion tendant à repousser toute alliance avec les partis bourgeois.

C'est en 1884 qu'il est élu conseiller municipal du quartier de la Belle-de-Mai. En octobre 1885, aux élections législatives, il est élu député de la 5^{ème} circonscription de Marseille. Et c'est Antida Boyer qui, à la Chambre des Députés, est à l'origine de la création du groupe ouvrier de celle-ci. Ils étaient cinq : Antida Boyer bien entendu, Baly, Planteau, Clovis Hugues et Camélinat, (mort en 1932, et que l'on appelait le « derniers des Communards »). On les désignait « les quatre » ! En effet, lorsque l'un d'entre eux prenait la parole, les autres applaudissaient à tout rompre !

Élu maire d'Aubagne en 1889, Antida Boyer sera successivement réélu député en 1889, 1893, 1902 et 1906. En 1909, il abandonne son siège pour passer au Sénat. Trahi par l'opportuniste Fernand Bouisson, il est battu aux élections de 1912 et 1914. Il se retire alors de la politique et meurt à l'Hôtel-Dieu de Marseille, le 24 juillet 1918, victime d'une crise d'urémie.

Homme intègre, socialiste convaincu, Antida Boyer a, outre des interventions diverses pour défendre par exemple les mineurs de La Sala (Decazeville), ou pour attaquer ceux qui ont trempé dans le scandale de Panama, soutenu des projets relatifs aux garanties sociales de travailleurs contre le chômage, la maladie, la vieillesse. Se souvenant de l'expérience de la Commune, il est fédéraliste, et dans ses professions de foi il se présente comme « trobaire député fédéraliste ».

Ce qui nous amène à son activité que je qualifierai d'occitaniste car elle est inséparable de sa position politique. Lors de son séjour au séminaire, Antida Boyer avait eu pour compagnon de classe Père Mazière que j'ai déjà présenté ici, et qui comme lui, avait l'amour de sa langue et de sa culture occitanes. La différence étant qu'alors que Père Mazière devait demeurer toute sa vie un croyant convaincu assez traditionnaliste, Antida Boyer devint un révolutionnaire athée.

Toujours est-il qu'en 1877, tous deux créèrent le journal occitan marseillais *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), dont la publication devait se poursuivre jusqu'en 1882. Dans ce journal, les deux hommes publièrent de nombreux poèmes et articles et se montrèrent des

ennemis acharnés du *Félibrige*. Il furent contre ce mouvement, les porte-parole de Victor Gelu avec qui ils entretenaient des relations étroites comme le prouve l'étude de la correspondance de ce dernier.

Bien que de plus en plus accaparé par ses activités politiques, Antida Boyer poursuivit sa collaboration au *Tròn de l'Èr* jusqu'à sa disparition et écrivit ensuite dans les diverses publications occitanes. Notamment *La Sartan (La Poêle)*, de son compagnon et ami de combat socialiste Pascau Cros, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, plus modéré, *La Velhada (La Veillée)*, de Pèire Mazière, et divers almanachs populaires.

Par contre, il refusa constamment malgré les avances qui lui furent faites de collaborer avec le *Félibrige*. Et lorsqu'en 1906, Antòni Conio, au nom de cette association lui demanda sa participation aux cérémonies qu'elle organisait pour le centenaire de la naissance de Victor Gelu, il refusa dans une lettre cinglante. Mais durant son mandat, il effectua diverses interventions en faveur de l'occitan.

Les écrits provençaux d'Antida Boyer ne sont pas d'une qualité supérieure, mais cela se comprend lorsque l'on voit son intense activité journalistique : tant en français qu'en occitan, il a rédigé des milliers d'articles sur tous les sujets. Antida Boyer constitue un exemple dont devraient s'inspirer les hommes politiques progressistes d'ici car il a su lier le social à la culture du pays.

L'IMPRIMEUR JULIAN BRABO

Les Cévennes, et plus particulièrement la région d'Alès, ont contribué à la renaissance littéraire occitane avec de nombreux créateurs. Le plus célèbre au siècle passé, a été le marquis de la Fare-Alais que j'ai déjà présenté dans ces colonnes. Mais, il y en a bien d'autres qui aujourd'hui illustrent notre culture.

Ce n'est cependant pas de ceux-ci que je vais présenter, une étude critique de l'œuvre demeurant difficile en l'absence d'un recul suffisant, mais d'un auteur qui à Alès, a fortement contribué à la défense de l'occitan : Julian Brabo. Celui-ci est au hameau de La Vabreille, commune de Saint-Martin-de-Valgargues (Gard), tout près précisément du château de Lacoste où est né et a vécu le marquis de la Fare-Alais. Il était le fils d'un cheminot originaire de Lozère qui était venu travailler à Alès ; ce dernier s'était d'abord mis en gage à La Vabreille comme berger avant de devenir valet de ferme puis, pour gagner un meilleur salaire il était allé travailler au puddlage aux Forges et Chantiers de Tamaris. C'était un travail de galérien et dès qu'il en eut l'occasion, il entra comme poseur de rail auxiliaire à la compagnie du PLM. Le jeune Julian donc, dont la mère venait elle de Maletaverne, fit un apprentissage de typographe dans une imprimerie de Montpellier, ce qui lui permit d'accéder à cette sorte d'aristocratie ouvrière que constituait alors ce corps de métier. Plus tard, il revint à Alès où il travailla comme typographe avant d'ouvrir une imprimerie au numéro 12 de la rue Saint-Vincent. Il mourut à Alès le 31 janvier 1938.

Il s'intéresse très tôt à la création en occitan qui est sa langue maternelle. Il rejoint le *Félibrige* alors très actif en Cévennes et participe à son activité. C'est toutefois à l'aube du XX^{ème} siècle qu'il commence à produire une œuvre littéraire parallèlement à son engagement purement culturel. Il est en effet le créateur de plusieurs journaux rédigés en français qui font une part à l'occitan : *Le Tourbillon*, *La Lorgnette Alésienne*, *Le Pays Cévenol*. Et surtout *Cacaracà (Cocorico)*, journal entièrement en occitan, trimestriel à l'origine, puis devenu mensuel, qui paraîtra de 1914 à 1933.

Très actif, il reconstitue en 1923 l'*Escòla de la Tabò (École de la Tabò)*, dont il est le président ; « tabò » est une sorte de cri de guerre utilisé par les écoliers dans la région d'Alès lorsqu'ils se battent à coups de pierres. Il s'agissait d'une association félibréenne qui, après une période d'intense activité, était tombée en sommeil. L'année suivante, il crée un carnaval très apprécié dans lequel seront jouées plusieurs de ses pièces. Naturellement, le *Félibrige* ne pouvait négliger un homme aussi actif, et il est coopté en 1931 comme majoral.

C'est qu'à côté de cela, Julian Brabo était un écrivain non dénué de talent. Il signait généralement ses écrits sous le pseudonyme de « Jan Castanha », ce qui évidemment est en parfaite harmonie avec ces Cévennes où la « castanha » constitue une sorte d'institution.

Rimeur plus que poète, il a cependant composé un certain nombre de poésies d'inspiration généralement félibréenne qui ne sont pas très originales. Mais il est bien plus intéressant dans son œuvre théâtrale et notamment par les drames « Margal » (1922) et « Simon lo minur » (« Simon le mineur »)(1926), et surtout par son théâtre carnavalesque : toutes ces productions seront présentées avec succès dans la région alésienne.

Par ailleurs, il a publié divers romans ce qui, jusqu'aux années 1940, était assez rare dans la littérature occitane, et dont le plus réussi est « E zo ! Tabò ! » (« Et, zou ! Tabò ! »). Ceci sans oublier une pastorale, des contes et diverses études.

Ces œuvres sont valables, mais leur conception demeure locale ce qui nuit évidemment à leur diffusion. Il reste que Julian Brabo a été, et de loin, l'un des meilleurs auteurs cévenols de son époque, ce tant en occitan qu'en français.

LA POÉTESSE ALEXANDRINA BRÉMOND

Cette année 1998, on célèbre le centenaire de la disparition d'une excellente poétesse occitane, Alexandrina Brémond. Cela est d'autant plus intéressant que, de même qu'en français d'ailleurs, et ce jusqu'à une époque récente, la création littéraire est demeurée une spécialité masculine, ce qui n'a rien à voir avec une prétendue supériorité du sexe dit fort, mais plutôt à des contingences socio-économiques et à leurs implications politiques.

Heureusement que cela évolue dans le bon sens malgré la résistance des « bofs » qui s'est récemment encore manifestée par les grossièretés de certains réactionnaires contre la ministre de l'Environnement à propos du vote honteux de certains députés de droite sur la « chasse » (lire « massacre ») aux oiseaux migrateurs. Elisabet, dite Alexandrina Brémond donc, est née à Tarascon (B-du-R), le 23 octobre 1858. Elle est issue d'une famille de gros fermiers du Trébon, près d'Arles, qui s'établirent un peu plus tard au mas de Darbousille, entre Montmajour et Fontvieille.

En 1882, elle avait réuni dans une plaquette, « Lei blavets de Montmajour » (« Les bleuets de Montmajour »), une dizaine de poèmes qu'elle avait soumis à Mistral en lui demandant d'être sévère. Celui-ci lui proposa des corrections et lui suggéra le titre de la plaquette qui parut l'année suivante.

Et c'est également Mistral qui, en 1885, lui fit connaître Josèp Gautier, né à Tarascon en 1858, avocat à Marseille, auteur de vers français et occitans, et qui sera directeur de plusieurs journaux littéraires dont *La Cornemuse*. Mais le mariage ne fut pas heureux et Alexandrina devait se séparer de son mari. Elle dut aussi assister au divorce de ses parents, se débattre après sa séparation dans des difficultés financières que Mistral s'efforça d'atténuer en la chargeant d'établir contre rétribution la table du journal *L'Alhòli (L'Aïoli)*, perdre l'un de ses enfants et elle mourut prématurément, au mas de Darbousille, le 22 juin 1898, alors qu'elle n'avait pas atteint 40 ans.

Encouragée par sa première plaquette qui avait obtenu un bon succès, elle continua à écrire, et en 1885, elle obtint le grand prix de poésie des Jeux Floraux Septennaires du *Félibrige*, à Hyères. Elle publie deux nouveaux recueils de vers, l'un en 1887, « Lei velas blancas » (« Les voiles blanches »), l'autre en 1891, « Bruch de canèus » (« Bruit de roseaux »), ce dernier préfacé par Mistral. Un troisième recueil sera publié après sa mort, en 1908, « Lo debanaire florit » (« Le dévidoir fleuri »). Et elle a laissé un drame inédit en 5 actes, « Anem agantar la luna » (« Allons attraper la lune ») ainsi qu'un recueil de sonnets.

En outre, elle a collaboré à de nombreuses publications, en particulier à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, à *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, à *L'Alhòli*, à *La Revue Félibréenne*.

Alexandrina Brémond est toujours demeurée liée au *Félibrige*. D'ailleurs elle était connue sous le pseudonyme de « Bremonda de Tarascon » ou de « la Felibressa Bremonda ». Ce qui est normal étant donné le milieu dans lequel elle évoluait et les relations qu'elle entretenait avec Mistral qui l'avait encouragée à écrire.

À l'époque, Alexandrina Brémond a été considérée comme la meilleure poétesse occitane de sa génération. Cela correspond pour partie à la réalité. En effet, on trouve dans ses vers de belles peintures de la nuit et des notations émouvantes d'angoisses simples en rapport avec ses sentiments et sa vie affective. On pourra pourtant regretter trop de verbalisme et de rhétorique, mais cela est compensé par une belle richesse de la langue employée. Il serait bon qu'à l'occasion de ce centenaire soient publiés tant le recueil de sonnets que le drame de sa composition qui sont demeurés inédits.

L'INSPECTEUR PRIMAIRE ESTÈVE BRÉMOND

La Troisième République, de même que les régimes qui l'ont précédée après 1794, voulait utiliser le peuple dans l'intérêt de la classe devenue dominante, la bourgeoisie. Mais, d'une part le désir d'instruction du peuple était devenu une revendication de base, et d'autre part il était nécessaire d'avoir un peuple tenu bien en mains et « patriote », donc utilisable pour la colonisation et la lutte contre les autres états capitalistes. Un organisme adapté était donc devenu nécessaire. C'est tout le rôle de l'instruction publique laïque et obligatoire instituée par Jules Ferry, l'anti-communard et futur « Tonkinois ». Mesure contradictoire, à la fois démocratique et asservissante.

On comprend dans ces conditions la lutte à mort menée par l'école laïque bourgeoise contre ce que les futurs fascistes appelleront « les patois », qui constituait une entrave à un marché libre et ouvert, et aussi aux idées impérialistes. Il en résulta que trompés, la plupart des enseignants acceptèrent le génocide culturel conçu par la bourgeoisie et qu'ils persécutèrent les enfants qui parlaient occitan ou des langues différentes du français. Cependant, certains furent là pour sauver l'honneur de la France : un peu comme en 1940, quelques hommes courageux osèrent refuser le nazisme. Parmi ces enseignants on trouve l'inspecteur primaire Estève Brémond.

Né en 1871 à Grambois, village du Lubéron (Vaucluse), enfant, il étudia d'abord chez les frères de la Tour-d'Aigues (Vaucluse), où il fut pensionnaire, puis de 1887 à 1890, à Aix, à l'École Normale. Nommé instituteur dans cette ville, il exerça son métier à l'école communale de la rue Dupenier, suivant en même temps les cours de la Faculté, ce qui lui permit d'être nommé inspecteur primaire en 1903. Envoyé d'abord à Forcalquier (Basses-Alpes, futures Alpes-de-Haute-Provence), il alla ensuite à Alès, dans le Gard, où il demeura plus de 20 ans. À l'heure de la retraite, en 1927, il revint à Aix où il s'installa, avec son épouse, une Bourguignonne qui avait appris l'occitan et le maniait fort bien, dans une villa de la rue Laucien-Gautier. Là, il avait monté une très belle bibliothèque qui lui permettait de poursuivre ses recherches historiques et linguistiques. Il devait mourir à Aix, le 14 octobre 1935, à la suite d'une courte maladie.

Il s'intéresse très tôt à l'occitan qui est sa langue maternelle, le français n'étant pour lui qu'une langue apprise. Il a écrit de très nombreux poèmes ainsi que des articles et des textes en prose. Ils ont paru surtout dans diverses revues félibréennes car il était membre du *Félibrige*. On les trouve notamment dans les revues *Provença (Provence)*, *Calendau (Calendal)*, de Montpellier, *La Pinhata (La Marmite de Terre)*, de Toulon, *Cacaracà*, d'Alès, et aussi dans la seconde série de l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* sans oublier l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. Par ailleurs, il collabora au journal d'Aix, *Le National*.

C'est en 1914 qu'il publia son recueil de sonnets « Glenas sestianas » (« Glanes aixoises »), avec une préface de Frédéric Mistral. Dans des vers excellents, il évoque le passé d'Aix depuis l'époque romaine jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Cet ouvrage, accompagné de nombreuses notes, est très intéressant car il présente divers aspects peu connus de l'ancienne capitale de la Provence. Il avait aussi rédigé pour ses intimes un petit ouvrage, « Lei fònts de Grambois » (« Les sources de Grambois »), où il présente l'histoire de son village natal.

On notera qu'il signait généralement ses textes sous le pseudonyme de « Josèp de Fònt-Vierana », la Fònt Vierana étant une source de Grambois.

À côté de son œuvre littéraire, qui si elle n'est pas très originale, demeure de qualité étant donné la recherche qu'il mettait à la composer, l'un des premiers dans l'enseignement public, il s'est occupé de l'enseignement de l'occitan à l'école. Il y a consacré de nombreux articles qui font de lui un précurseur.

Enfin, en ce qui concerne les recherches sur le travail, il s'est intéressé à l'élevage des « manhans », (vers à soie), et à l'industrie de la soie dont il a réuni les noms occitans des techniques, des outils et des maladies.

Le nom d'Estève Brémond mérite une place de choix dans notre culture avant la dernière guerre, et il est dommage qu'il soit aujourd'hui pratiquement oublié. Une étude sur ses articles et quelques-un de ses poèmes serait la bienvenue.

L'EMPLOYÉ DES POSTES OCTAVIAN BRINGUIER

Le bas Languedoc a été l'une des régions, avec la basse Provence, dans laquelle s'est d'abord éveillée la renaissance littéraire occitane du XIX^{ème} siècle. Cela est dû aux conditions économique-sociales qui y régnaient et favorisaient une telle renaissance. C'est à Montpellier notamment que sera créée la *Société pour l'Étude des Langues Romanes* qui devait avoir une grande importance pour l'avenir de notre culture et dont l'un des fondateurs est Octavian Bringuier.

Ce dernier est né dans cette ville le 21 janvier 1829, dans une famille de la petite bourgeoisie. Il accomplit de bonnes études classiques et lorsqu'elles sont achevées, il s'engage à l'âge de 18 ans dans un régiment en garnison à Montpellier. Il est ensuite envoyé à Lille, puis il sert comme sous-officier en Algérie. Mais le goût pour le métier des armes dut lui passer car en 1854 il ne renouvelle pas son engagement et il quitte l'armée. En 1857, il entre dans l'administration des Postes. Il est nommé à Arles où il entre en relation avec des félibres provençaux. Il est ensuite successivement muté à Marseille, puis Avignon en 1859, Nîmes l'année suivante, et en 1864 il retourne à Montpellier. Il s'y marie le 29 janvier 1866 avec Marta Ròsa Bonnet, de Pézenas (Hérault). Mais son existence sera brève puisqu'il meurt à Montpellier le 10 septembre 1875, à l'âge de 46 ans.

C'est durant son séjour à Arles qu'il commence à écrire en occitan ; ce sera une chanson, « La griseta » (« La grisette »), dont la philosophie est toute classique : regret du passé, critique du temps présent... En 1860 et 61 il publie quelques vers dans 2 petits journaux nîmois, *La Bisa (La Bise)* et *Le Glaneur*. L'année suivante, il est présent dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)* avec une fable. Et c'est à cette époque qu'il travaille sur un poème assez long, « Provença » (« Provence »), qu'il adresse au concours organisé par les félibres en 1862 au concours des Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt (Vaucluse). Le poème arrive trop tard pour être accepté, mais il est suffisamment honorable pour être mentionné par le jury. Ce poème, revu et achevé, sera publié quelques années plus tard. Les encouragements qui lui avaient été prodigués à Apt poussent Octavian Bringuier à la création poétique et il publiera ses vers dans diverses revues occitanes. C'est dans la *Revue des Langues Romanes* qu'est imprimé « Un michant raive » (« Un mauvais rêve »), considéré comme sa meilleure œuvre. En effet, il faut bien dire que dans l'ensemble, la production poétique d'Octavian Bringuier manque d'originalité. Elle utilise les poncifs félibréens sur une Provence, mot employé pour désigner l'ensemble de l'Occitanie, idéale, hors du temps, d'où les tensions sociales sont absentes. Un thème qui se prolongera jusqu'à nos jours chez les écrivains « régionalistes », qu'ils s'expriment en occitan, en français ou dans toute autre langue, celle-ci n'ayant pas d'influence, ou très peu, sur l'idéologie.

Le mérite d'Octavian Bringuier tient surtout dans son activité scientifique. En effet, les années 1869 et 1870 voient la fondation de la *Société pour l'Étude des Langues Romanes*. Il y seconde le baron Carles de Tourtoulon, et en 1873, il est son adjoint lorsque le ministère de l'Instruction Publique charge celui-ci d'une enquête sur les limites géographiques entre l'occitan et le français. Les résultats de ce travail seront publiés en 1876 et actuellement encore, c'est une référence irremplaçable. Par ailleurs, il avait commencé avec Carles de Tourtoulon un « Dictionnaire français-languedocien (sous-dialecte de Montpellier) », qui malheureusement n'alla pas plus loin que la lettre B.

En 1874, il est nommé à la présidence de la *Société pour l'Étude des Langues Romanes*. Il représente celle-ci lors des fêtes organisées à Avignon pour le 5^{ème} centenaire de la mort de Pétrarque, sur l'initiative de Leon de Berluc-Pérussis que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes. Et en mars de l'année suivante, pour les Jeux Floraux de Montpellier, il porte un toast « aux races latines », reprenant le thème de la Latinité au moment où l'empire

allemand est en pleine expansion. Le *Félibrige* sera l'un des tenants de cette mode qui réussira partiellement au niveau international mais n'aura aucune retombée pratique pour la culture occitane, au moins dans le cadre de l'état français.

Mort trop tôt, Octavian Bringuier n'a pu donner toute la mesure de son talent. S'il peut être négligé pour ce qui est de la création poétique, par contre il aurait pu participer au développement de la *Société pour l'Étude des Langues Romanes* et la revue qui était publiée par celle-ci, car il en était l'un des meilleurs ouvriers.

L'ÉCUYER GLAUDI BRUEIS

La période qui va de 1565 à 1660, couvre à la fois la première renaissance occitane et son déclin avec le pouvoir de Richelieu, puis de Louis XIV, qui installe l'absolutisme. L'on passe d'un royaume de France qui connaît après les guerres de religion une certaine tolérance, à une période d'obscurantisme répressif, malgré les légendes de l'histoire officielle sur le « roi soleil » ! Un peu comme presque 2 siècles plus tard, la Révolution jacobine fédérale et démocratique sera assimilée à celle des notable et de leur représentant, Bonaparte.

Parmi les écrivains de cette époque dont l'un des plus connus est Bellaud de la Bellaudière que je présenterai une autre fois, figure Glaudi Brueis (parfois francisé en Brueys). Celui-ci, pour lequel on ne dispose que de peu d'éléments biographiques, est né à Aix-en-Provence en 1570 ou peut-être 1571, dans une famille de petite noblesse. Son père, Danís, ligueur, c'est-à-dire catholique adversaire du futur Henri IV, fut consul de la ville d'Aix en 1592 et participa activement à la création de l'hospice de la Miséricorde. Glaudi Brueis appartient donc à la bonne société aixoise et il semble, d'après les nombreuses références culturelles que l'on trouve tout au long de ses écrits, qu'il ait fait des études classiques sérieuses. Dans la seconde partie de sa vie, après 1600, son caractère joyeux disparaît car accablé de soucis domestiques, et il devient un personnage grave. En 1609, il se marie avec une demoiselle d'Arles, Margarida Imbert. Il meurt dans sa ville natale en 1637 selon les uns, 1640 selon les autres.

Il a dû commencer à écrire vers 1590-1595, aux alentours de sa vingtième année. Son œuvre porte la trace de la palinodie de nombreux écrivains provençaux qui, changeant de camp, abandonnent la Ligue pour se rallier à Henri IV. Ses malheurs domestiques font que ce n'est qu'en 1628 qu'il publie en 2 volumes cette œuvre de jeunesse sous le titre de « Jardin dei Musas Provençalas » (« Jardin des Muses Provençales ». Elles se composent de 4 parties. La première comporte 3 pièces de théâtre. La seconde, des ballets, des pièces diverses et un long monologue. La troisième est surtout composée de pièces dédiées à des personnalités provençales et la quatrième de poèmes de caractère officiel.

Cette œuvre est importante, tant par son volume que par sa diversité, mais on doit remarquer particulièrement les pièces de genre dramatique : comédies, ballets, discours à bâton rompu qui semblent avoir été écrits pour être joués ou récités devant le public aixois. Elle puise d'ailleurs son inspiration dans les thèmes de Carnaval. En effet, on sait que Caramentrant constituait avec la Fête Dieu, l'une des grandes manifestations populaires de la ville.

Tout se développe à l'intérieur d'un monde organisé selon des perspectives carnavalesques : éloge de l'alcoolisme, des maquerelles, de la folie universelle. Ce langage tient scéniquement une grande force dont d'ailleurs héritera un auteur aussi prestigieux que Molière qui s'est formé à Pézenas, au contact du théâtre occitan. L'amour est identifié à un désir violent, irrépressible, qui se satisfait toujours contre l'hypocrisie des vieilles prudes. Mais à la fin tout se rétablit : l'ordre social est sauvé et chacun, au terme de quiproquos et d'adultères paillards retrouve sa place. C'est le Carnaval avec son défoulement et son retour à l'ordre établi.

La langue occitan de Brueis est remarquable : la grossièreté cotoie la fausse élégance pédantesque et l'auteur donne une image savoureuse et rabelaisienne de l'expression occitane provençale. Brueis est un écrivain extrêmement agréable à lire par son inventivité et la verdeur de sa langue. Il parvient à passer sans effort et sans rupture, de l'expression burlesque à l'expression baroque qui, on le sait, a été inventée par les Occitans. Ce au moment où les 2 mouvements commencent à se distinguer. Il est l'amuseur d'une société.

Plus tard, en 1616, il écrit une ode au roi en français. Et en 1622 et 1624, il écrira 2 poèmes occitans de grand style et de haute politique. Mais, pour excellents qu'ils soient du point de vue linguistique, ils ne valent pas la spontanéité de ceux du « Jardin dei Musas Provençalas ». J'ajoute que Glaudi Brueis a fait en quelque sorte école puisqu'un autre écrivain aixois, Pascau Zerbin, s'en est inspiré quelques années après.

Glaudi Brueis est un auteur de grande qualité dont il serait souhaitable qu'un choix de textes rétablis évidemment en orthographe classique, soit édité. Cela permettrait une approche des mentalités et de la civilisation européenne de son époque en même temps qu'une meilleure connaissance de notre culture.

LOÏS BRUN, LE TROBAIRE

Sur Enric Mariús Loïs Brun, les renseignements que nous possédons sont très fragmentaires. On a deux dates possibles pour sa naissance à Marseille : le 11 mars 1864 ou le 2 septembre 1870. Quant à celle de sa mort, elle nous est inconnue. Il exerçait le métier de typographe, et il a habité au 329 de la rue d'Endoume. Si un lecteur pouvait nous apporter des précisions biographiques plus détaillées, elles seraient les bienvenues !

En tout cas, Loïs Brun est un troubaire. Il collabore en effet régulièrement au journal de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*, dans lequel il signe soit sous son nom, soit sous le pseudonyme « Lo Bico », des poèmes et des articles réalistes et presque toujours engagés socialement et politiquement.

Ainsi, dans « L'amor au pati » (« L'amour dans les toilettes »), il se moque d'une fille très hautaine à son égard, qui manie pourtant l'escoubette dans les toilettes publiques !

On trouve la politique et l'engagement social dans « Balada roja » (« Ballade rouge »), dédiée au tzar Nicolas II qui en janvier 1905, fit ouvrir le feu sur la foule venue lui demander justice ce qui coûta la vie à plus de 1500 personnes et marqua le début de la première Révolution russe. Dans « Pregonera a Sant Miquèu » (« Prière à Saint Michel »), il invite les locataires à lutter contre les propriétaires qui veulent les expulser. Dans « Chinoàs e Boers » (« Chinois et Boërs »), il prend le parti des Chinois attaqués par les puissances européennes, les Américains et les Japonais, qui veulent se partager le Céleste Empire lors de la révolte des Boxers, en 1900, et des Boers agressés eux par les Anglais qui veulent s'approprier les mines de diamants de l'Afrique du Sud ; quant aux soldats, on ne leur demande pas leur avis pour les envoyer se faire tuer ! Dans « Lo revelhet » (« Le petit réveil »), il constate que les rentiers et ceux qui ont de l'argent peuvent dormir cependant que pour l'ouvrier, c'est l'heure de se lever car « La vesina ven de pissar » (« La voisine vient de pisser ») (!) ce qui s'entendait dans les immeubles mal isolés : réalisme et sens social sont mêlés.

Par son inspiration aussi bien que par son écriture, très soignée, Loïs Brun est un authentique auteur populaire dont l'œuvre mériterait une réédition. Un exemple de la qualité à laquelle peuvent, en occitan, parvenir des amateurs. Ce qui ne serait pas possible en français en raison des histoires différentes des deux langues en présence.

JOAN BRUNET, LE POÈTE-OUVRIER RÉPUBLICAIN

Parmi les hommes qui ont fondé le Félibrige, au mois d'avril ou de mai 1854, la date exacte n'en étant pas connue, figure un personnage intéressant surtout en raison du milieu social dont il est issu : Joan Gabrieu Brunet. Il est né à Avignon le 22 décembre 1822 dans une famille ouvrière. Son père qui avait fait les guerres de l'Empire, s'était fixé dans cette ville comme peintre décorateur, et le jeune Joan devait devenir lui-même dessinateur, peintre décorateur et vitrier d'art; métier qu'il exerça toute sa vie.

En 1848, il adhère aux principes sociaux de la révolution qui fonde la seconde république. Ardemment républicain et socialiste, il se mêle aux troubaires que l'on a désignés sous le vocable "d'École d'Avignon" qui se regroupent autour de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral. Avec ces derniers, qui appartiennent à des milieux catholiques, cas de Roumanille et d'Aubanel, ou simplement bourgeois, pour Mistral, on trouvera d'autres personnages dont les positions politiques et la situation sociale sont très différentes : Anfòs Tavan, paysan de Châteauneuf de Gadagne près d'Avignon, puis ouvrier républicain, Pau Giera, clerc de notaire et châtelain lui aussi à Châteauneuf de Gadagne, Ansèume Mathieu, fils de paysans de Châteauneuf du Pape, Antòni Blasi Crousillat, bourgeois libre penseur de Salon de Crau (B du R), Eugèni Garcin, d'Alleins (B du R), qui fera une carrière de journaliste à Paris et quelques autres encore comme Adouf Dumas, Romièg Marcellin ou le critique musical Castil-Blaze. Ce sont eux qui fonderont donc le Félibrige malgré des divergences parfois importantes si l'on songe aux idées de Crousillat par exemple, sur l'orthographe à employer. En fait, ce qui les relie, c'est l'amour de la langue d'oc qu'ils veulent illustrer et le fait qu'ils sont proches géographiquement.

Joan Brunet ne quittera jamais Avignon où il mourra à l'hôpital, pauvre, le 23 octobre 1894, à l'âge de 72 ans. C'est la Commune d'Avignon qui prendra en charge ses obsèques.

Joan Brunet ne s'engagea jamais dans les luttes politiques qui déchirèrent le Félibrige à partir de 1878, se contentant de se consacrer à la poésie. Il demeura au-dessus de la mêlée, tant pour ce qui est des conflits de personnes que de ceux en rapport avec les conditions sociales. Bien dans la ligne donc des poètes-ouvriers qui se rattachent au socialisme utopique.

Il a certainement commencé à rimer très jeune, mais curieusement, on ne trouve pas son nom dans l'ouvrage publié par Roumanille qu'il considère pourtant comme son maître en poésie, en 1852, *Lei Provençalas (Les Provençales)*. Par contre, il participe la même année, au mois d'août au *Romavatgi dei Trobaires (Rassemblement des poètes)* d'Arles, avec un poème, « Non vòle èstre consolat » (« Je ne veux pas être consolé »), dans le style romantique très en vogue à l'époque. Il collabore au journal de Joan-Baptista Gaut, *Le Gay Saber (Le Gay Savoir)*, qui paraîtra de 1853 à 1855, et dans lequel figureront les écrits de nombreux troubaires. En tout état de cause, Joan Brunet n'a pas été un poète très prolifique. Le ton variera peu, et demeurera toujours dans une note assez triste. Il a en outre donné quelques fables et poèmes de circonstance dont la plupart ont été publiés dans *l'Armanac Provençau (l'Almanach Provençal)* auquel il apporte sa collaboration dès le premier volume paru en 1855, collaboration qu'il poursuivra jusqu'à la fin de sa vie. Il signera le plus souvent sous le pseudonyme de *Lo Felibre de l'Arc de Seda (Le Félibre de l'Arc-en-Ciel)*.

En 1876, il publie « Bachiquèlas e provèrbis sus la luna » (« Bagatelles et proverbes sur la lune »), et en 1882 « Études des mœurs provençales par les proverbes et dictons ». Il était en effet, très intéressé par tout ce qui concernait les proverbes et il en avait réuni plus de 14 000 dont la *Revue des Langues Romanes*, de Montpellier, avait donné des extraits. Mais cette œuvre est demeurée inachevée. Par ailleurs, il avait préparé un recueil de dictons et proverbes sur les femmes, intitulé « Lo femelam » (« La gent féminine »), qui est demeuré inédit et dont le manuscrit se trouve au Musée Arbaud, à Aix en Provence. Il nous reste

également de lui quelques manuscrits de moindre intérêt. Ajoutons à cela un conte en vers qui figure dans l'album d'Anaïs Roumieux, la fille de Loïs Roumieux, composé pour les quinze ans de cette dernière.

Bien entendu, étant considéré comme l'un des *primadiers* (*chef de file*) du Félibrige, autrement dit l'un des fondateurs mythiques de cette association, il fut lors de la réorganisation de 1876 qui créa les majoraux, sortes d'académiciens, désigné comme majoral. On ne peut pas considérer que Joan Brunet ait été un grand poète. Peut-être quelques textes méritent de figurer dans une anthologie. On retiendra surtout de lui ses recherches sur les proverbes provençaux qui sont d'une grande utilité pour des études sur notre culture populaire et à ce titre sont encore utilisables.